

Les langues agglutinantes: linguistique – idéologie – mythe

Cahiers du CLSL, n° 63, 2021

Ont déjà paru dans cette série:

- Le paradoxe du sujet: les propositions impersonnelles dans les langues slaves et romanes (2000, n° 12)
Descriptions grammaticales et enseignement de la grammaire en français langue étrangère (2002, n° 13)
Le discours sur la langue en URSS à l'époque stalinienne (2003, n° 14)
Pratiques et représentations linguistiques au Niger (2004, n° 15)
Le discours sur la langue sous les pouvoirs autoritaires (2004, n° 17)
Le slipping dans les langues médiévales (2005, n° 18)
Travaux de linguistique (2005, n° 19)
Un paradigme perdu: la linguistique marriste (2005, n° 20)
La belle et la bête: jugements esthétiques en Suisse romande et allemande sur les langues (2006, n° 21)
Études linguistiques kabyles (2007, n° 22)
Langues en contexte et en contact (2007, n° 23)
Langage et pensée: Union Soviétique, années 1920-30 (2008, n° 24)
Structure de la proposition (histoire d'un métalangage) (2008, n° 25)
Discours sur les langues et rêves identitaires (2009, n° 26)
Langue et littératures pour l'enseignement du français en Suisse romande: problèmes et perspectives (2010, n° 27)
Barrières linguistiques en contexte médical (2010, n° 28)
Russie, linguistique et philosophie (2011, n° 29)
Plurilinguismes et construction des savoirs (2011, n° 30)
Langue(s). Langage(s). Histoire(s). (2011, n° 31)
Identités en confrontation dans les médias (2012, n° 32)
Humboldt en Russie (2013, n° 33)
L'analyse des discours de communication publique (2013, n° 34)
L'édification linguistique en URSS: thèmes et mythes (2013, n° 35)
Mélanges offerts en hommage à Remi Jolivet (2013, n° 36)
Histoire de la linguistique générale et slave: «sciences» et «traditions» (2013, n° 37)
Ireland and its Contacts/L'Irlande et ses contacts (2013, n° 38)
La linguistique urbaine en Union Soviétique (2014, n° 39)
La linguistique soviétique à la recherche de nouveaux paradigmes (2014, n° 40)
Le niveau méso-interactionnel: lieu d'articulation entre langage et activité (2014, n° 41)
L'expertise dans les discours de la santé. Du cabinet médical aux arènes publiques, (2015, n°42)
L'école phonologique de Leningrad: histoire et modernités, (2015, n°43)
Le malentendu dans tous ses états, (2016, n°44)
Nouvelles technologies et standards méthodologiques en linguistique, (2016, n°45)
Aleksandr Potebnja, langage, pensée, (2016, n°46)
Rozalija Šor (1894-1939) et son environnement académique et culturel, (2016, n°47)
Perspectives on English in Switzerland, (2016, n°48)
Cinquante nuances du temps et de l'espace dans les théories linguistiques, (2016, n°49)
Le palimpseste gotique de Bologne. Études philologiques et linguistiques, (2016, n°50)
Les communautés suisses de Crimée et de la mer Noire: langues et traditions, (2017, n°51)
Historiographie et épistémologie des sciences du langage: du passé vers le présent (2018, n°52)
Linguistique et philosophie du langage, (2018, n°53)
Investigating journalism practices (2018, n°54)
La communication digitale 1 (2018, n°55)
Mélanges offerts en hommage à Marianne Kilani-Schoch (2018, n°56)
Le *Cours de linguistique générale*: réception, diffusion, traduction (2018, n°57)
La médiation des savoirs sur le langage (2019, n°58)
Se mettre en scène en ligne. La communication digitale 2 (2019, n°59)
Hommage à Rudolph Wachter (2019, n°60)
Interlinguistique et espérantologie (2019, n°61)
Méthodes et modèles de l'apprentissage des langues anciennes, vivantes et construites, hier et aujourd'hui (2020, n°62)
Les communautés en ligne (2021, n°64)
Approches épistémologiques pour l'histoire des sciences du langage (2021, n°65)

Les Cahiers du CLSL peuvent être commandés à l'adresse suivante:

CLSL, Faculté des Lettres, Anthropole

CH-1015 LAUSANNE

Renseignements: <http://www.unil.ch/cls>

Les langues agglutinantes: linguistique – idéologie – mythe

Édité par
Sébastien Moret

Cahiers du CLSL, n° 63, 2021

The logo of the University of Lausanne (UNIL) is a stylized, cursive script of the word 'Unil' in a dark grey color.

UNIL | Université de Lausanne

Les Cahiers du CLSL
(ISSN print 2674-1415)
(ISSN online 2813-0103)
sont une publication du Centre de Linguistique et des
Sciences du Langage de l'Université de Lausanne
(Suisse)

Centre de Linguistique et des Sciences du Langage
Quartier UNIL-Dorigny, Bâtiment Anthropole
CH-1015 Lausanne

Table des matières

Sébastien MORET

Présentation _____ 7

Marianne KILANI-SCHOCH

Agglutination et typologie naturelle _____ 13

Jean Léo LÉONARD

L'agglutinance dans les langues finno-ougriennes: déconstruction par modélisation PFM _____ 33

Patrick SÉRIOT

Enfer ou paradis? Le discours axiologique sur la supériorité ou l'infériorité de la structure agglutinante _____ 59

Ayşe TETIK

The reception of European typological language classification among the Turkish language reformers of 1932-1936 _____ 83

Abstracts / Résumés _____ 103

PRÉSENTATION

Sébastien MORET

Université de Lausanne

sebastien.moret@unil.ch

C'est de ce XIX^{ème} siècle caractérisé par «le classement et la mise en ordre d'une masse innombrable de faits»¹ que date «la trop fameuse classification»² morphologique des langues qui distingue entre les langues isolantes, les langues agglutinantes et les langues flexionnelles³. Face à l'élargissement de l'horizon linguistique rendu possible, d'abord, par les Grandes Découvertes, puis par le processus colonisateur, il convenait de «mettre de l'ordre»:

«The scientist necessarily attempts to group the subjects of his investigation so that he can make generalizations for the group which will be valid for every one of the group's members. The scientist linguist is no different in this respect from any other scientist – he seeks to reduce the total inventory of languages to a manageable number of homogenous groupings, which under certain prescribed limitations can be handled as a whole»⁴.

En 1818, August-Wilhelm Schlegel (1767-1845) écrivait alors dans ses *Observations sur la langue et la littérature provençales*: «Les langues qui sont parlées encore aujourd'hui et qui ont été parlées jadis chez les différents peuples de notre globe, se divisent en trois classes: les langues sans aucune structure grammaticale, les langues qui emploient des affixes, et les langues à inflexions»⁵. C'est aux «langues qui emploient des affixes», aux langues agglutinantes⁶ donc, et aux discours sur ces langues que sera consacré le présent recueil. En effet, comme il s'avérera à la lecture des pages qui suivent, le type agglutinant a probablement été le type morphologique qui a le plus fait parler, pour ne pas dire fantasmer.

¹ Leroy 1980: 190.

² Meillet 1924: 1.

³ Sur l'histoire des classifications en linguistique, on consultera Horne 1966 [1970] et Morpurgo Davies 1975

⁴ Horne 1966 [1970: 1].

⁵ Schlegel 1818: 14. Cette tripartition est toujours utilisée de nos jours.

⁶ Le terme «Agglutination» est présent en 1836 chez Wilhelm von Humboldt (1767-1835), dans le texte connu en français sous le titre d'*Introduction à l'œuvre sur le kavi*. Voir François 2017: 69.

En 1930 en URSS par exemple, un certain Andrej Petrovič Andreev (1864-1937[?]), adepte de l'espéranto qui est une langue agglutinante, affirmera que l'agglutination est la structure linguistique qui convient naturellement le mieux à l'être humain, puisqu'elle est en totale conformité avec le fonctionnement du cerveau et avec le cheminement de la pensée; la structure agglutinante montrerait à l'homme «ce qui se déroule dans son cerveau»⁷. Dans les langues agglutinantes, poursuit-il, tout est «conséquent», tout se fait «marche après marche»⁸, le sens du tout n'est rien d'autre que l'addition du sens des différents éléments. C'est tout cela qui fait de la structure agglutinante une structure clairement au service de l'homme, affirmation à remettre dans le contexte de la révolution prolétarienne libératrice des opprimés:

«Dans la typologie agglutinante, ce ne sont pas les faits de la langue qui possèdent l'homme, mais c'est lui qui les possède eux. Nous sommes là en présence d'un système régulier et facilement compris même par un homme illettré ou peu cultivé. Son flair grammatical direct (ce flair qui permet à nos enfants de 3 ou 4 ans de donner des formes de discours “justes”, par analogie avec les formes déjà apprises) lui dit à quoi il a affaire dans chaque cas donné. Ici tout est à sa place [...]»⁹.

Bien avant les affirmations d'Andreev (et la classification de Schlegel), d'autres avaient déjà mentionné (et idéalisé?) la simplicité des langues à «particules»¹⁰. Il en est ainsi de Bernard Lamy (1640-1715), auteur en 1675 de *La rhétorique ou l'art de parler*, ouvrage dans lequel il faisait de la «langue des Tartares»¹¹, une langue turke donc, un certain idéal de simplicité et un modèle à suivre, dans un chapitre intitulé «Ce grand nombre de déclinaisons des noms et de conjugaisons des verbes n'est point absolument nécessaire. Proposition d'une nouvelle langue, dont la grammaire se pourrait apprendre en moins d'une heure». C'est vers la structure de la «langue des Tartares» –

«Les Tartares Monguls ou Mogols n'ont qu'une conjugaison; tous leurs verbes n'ont que deux temps, savoir le passé et l'avenir, qu'ils distinguent par deux particules. *Ba* est la marque du passé et *mou* celle du futur. La marque de l'impératif est *kou*; c'est aussi celle du gérondif. La marque de l'impératif est *b*.

⁷ Andreev 1930: 90.

⁸ *Ibid.*: 83.

⁹ *Ibid.*: 89.

¹⁰ Lamy 1675 [1688: 37].

¹¹ *Ibid.*: 34.

Celle du participe adjectif est *gi*. [...] Les noms n'ont point d'autre changement dans leur déclinaison que celui qui marque la différence du singulier et du pluriel. *Mouri* un cheval, *mourit* les chevaux. [...] Les noms des ouvriers se terminent en *gi*. Les diminutifs se forment en ajoutant *gane*. *Mouri*, un cheval. *Mourigane*, un petit cheval.»¹²

– qu'il fallait se tourner d'après lui si l'on voulait «faire une nouvelle langue qui, pouvant être apprise en peu de temps, [devînt] commune à tous les peuples du monde, ce qui serait très utile pour le commerce»¹³. Il suivait en cela Descartes qui, quelques années plus tôt, avait aussi imaginé une langue universelle à la structure identique, où «l'inflexion des noms ou des verbes et la construction se fassent par affixes, ou devant ou après les mots primitifs» et «que les esprits vulgaires apprennent en moins de six heures»¹⁴. En 1887, Lazare Louis Zamenhof (1859-1917), le créateur de l'espéranto, s'appuyait encore sur ce qu'il appelait la «complète *désarticulation* des idées en mots indépendants»¹⁵, donc sur une structure agglutinante, pour justifier de la simplicité de sa langue ainsi pensée.

Mais l'histoire des idées linguistiques connut aussi des approches critiques de l'agglutination. Dans le contexte de la linguistique romantique et naturaliste du XIX^{ème} siècle, dont «[l']antithèse entre la juxtaposition mécanique des affixes inertes et la spontanéité féconde et automodificatrice de la flexion est l'un des principaux axes»¹⁶, la désarticulation et l'assemblage d'idées propres aux langues agglutinantes furent considérés au prisme d'une valorisation de l'organique et du vivant; ce que l'on retenait alors, ce n'était donc plus la simplicité de la structure, mais le fait que les langues agglutinantes étaient «comme un assemblage d'atomes», comme «une simple agrégation mécanique» où «[i]l manque [...] un germe de vie»¹⁷. Leur sort en était ainsi jeté, face à des langues flexionnelles «formées d'une manière organique» et où «chaque racine est véritablement, comme le nom même l'exprime, une sorte de germe vivant; car les rapports étant indiqués par une modification intérieure [...]»¹⁸. La simplicité valorisée laisse ici sa place à un mécanisme rédhibitoire.

¹² *Ibid.*: 33.

¹³ *Ibid.*: 34.

¹⁴ Descartes 1629 [1936: 89-90].

¹⁵ D^r Esperanto 1887: 12; souligné dans l'original.

¹⁶ Schlanger 1971 [1995: 126].

¹⁷ Schlegel 1808 [1837: 57].

¹⁸ *Ibid.*: 56.

Ces discours et ces jugements contradictoires interpellent. Et c'est à une analyse épistémologico-critique, mais aussi linguistique, des idées sur les langues agglutinantes, analyse entamée lors d'une journée d'étude organisée en 2014 à l'Université de Lausanne¹⁹, que se consacreront les articles du recueil. Ils sont au nombre de quatre, présentés dans l'ordre alphabétique des auteurs.

Le premier article, celui de Marianne Kilani-Schoch (Lausanne), analyse comment la morphologie naturelle (via le modèle de typologie de Skalička) traite des propriétés de la structure agglutinante. À partir d'exemples pris au turc et au persan, l'auteure interroge l'idéalisation supposée de l'agglutination et montre que, en fin de compte, «les avantages d'un type sont accompagnés de désavantages» (*infra* p. 20).

Jean Léo Léonard (Montpellier) signe le deuxième article qui propose, à partir de l'exemple des langues finno-ougriennes, une déconstruction de certaines idées sur les langues agglutinantes au moyen du modèle *Paradigm Function Morphology*. Au terme d'une démonstration détaillée, il conclut que «[l]'agglutinance n'est donc pas un *type* linguistique mais un *modèle* heuristique – un artefact» (*infra* p. 54).

L'article suivant, de Patrick Sériot (Lausanne), présente un survol historique et épistémologique des discours et des jugements contradictoires que l'on a faits sur les langues agglutinantes à travers l'histoire des idées linguistiques, des premiers linguistes comparativistes aux espérantistes soviétiques, en passant par Nikolaj Marr et le Troubetzkoy eurasiste.

Le recueil se termine avec la contribution d'Ayşe Tetik (Berlin) qui traite de la réception des théories classificatrices européennes et des idées sur la structure agglutinante (notamment son infériorité présumée par rapport aux langues flexionnelles) par les chercheurs turcs impliqués, dans les années 1930, dans le mouvement réformateur de la langue turque.

¹⁹ Le 2 mai 2014, la journée d'étude «Les langues agglutinantes: linguistique – idéologie – mythe» avait été organisée à l'Université de Lausanne par Jean-Baptiste Blanc et l'auteur de ces lignes. Il s'agissait alors d'interroger la pertinence de la tripartition morphologique du point de vue des recherches contemporaines en typologie, mais aussi d'aborder des aspects moins connus liés aux langues agglutinantes, notamment la présence de la tripartition morphologique dans des théories politiques et idéologiques. Les articles de Jean Léo Léonard, de Patrick Sériot et d'Ayşe Tetik font suite à la journée de 2014; celui de Marianne Kilani-Schoch a été spécialement écrit pour ce recueil. Les informations relatives à cette journée (programme, résumés) sont disponibles en ligne: <https://www.unil.ch/clsl/fr/home/menuinst/recherche/colloquesjournées-detude/2014.html>.

Bibliographie

- ANDREEV, Andrej Petrovič (1930). *Jazyk i myšlenie. Opyt issledovanija na baze materialističeskoj jafetičeskoj teorii* [Langage et pensée. Essai d'investigation sur la base de la théorie japhétique matérialiste]. Moskva: CK SÈSR.
- DESCARTES (1629 [1936]). Descartes à Mersenne. Amsterdam, 20 Novembre 1629. In: DESCARTES, *Correspondance*, publiée avec une introduction et des notes par Ch. Adam et G. Milhaud, tome I (pp. 607-716). Paris: Félix Alcan, 1936.
- D^R ESPERANTO [ZAMENHOF L. L.] (1887). *Langue internationale. Introduction et manuel complet*. Varsovie: Imprimerie Kelter.
- FRANÇOIS, Jacques (2017). *Le siècle d'or de la linguistique en Allemagne. De Humboldt à Meyer-Lübke*. Limoges: Lambert-Lucas.
- HORNE, Kibbey M. (1966 [1970]). *Language typology. 19th and 20th century views*. Washington, D.C.: Georgetown University Press.
- LAMY, Bernard (1675 [1688]). *La rhétorique ou l'art de parler*, 3^{ème} édition revue et augmentée. Paris: André Pralard.
- LEROY, Maurice (1980). *Les grands courants de la linguistique moderne*. Bruxelles: Éditions de l'Université de Bruxelles.
- MEILLET, Antoine (1924). Introduction. In: MEILLET A. & COHEN M. (dir.), *Les langues du monde par un groupe de linguistes* (pp. 1-18). Paris: Librairie ancienne Édouard Champion.
- MORPURGO DAVIES, Anna (1975). Language classification in the nineteenth century. In: SEBEOK Th. A. (ed.), *Current trends in linguistics 13: Historiography of linguistics* (pp. 607-716). The Hague – Paris: Mouton.
- SCHLANGER, Judith (1971 [1995]). *Les métaphores de l'organisme*. Paris: L'Harmattan, 1995.
- SCHLEGEL, August Wilhelm de (1818). *Observations sur la langue et la littérature provençales*. Paris: [s.e.].
- SCHLEGEL, Frédéric [Friedrich] (1808 [1837]). *Essai sur la langue et la philosophie des Indiens*. Paris: Parent-Desbarres.

AGGLUTINATION ET TYPOLOGIE NATURELLE¹

Marianne KILANI-SCHOCH

Université de Lausanne

marianne.kilanischoch@unil.ch

Résumé

Cette contribution porte sur le type agglutinant dans l'approche typologique de la morphologie naturelle. Elle montre comment les propriétés du type agglutinant au même titre que les propriétés des autres types idéals hérités de la tradition comparatiste sont redéfinies en termes de préférences sémiotiques.

Mots-clés: morphologie naturelle, typologie, iconicité, transparence, biunivocité

1. Introduction

1.1

Il est bien connu qu'au XIX^{ème} siècle les typologies évolutionnistes et historicistes de grammairiens comparatistes tel Schleicher, dans la continuité des théories et typologies racialistes, ont rapporté le type agglutinant et le type isolant à des types dits primitifs, moins évolués que le type flexionnel, selon le schéma diachronique isolant > agglutinant > flexionnel.

Moins d'un siècle plus tard, cependant, le type agglutinant, et la langue turque en particulier, représentaient en linguistique une sorte d'idéal morphologique. L'approche structuraliste, dont les principes fondamentaux sont «la correspondance du signifiant et du signifié, la nature segmentale des unités et la combinaison d'éléments conçus comme concaténation linéaire»², ne trouve en effet guère de meilleure illustration que le type agglutinant tel qu'il est représenté

¹ Mes remerciements vont à Sébastien Moret et Jean-Baptiste Blanc pour leur invitation à participer à ce numéro des *Cahiers du CLSL*, et à Sébastien Moret pour son travail éditorial. En outre je remercie Mortéza Mahmoudian pour son aide sur le persan et Jean-Baptiste Blanc pour sa relecture d'une version antérieure du manuscrit et le contrôle des exemples turcs. Toute erreur relève de ma seule responsabilité.

² Molino 1985: 19.

presque idéalement en turc par des caractéristiques comme l'adjonction d'affixes sémantiquement transparents et facilement segmentables à une base transparente³.

Troubetzkoy, par exemple, traitant des langues agglutinantes, en souligne les avantages, au compte desquels il met encore l'absence d'allomorphie (invariabilité de la base) et de fusion entre les morphèmes. Il écrit:

«Le système linguistique représenté par les langues actuelles du Caucase Nord [...], avec une flexion hypertrophiée, est, sans aucun doute, beaucoup moins transparent, économique et commode que le système des langues ouralo-altaïques, qui repose sur le principe de l'agglutination. Si les linguistes considéraient jusqu'à présent les langues agglutinantes comme plus primitives que les langues flexionnelles, ils ne le faisaient, de toute évidence, qu'en vertu de préjugés égocentriques, puisqu'ils étaient eux-mêmes des locuteurs de langues indo-européennes, c'est-à-dire flexionnelles. Si l'on se débarrasse de ces préjugés, il faut reconnaître que les langues strictement agglutinantes du type altaïque, avec leurs phonèmes peu nombreux et utilisés de façon économique, leurs racines invariables, nettement reconnaissables, grâce à leur position obligatoire en début de mot, et avec leurs suffixes et leurs terminaisons toujours parfaitement univoques et clairement rattachés l'un à l'autre, forment un outil d'une perfection technique bien supérieure à celle des langues flexionnelles [...].

C'est un fait que, en dépit des affirmations des linguistes indo-européanistes, la structure agglutinante représente un certain idéal non seulement par rapport aux langues à système de flexion hypertrophié, mais encore par rapport aux langues à système de flexion modéré, ce dont témoignent les tentatives de création de langues artificielles. Charles Bally a noté avec juste raison que l'espéranto, qui se compose exclusivement de lexèmes indo-européens, est néanmoins une langue purement agglutinante»⁴.

1.2

La typologie linguistique comme étude comparative de la structure des langues vise à définir les limites de la diversité linguistique et à établir quelles configurations ou relations d'interdépendance entre les propriétés linguistiques sont ou nécessaires (implications), ou probables, ou seulement possibles, et lesquelles sont exclues.

³ Voir Plungian 2001; Molino 1985.

⁴ Troubetzkoy 1939 [1996: 227-228].

Parmi les questions théoriques qui ont été soulevées par la typologie linguistique figure au premier plan celle de l'opposition entre classification et caractérisation. La typologie des principes de construction, envisagée déjà par Humboldt⁵, s'oppose à la typologie des langues au sens de typologie classificatoire, que Hempel et Oppenheim⁶ situent au plus bas niveau épistémologique. On distingue ainsi entre typologie holistique⁷ qui cherche à formuler des interdépendances et implications entre des traits typologiques au niveau d'une langue, et typologie partielle qui recherche ces interdépendances au niveau des systèmes et sous-systèmes. L'approche traditionnelle de la typologie morphologique holistique prenait pour objet l'essentiel de la grammaire morphologique (relations avec la syntaxe et la phonologie incluses)⁸. Par contraste, l'approche de la typologie partielle ne considère que des parties de la morphologie, par exemple la flexion verbale ou la flexion nominale, et à l'intérieur de chacune d'entre elles le nombre, le genre, etc. dont les relations diffèrent complètement selon l'une ou l'autre flexion. Pour ne citer que lui, Greenberg considère que «a term like agglutinative applies primarily to a single construction. A language may well and indeed usually does contain some agglutination as well as some nonagglutinative constructions»⁹.

La présente contribution est centrée sur l'approche typologique de la morphologie naturelle (ci-après MN) dont on verra qu'elle relève nécessairement de la typologie partielle et non pas holistique¹⁰. L'objectif est de montrer comment cette approche traite des propriétés de l'idéal agglutinant libéré de toute vision évaluative et les intègre au même titre que les propriétés des autres types idéals (voir 2.1) hérités de la tradition comparatiste, en les redéfinissant en termes de préférences sémiotiques.

⁵ Ramat 2011: 18.

⁶ Voir Hempel, Oppenheim 1936.

⁷ La langue est un «système où tout se tient», voir Meillet 1921: 16.

⁸ Voir par exemple Croft 1990: 39.

⁹ Greenberg 1960: 182.

¹⁰ Voir Haspelmath 2009: 27 pour une critique de la typologie holistique.

2. Morphologie naturelle et typologie

La raison de s'intéresser à la MN lorsqu'il est question d'agglutination¹¹ vient de la place théorique que le modèle accorde à la typologie.

La MN est une théorie fonctionnelle et sémiotique de la motivation des phénomènes morphologiques qui cherche à rendre compte des asymétries ou préférences morphologiques dans les langues du monde. La typologie intervient dans le système complexe des motivations, organisé en une structure tripartite comprenant naturalité universelle, naturalité typologique et naturalité spécifique au système, où chaque niveau de naturalité limite la portée du niveau supérieur.

Le premier niveau est celui de la sous-théorie de la marque¹² ou naturalité universelle, spécifiée par un ensemble de paramètres sémiotiques inspirés de Peirce¹³ et fondés sur des bases cognitives: la transparence, l'iconicité, l'indexicalité, la biunivocité, la binarité, le contraste entre figure et fond (voir 2.2). Les paramètres d'iconicité et de figure-fond expliquent, par exemple, la préférence universelle pour le contraste formel et sémantique entre bases lexicales et morphèmes grammaticaux, tandis qu'iconicité et indexicalité rendent compte de la position des catégories grammaticales par rapport à la base: plus la signification d'un affixe est pertinente pour la base, par exemple l'aspect, plus il est placé à proximité immédiate de la base ou fusionne avec elle¹⁴.

À un niveau de généralité inférieur, la sous-théorie de la naturalité typologique, explique comment les langues s'approchent des types extrêmes ou idéals agglutinant, flexionnel, isolant, etc. Les types linguistiques sont vus comme des ensembles de choix parmi les paramètres universels, des constellations spécifiques de ces paramètres¹⁵. En raison de leurs conflits inhérents (par exemple l'iconicité morphologique contredit l'indexicalité morphologique, l'indexicalité peut être contraire à la transparence, la biunivocité défavorise l'indexicalité, etc.), les paramètres sont organisés ou configurés différemment selon les types. Le type

¹¹ Voir Plungian 2001: 669.

¹² Troubetzkoy 1939 [1964].

¹³ Voir Peirce 1978.

¹⁴ Voir Bybee 1985.

¹⁵ Dressler, Mayerthaler, Panagl, Wurzel 1987.

agglutinant se caractérise ainsi par sa préférence pour l’iconicité, la transparence et la biunivocité (voir 2.2)¹⁶.

2.1 Typologie de Skalička

Le modèle de typologie retenu par la MN comme modèle de référence est celui de Skalička¹⁷ qui définit les types de langues comme des extrêmes ou des idéals, au nombre de cinq. Ces cinq types ne sont pas des classes de langues mais des constructions réunissant les principes structuraux de plusieurs langues, des abstractions qui ne peuvent être réalisées à l’état pur dans des langues particulières. Les langues se rapprochent donc plus ou moins des types idéals¹⁸ selon les sous-systèmes considérés.

Une telle conception selon laquelle plusieurs types linguistiques sont identifiables au sein d’une même langue¹⁹ est inspirée de Sapir²⁰, qui après Humboldt²¹ et Gabelentz, fut l’un des premiers²² à penser les types comme des schèmes qui s’entrecroisent (*intercrossing*) dans une langue et non comme des catégories compactes:

«In any case it is very difficult to assign all known languages to one or other of these groups, the more so as they are not mutually exclusive. A language may be both agglutinative and inflective, or inflective and polysynthetic, or even polysynthetic and isolating, as we shall see a little later on»²³.

Si les langues présentent simultanément des propriétés des différents types, généralement un type est prédominant. Selon Skalička²⁴, cette dominance est ce qui permet de rattacher une langue particulière à l’un ou l’autre type ou de considérer qu’elle représente assez bien l’un d’entre eux. La typologie de Skalička peut donc être qualifiée de typologie ordonnante (*ordering typology*)²⁵ au sens où elle ordonne les sous-systèmes (plutôt que les langues) en fonction du degré selon

¹⁶ Faute de place je ne développerai pas ici le dernier niveau de la sous-théorie de l’adéquation au système spécifique d’une langue qui établit les propriétés structurales spécifiques d’un système particulier (voir Wurzel 1984).

¹⁷ Voir Skalička 1979.

¹⁸ Sgall 1979; Dressler, Mayerthaler, Panagl, Wurzel 1987; Kilani-Schoch 1988.

¹⁹ Skalička 1979: 23.

²⁰ Voir Sapir 1921.

²¹ Voir Ramat 2011: 18.

²² Voir Sgall 1979: 5.

²³ Sapir 1921: 3.

²⁴ Skalička 1979: 23.

²⁵ Voir Hempel, Oppenheim 1936.

lequel ils s'approchent des constructions idéales des types morphologiques. L'analyse typologique suppose ainsi l'examen de chacun des sous-systèmes et des catégories grammaticales²⁶. La flexion du nom et du verbe peut notamment présenter des caractéristiques typologiques tout à fait différentes dans une seule et même langue et se développer diachroniquement dans des directions typologiques opposées (le nom et le verbe en bulgare par exemple)²⁷. Dans la continuation de la typologie morphologique classique²⁸, les types idéals de Skalička sont les types isolant, agglutinant, flexionnel, polysynthétique²⁹, auxquels il ajoute le type introflexionnel.

Comme propriétés caractéristiques du type agglutinant idéal, Skalička isole le riche système de désinences et le développement de la dérivation ainsi que celui de la flexion³⁰, l'adjonction de plusieurs affixes à un mot³¹.

Le type agglutinant est le plus développé dans les langues turques et mongoles, les langues finno-ougriennes, l'arménien, le persan moderne et le japonais³². Ainsi, dans le nom, nombre et cas sont-ils séparés en turc, tandis qu'ils sont exprimés cumulativement dans le type flexionnel³³, comparez:

(1)	turc	<i>ev+ler+e</i>	'aux maisons'
		maison-PL-DATIF	
	grec ancien	<i>oik+ois</i>	'aux maisons'
		maison-DATIF&PL	

Considérant ensuite le détail des catégories grammaticales, Skalička mentionne d'autres éléments typologiquement saillants comme le nominatif sans suffixe, le nombre restreint de pré- et postpositions, l'absence de genre, la fréquence des suffixes, l'occurrence de suffixes possessifs, les racines monosyllabiques, la rareté des alternances (du radical et des marqueurs

²⁶ Skalička 1979: 23.

²⁷ Voir Manova 2011.

²⁸ Voir Schleicher 1861.

²⁹ Voir Sapir 1921. Le type polysynthétique est qualifié de type incorporant par Schlegel (voir Ramat 2011: 17).

³⁰ Skalička 1979: 36.

³¹ *Ibid.*: 22.

³² *Ibid.*: 22 et 36.

³³ *Ibid.*: 37.

grammaticaux³⁴, si l'on excepte l'harmonie vocalique, voir plus bas), la fréquence des dérivations, l'absence d'accord, l'unité de la conjugaison, la quantité de formes verbales non finies, ainsi que l'usage limité des subordonnées.

En référant aux critères typologiques de Sapir (synthèse et fusion), on peut dire que le type agglutinant idéal se caractérise par un haut indice de synthèse dans la relation entre le nombre de morphèmes par mot et dans la relation morphes-morphèmes, parce qu'il tend à avoir plus de morphèmes par mot que les autres types. Le nombre de morphèmes par mot (jusqu'à 12 suffixes) est quatre fois plus élevé en turc qu'en anglais³⁵. En revanche l'indice de fusion, basé sur la segmentabilité des morphèmes, est très bas.

Le haut indice de synthèse en turc figure d'ailleurs depuis plusieurs années dans les débats sur le lexique mental. Il est considéré comme un argument contre les modèles basés sur le mot qui postulent que toutes les formes complexes sont stockées dans les entrées lexicales³⁶. Hankamer³⁷ estime que le nombre de formes acceptables pour la racine d'un verbe turc n'est pas de deux mille comme on le croit souvent mais de près de deux millions. Comme un locuteur de turc peut connaître et utiliser vingt mille racines nominales et dix mille racines verbales, le stockage des mots complexes signifierait le stockage de plus de deux milliards d'entrées lexicales et donc l'analyse en morphèmes, bien plus économique, est raisonnable.

Croisant les perspectives de Sapir et de Skalička, Plungian³⁸ réfère à trois paramètres morphologiques pour différencier le type agglutinant et le type flexionnel: traitement des frontières de morphèmes ou segmentabilité, absence d'allomorphie des radicaux et des affixes, symétrie entre organisation formelle et sémantique ou absence de cumul. La caractérisation des types idéals est basée sur les corrélations statistiquement variables entre ces paramètres: Plungian³⁹ établit une relation d'implication entre fusion (aux frontières de morphèmes), allomorphie et cumul de signifiés. De son côté Haspelmath⁴⁰, sur la base d'un échantillon de trente langues de groupes génétiques différents, restreint la

³⁴ Plungian 2001: 669.

³⁵ Johanson, Csató 1998: 208.

³⁶ Hankamer 1989: 393.

³⁷ *Ibid.*: 403.

³⁸ Plungian 2001: 669 et 673.

³⁹ *Ibid.*: 673.

⁴⁰ Haspelmath 2009.

corrélation à l'allomorphie affixale et radicale. Mais il admet l'interdépendance entre certains paramètres.

2.2 Paramètres sémiotiques et type agglutinant

En MN, les propriétés du type agglutinant distinguées par Skalička sont réinterprétées en termes de préférences par rapport aux paramètres sémiotiques. Dans chaque type linguistique, certains paramètres sont préférés à d'autres. Comme les options les plus naturelles ne peuvent être choisies sur tous les paramètres, la naturalité sur certains paramètres doit en quelque sorte être sacrifiée au profit d'une plus grande naturalité sur d'autres paramètres⁴¹. Ainsi, un type linguistique admet à côté d'opérations très naturelles ou non marquées par rapport à certains paramètres, des opérations moins naturelles ou marquées relativement à d'autres paramètres. Autrement dit, les avantages d'un type sont accompagnés de désavantages. On est donc loin de l'idéalisation axiologique des typologies du XIX^{ème} siècle.

Le type agglutinant idéal, le mieux représenté en turc, favorise la diagrammaticité constructionnelle, la transparence morphosémantique et morphotactique et la biunivocité⁴². Mais, comme on va le voir, il défavorise l'indexicalité⁴³. Le type agglutinant s'oppose ainsi directement au type flexionnel/fusionnel du point de vue des paramètres de naturalité.

La diagrammaticité constructionnelle réfère à un certain degré d'iconicité dans la classification de Peirce, celui qui correspond à la relation de similarité entre la structure du signifiant et celle du signifié. En turc ou en hongrois, toute catégorie marquée comme le pluriel, les cas obliques, etc., reçoit une expression formelle, en l'occurrence un suffixe. Un parallélisme est ainsi établi entre addition de marque morphosémantique et addition de marque morphotactique. Il y a homologie proportionnelle entre les relations des parties du *signans* et les relations des parties du *signatum*⁴⁴.

La biunivocité, c'est-à-dire le principe selon lequel à une forme correspond une signification, est pour la MN un paramètre emblématique du type agglutinant

⁴¹ Dressler 1985.

⁴² Kilani-Schoch, Dressler 2005.

⁴³ L'indexicalité réfère à la relation de proximité ou de contiguïté entre un signe et son objet.

⁴⁴ *Ibid.*: 46.

idéal⁴⁵. Une forme est biunivoque si elle a toujours la même signification et si la signification qu'elle dénote est toujours exprimée par cette forme, par exemple le pluriel nominal hongrois *-k*. À la biunivocité s'opposent l'univocité ou ambiguïté partielle, par exemple l'allomorphie morphologique du pluriel turc résultant de l'harmonie vocalique, et l'ambiguïté multiple, par exemple les suffixes des systèmes fortement flexionnels qui cumulent dans un même morphème l'expression du nombre, du cas et du genre, notamment.

La biunivocité s'oppose évidemment à l'économie des systèmes linguistiques puisqu'elle implique le marquage séparé des catégories grammaticales, donc un nombre élevé d'affixes, par exemple des suffixes distincts pour nombre et cas comme en turc (voir le haut degré de synthèse mentionné plus haut):

- (2) *ev-ler-de* 'dans les maisons'
 maison-PL-LOCATIF
- ev-ler-im-de* 'dans mes maisons'
 maison-PL-POSSESSIF.1^{ÈRE}PERS.SG-LOCATIF
- ev-ler-im-de-ki* 'celui qui est dans mes maisons'
 maison-PL-POSSESSIF.1^{ÈRE}PERS.SG-LOCATIF-RELATIF
- ev-ler-im-de-ki-ler* 'ceux qui sont dans mes maisons'⁴⁶
 maison-PL-POSSESSIF.1^{ÈRE}PERS.SG-LOCATIF-RELATIF-PL

ou en persan des affixes distincts pour temps, mode et aspect (et personne/nombre) ajoutés au radical:

- (3) *-xar-* 'acheter'
mi-xar-am 'j'achète'
 DURATIF-RADICAL-1^{ÈRE}PERS.SG
- be-xar-ad* 'qu'il achète'
 SUBJONCTIF-RADICAL-PRÉS.3^{ÈME}PERS.SG

⁴⁵ Voir Plungian 2001: 669 sur l'indice de la symétrie entre organisation formelle et sémantique.

⁴⁶ Underhill 1976: 15.

- (4) *xar-id-am* 'j'achetai', j'ai acheté'
 RADICAL-PASSÉ-1^{ÈRE}PERS.SG
- mi-xar-id-am* 'j'achetais'
 DURATIF-RADICAL-PASSÉ-1^{ÈRE}PERS.SG
- na-xar-id-am* 'je n'ai pas acheté'⁴⁷
 NÉG-RADICAL-PASSÉ-1^{ÈRE}PERS.SG

On relèvera que le paramètre de la biunivocité n'est pas identique avec l'indice typologique de cumul morphématique⁴⁸. Le fait qu'un affixe n'exprime qu'un grammème et non plusieurs⁴⁹ n'épuise pas «la symétrie entre organisation formelle et sémantique»⁵⁰ évoquée ci-dessus et ne permet pas de prédire la relation entre l'affixe et la signification, ni si l'affixe, par exemple, est polysémique.

De même, le paramètre de la transparence morphosémantique qui en MN rend compte de la compositionnalité sémantique n'est pas tout à fait l'équivalent de l'indice de cumul morphématique, puisqu'un affixe non cumulatif peut néanmoins être opaque.

Lorsqu'elle est complète, la transparence morphosémantique signifie la pleine compositionnalité du *signatum* où la signification de la forme complexe est fonction de la signification de ses parties constitutives⁵¹. Ainsi, dans les exemples persans ci-dessus, les affixes verbaux, par exemple, expriment les différentes modifications sémantiques de la base verbale. Ces affixes se combinent pour produire des formes complexes sans que le sens ne cesse généralement de pouvoir être déduit de l'ensemble des constituants.

Pour continuer avec le turc, les suffixes verbaux, par exemple, expriment les différentes modifications sémantiques de la base verbale. Ces suffixes peuvent se combiner pour produire des formes plus complexes sans que le sens ne cesse généralement d'être déductible de l'ensemble des constituants:

⁴⁷ Lazard 1957: 125, 138 et 154.

⁴⁸ Plungian 2001; Haspelmath 2009.

⁴⁹ Plungian 2001: 672.

⁵⁰ *Ibid.*: 669.

⁵¹ Cruse 2011: 44.

- (5) *gel* ‘venir/viens (impératif)’
 RADICAL
gel-di ‘vint’
 RADICAL- PASSÉ DÉFINI
- (6) *gel-iyor* ‘est en train de venir’
 RADICAL-PROGRESSIF
gel-iyor-du ‘était en train de venir’
 RADICAL-PROGRESSIF-PASSÉ
gel-iyor-muş ‘était en train de venir, c’est évident’⁵²
 RADICAL-PROGRESSIF-ÉVIDENTIEL

ou en flexion nominale:

- (7) *ev-ler-im-de-ki* ‘celui qui est dans mes maisons’
 maison-PL-POSSESSIF.1^{ÈRE}PERS.SG-LOCATIF-RELATIF
ev-ler-im-de-ki-ler ‘ceux qui sont dans mes maisons’⁵³
 maison-PL-POSSESSIF.1^{ÈRE}PERS.SG-LOCATIF-RELATIF-PL

persan

- (8) *ketâb* ‘livre’
ketâb-hâ ‘livres’
 livre-PL
ketâb-hâ-i ‘des livres’
 livre-PL-INDÉTERMINÉ

⁵² Aksu-Koç, Ketrez 2003: 29.

⁵³ Underhill 1976: 15.

- (9) *mard* ‘homme’
mard-i ‘un homme’
 homme-INDÉTERMINÉ
mard-i-râ ‘[j’ai vu] un homme’⁵⁴
 homme-INDÉTERMINÉ-OBJET

En revanche, le paramètre de la transparence morphotactique coïncide pleinement avec la question du traitement des frontières de morphèmes dans le mot-forme⁵⁵ ou indice de fusion (*versus* segmentabilité, Sapir⁵⁶).

La transparence formelle est maximale lorsque l’identification ou l’analysabilité des morphèmes est totale, c’est-à-dire lorsqu’aucun obstacle comme l’allomorphie morphonologique ou morphologique ou la suppléance, n’entrave la perception différentielle de la forme des constituants. La flexion verbale en turc et en persan ci-dessus, où les affixes ajoutés ne montrent pas de phénomène de fusion avec la base, par exemple, illustre cette transparence formelle et peut être contrastée avec les formes moins transparentes du latin *aug-ere* ‘augmenter’, parfait *aux-i*, participe passé *auct-us*.

Même transparence morphotactique en général dans la flexion (voir ci-dessus) et la dérivation nominale turques:

- (10) *göz* ‘oeil’ – *göz-lük* ‘lunettes’ – *göz-lük-çü* ‘oculiste’⁵⁷
 (11) *diş* ‘dent’ – *diş-çi* ‘dentiste’
 (12) *su* ‘eau’ – *su-cu* ‘vendeur d’eau’
 (13) *yol* ‘voyage’ – *yol-cu* ‘voyageur’⁵⁸

⁵⁴ Lazard 1957: 70.

⁵⁵ Plungian 2001: 669.

⁵⁶ *Ibid.*

⁵⁷ Hankamer 1989: 397.

⁵⁸ Underhill 1976: 150.

Ce suffixe turc a été emprunté en persan:

(14) *ma'dan* 'mine' – *ma'dan-ci* 'mineur'

(15) *taqlid* 'imitation' – *taqlid-ci* 'imitateur'⁵⁹

En turc, même l'harmonie vocalique et l'allomorphie qu'elle produit ne contredisent pas la transparence formelle. Les caractéristiques de l'harmonie vocalique sont telles que son application ne complique pas le traitement et la perception des morphèmes: en effet d'abord l'harmonie vocalique n'affecte que les voyelles et pas les consonnes qui sont plus importantes pour l'identification des morphèmes. Ensuite l'harmonie vocalique est une règle morphologique très phonologique au sens où elle correspond à un processus phonologique général qui ne connaît que peu d'exceptions. Ces exceptions sont principalement des emprunts, anciens comme dans *Istanbul* < grec ancien *is tan poli(n)* 'dans la ville', où la voyelle antérieure initiale n'est pas en harmonie avec les deux voyelles vélaires suivantes, ou des emprunts plus récents, comme par exemple all. *Schwester* [šivester], dans lequel apparaît [i] central ou arrière au lieu de [i] antérieur, en harmonie avec la voyelle antérieure [ɛ]⁶⁰. L'harmonie vocalique est ainsi beaucoup moins en contradiction avec la morphologie que d'autres règles morphologiques. On relève d'ailleurs qu'elle est acquise très tôt et sans erreur par les enfants⁶¹.

En outre la morphologie de l'harmonie vocalique joue un rôle non négligeable du point de vue de la transparence du mot: comme elle se produit toujours dans les limites du mot, elle constitue un indice de son extension et contribue directement à son identification⁶².

Ajoutons encore, comme autre argument en faveur de la transparence de la morphologie turque, que les voyelles des suffixes ne sont jamais réduites phonologiquement et qu'en position finale de mot les suffixes sont généralement accentués⁶³. Ils sont donc prosodiquement saillants.

Étant donné le rôle de la transparence dans le type agglutinant, il n'est pas surprenant que la base privilégiée des règles morphologiques dans ce type

⁵⁹ Lazard 1957: 262.

⁶⁰ Dressler 1985: 230.

⁶¹ Aksu-Koç, Slobin 1985: 845.

⁶² Dressler 1985: 341.

⁶³ Aksu-Koç, Ketrez, Laalo, Pfeiler 2007: 56.

défaut et celle de *köpek* ‘chien’, acc. *köpeğ-i* définie phonologiquement (par une règle morphologique de palatalisation)⁷¹. La flexion verbale ne connaît pas plus de distinctions puisque seule une classe de verbes se distingue par son aoriste en *-ir-* et non en *-er-*.

En persan, par contre, Lazard⁷² dénombre une dizaine de types d’allomorphie de radical dans le groupe des verbes dits irréguliers: rad II *sâxtan* – rad I *sâz* ‘construire’, *bordan* – *bor* ‘emporter’, *sorudan* – *serâ(y)* ‘chanter’, *bastan* – *band* ‘lier, fermer’, *yaftan* – *yab* ‘trouver, obtenir’.

Cette propriété fait considérer le système verbal persan comme moins strictement agglutinant que le système verbal turc. Il est en effet caractéristique du type flexionnel que les classes soient nombreuses. Par exemple, en russe, on a au moins 44 classes verbales dont trois sont totalement productives⁷³. Le type fortement flexionnel se caractérise aussi par l’ambiguïté affixale due au marquage cumulatif, comme nous l’avons vu plus haut.

La richesse morphologique en termes de catégories morphologiques est un autre paramètre typologique. Elle comprend la richesse paradigmatique et la richesse syntagmatique. La richesse paradigmatique est évaluée à partir du nombre de catégories (types) dont la forme est distincte, c’est-à-dire non homophone. En d’autres termes elle correspond au nombre de formes fléchies par lexème.

Un corpus de données naturelles adressées à des enfants a montré qu’en turc la richesse morphologique du nom implique en tout cas une quinzaine de catégories et celle du verbe plus de 35, soit une quinzaine de plus que le verbe finnois⁷⁴.

La richesse syntagmatique réfère au nombre de suffixes qui peuvent être ajoutés à une base. Les données citées ci-dessus confirment que cinq suffixes peuvent être combinés en turc, le nombre de suffixes étant en moyenne plus élevé dans les formes verbales. Elles révèlent aussi qu’en turc ou en finnois le nombre de noms sans suffixes (principalement des nominatifs) ne dépasse pas 40% des

⁷¹ Dressler, Kilani-Schoch, Gagarina, Pestal, Pöchtrager 2006: 56.

⁷² Lazard 1957: 125, 127 et 129.

⁷³ Dressler, Kilani-Schoch, Gagarina, Pestal, Pöchtrager 2006: 54.

⁷⁴ Aksu-Koç, Ketrez, Laalo, Pfeiler 2007: 49.

formes. Dans le verbe ce sont moins de 20% des formes qui apparaissent sans suffixe⁷⁵.

2.3 Désavantages du type agglutinant

Les préférences du type agglutinant par rapport à certains paramètres de naturalité impliquent nécessairement des «dispréférences» sur d'autres paramètres.

Prenons la biunivocité. Celle-ci se marque aussi au niveau de la phrase et l'accord syntaxique n'est pas nécessaire. Dans le type agglutinant idéal il n'y a donc pas de redondance comme dans les langues flexionnelles. Par exemple, alors qu'en latin il y a un accord morphologique entre sujet et prédicat, nom et modifieur, en turc le pluriel n'est indiqué qu'une fois sur le sujet/nom et un nom reste au singulier après un numéral. Cette absence de redondance, non naturelle sur l'échelle d'indexicalité, complique la perception et la compréhension parce qu'elle n'offre pas de compensation en cas de lapsus, par exemple. L'indexicalité est faible aussi, en raison de la distance entre les affixes périphériques et la base, d'une part, en raison de l'absence de classes flexionnelles et de propriétés spécifiques distinguant affixes et bases, d'autre part.

Par ailleurs, la forte transparence de la forme n'a pas que des avantages: elle menace la reconnaissance des frontières de mot. Cet inconvénient ou risque est compensé par la morphologie de l'harmonie vocalique qui, comme on l'a vu, se produit toujours dans les limites du mot et contribue au signalement de ses frontières.

Les morphèmes flexionnels à la périphérie des mots permettent des ordres variables de morphèmes pour l'expression de significations pragmatiques, comme nous l'avons mentionné plus haut. Cette variabilité représente aussi une valeur non naturelle sur l'échelle d'indexicalité où l'ordre fixe est moins marqué. En turc, les fluctuations possibles dans l'ordre des morphèmes:

(18) *gel-iyor-lar-ml-ysa* 'viendraient-ils ?'

venir-PROGR-PL-INTERR-CONDITIONNEL

ou

⁷⁵ Aksu-Koç, Ketz, Laalo, Pfeiler 2007: 51-52.

(19) *gel-iyor-mu-ysa-lar*⁷⁶

venir-PROGR-INTERR-CONDITIONNEL-PL

compliquent l'identification d'un suffixe comme l'interrogatif *-mi/ml/mu/mü*.

Enfin, les propriétés agglutinantes qui correspondent à des valeurs positives sur les échelles de diagrammaticité et de biunivocité ont des conséquences inverses au niveau de la taille des mots. Les mots turcs peuvent être longs en raison du nombre d'affixes, comme on l'a vu. Leur longueur va bien au-delà de la taille du mot idéal. En effet, il est établi que, pour des raisons rythmiques et perceptives (contraste figure-fond), le mot idéal correspond à deux syllabes: le pied binaire est la structure fondamentale dans le développement du langage⁷⁷. Certaines langues d'ailleurs n'autorisent que les structures à pied binaire et aucune langue ne les exclut⁷⁸. Sur le plan cognitif, la longueur des mots est un facteur de complication du traitement (*processing*).

Notons encore que l'absence de multifonctionnalité des affixes biunivoques a des conséquences pour le stockage mémoriel⁷⁹.

3. Conclusion

Dans cet article nous avons présenté une interprétation du type agglutinant de Skalička en termes de paramètres de naturalité. Les paramètres universels ne pouvant être tous réalisés dans une même langue ou dans un même système morphologique, les types sont conçus comme des réponses aux conflits de naturalité. Les types signifient donc, à côté d'avantages, un ensemble de désavantages pour les locuteurs-récepteurs.

Dans le type agglutinant, la naturalité sur les paramètres de diagrammaticité, de transparence et de biunivocité prévaut aux dépens de l'indexicalité, comme c'est le cas dans la morphologie turque et, dans une moindre mesure, dans la morphologie flexionnelle du nom persan (voir les suffixes pluriel, indéterminé, objet, et possessif) que nous avons choisi de prendre comme autre exemple.

⁷⁶ Sebüktekin 1974: 109.

⁷⁷ Demuth 2001.

⁷⁸ Voir Hurch 1996: 91.

⁷⁹ Dressler 1985: 339.

À l'inverse, dans le type flexionnel comme on le trouve fortement exprimé dans les langues slaves, par exemple, la transparence morphotactique et morphosémantique cède le pas à l'indexicalité qui implique des mots-formes fusionnels avec des exposants cumulatifs jamais biunivoques et une diagrammaticité réduite.

Bibliographie

- AKSU-KOÇ, Ayhan & SLOBIN, Dan I. (1985). The acquisition of Turkish. In: SLOBIN D. I. (ed.), *The crosslinguistic study of language acquisition* (pp. 839-878). Hillsdale: Erlbaum.
- AKSU-KOÇ, Ayhan & KETREZ, Nihan (2003). Early verbal morphology in Turkish: Emergence of inflections. In BITTNER D. & DRESSLER W. U. & KILANI-SCHOCH M. (eds.), *Development of verb inflection in first language acquisition* (pp. 27-52). Berlin – New York: Mouton de Gruyter.
- AKSU-KOÇ, Ayhan & KETREZ, Nihan & LAALO, Klaus & PFEILER, Barbara (2007). Agglutinating languages: Turkish, Finnish and Yucatec Maya, *Antwerp papers in linguistics XX*, 47-58.
- BYBEE, Joan (1985). *Morphology. A study of the relation between meaning and form*. Amsterdam: Benjamins.
- CROFT, William (1990). *Typology and universals*. Cambridge: Cambridge University Press.
- CRUSE, Alan D. (2011). *Meaning in language: An introduction to semantics and pragmatics*. Oxford: Oxford University Press.
- DEMUTH, Katherine (2001). Prosodic constraints on morphological development. In: WEISSENBORN J. & HÖHLE B. (eds.), *Approaches to bootstrapping*, vol. 2 (pp. 3-21). Amsterdam: Benjamins.
- DRESSLER, Wolfgang U. (1985). *Morphonology*. Ann Arbor: Karoma.
- DRESSLER, Wolfgang U. & KILANI-SCHOCH, Marianne & GAGARINA, Natalia & PESTAL, Lina & PÖCHTRAGER, Markus (2006). On the typology of inflection class systems, *Folia linguistica* 40, 51-74.
- DRESSLER, Wolfgang U. & MAYERTHALER, Willi & PANAGL, Oswald & WURZEL, Wolfgang U. (1987). *Leitmotifs in natural morphology*. Amsterdam: Benjamins.
- GREENBERG, Joseph (1960). A quantitative approach to the morphological typology of language, *International journal of American linguistics* 26, 178-194.
- HANKAMER, Jorge (1989). Morphological parsing and the lexicon. In: MARSLÉN-WILSON W. (ed.), *Lexical representation and process* (pp. 392-406). Cambridge, MA – London: MIT Press.
- HASPELMATH, Martin (2009). An empirical test of the agglutination hypothesis. In: SCALISE S. & MAGNIE. & BISETTO A. (eds.), *Universals of language today* (pp. 13-29). Dordrecht: Springer.
- HEMPEL, Carl & OPPENHEIM, Paul (1936). *Der Typenbegriff im Lichte der neuen Logik*. Leiden: W. Sijthof.
- HORNE, Kibbey M. (1966). *Language typology. 19th and 20th century views*. Washington, D.C.: Georgetown University Press.

- HURCH, Bernhard (1996). Accentuations. In: HURCH B. & RHODES R. (eds.), *Natural phonology: The state of the art* (pp. 73-96). Berlin – New York: Mouton de Gruyter.
- JAREMA, Gonia & LIBBEN, Gary (2007). *The mental lexicon*. Amsterdam: Elsevier.
- JOHANSON, Lars & CSATÓ, Éva (eds.) (1998). *The Turkic languages*. London – New York: Routledge.
- KILANI-SCHOCH, Marianne (1988). *Introduction à la morphologie naturelle*. Berne [etc.]: Peter Lang.
- KILANI-SCHOCH, Marianne & DRESSLER, Wolfgang U. (2005). *Morphologie naturelle et flexion du verbe français*. Tübingen: Narr.
- LAZARD, Gilbert (1957). *Grammaire du persan moderne*. Paris: Klincksieck.
- MEILLET, Antoine (1921). *Linguistique historique et linguistique générale I*. Paris: Champion.
- MANOVA, Stela (2011). *Understanding morphological rules*. Dordrecht: Springer.
- MOLINO, Jean (1985). Où en est la morphologie?, *Langages* 78, 5-40.
- PEIRCE, Charles S. (1978). *Écrits sur le signe*, textes rassemblés, traduits et commentés par G. Deledalle. Paris: Seuil.
- PLUNGIAN, Vladimir (2001). Agglutination and flection. In: HASPELMATH M. & KÖNIG E. & OESTERREICHER W. (eds.), *Language typology and language universals* (pp. 669-678). Berlin: de Gruyter.
- RAMAT, Paolo (2011). The (early) history of linguistic typology. In: SONG J. J. (ed.), *The Oxford handbook of linguistic typology* (pp. 9-24). Oxford: Oxford University Press.
- SAPIR, Edward (1921). *An introduction to the study of speech*. New York: Harcourt, Brace and Company.
- SCHLEICHER, August (1861). *Compendium der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*. Weimar: H. Böhlau.
- SEBÜKTEKIN, Hikmet (1974). Morphotactics of Turkish verb suffixation, *Boğaziçi university journal* 2, 87-117.
- SGALL, Peter (1979). Die Sprachtypologie V. Skaličkas. In: SKALIČKA 1979: 1-20.
- SKALIČKA, Vladimir (1979). *Typologische Studien*. Wiesbaden: Vieweg.
- TROUBETZKOY, Nicolaï S. (1939 [1964]). *Principes de phonologie*. Paris: Klincksieck, 1964.
- _____ (1939 [1996]). Réflexions sur le problème indo-européen. In: SÉRIOT P., N. S. Troubetzkoy. *L'Europe et l'humanité* (pp. 211-230). Sprimont: Mardaga, 1996.
- UNDERHILL, Robert (1976). *Turkish grammar*. Cambridge: MIT Press.
- WURZEL, Wolfgang U. (1984). *Flexionsmorphologie und Natürlichkeit*. Berlin: Akademie Verlag.

L'AGGLUTINANCE DANS LES LANGUES FINNO- OUGRIENNES: DÉCONSTRUCTION PAR MODÉLI- SATION PFM

Jean Léo LÉONARD

Dipralang (EA 709, Montpellier 3)

leonardjeanleo@gmail.com, jean.leonard@univ-montp3.fr

Résumé

Les langues finno-ougriennes sont souvent citées comme parangon de langues «agglutinantes», alors que, dans le détail de leur diversité et de leur variation dialectale, il n'en est rien. C'est une tradition de pensée tantôt positiviste, idéaliste, évolutionniste et réductionniste qui a imposé cette vue, qu'on prend souvent pour argent comptant, à l'aune des variétés littéraires de langues comme le finnois ou le hongrois. On fait plus rarement référence à des langues comme l'estonien, le live ou le vote, langues fenniques méridionales dont la morphologie a muté de manière massive pour se nicher désormais en grande partie dans leur (morpho)phonologie. Dans le présent article, les prémisses qui définissent l'agglutinance sont passées au crible d'une épistémologie critique, sur le plan empirique: transparence, univocité, concaténativité, etc. Nous appliquons ensuite une modélisation inférentialiste (Paradigm Function Morphology) aux classes flexionnelles de langues fenniques, comme le finnois, envisagé dans sa variation dialectale, l'estonien, le live et le vote. Nous montrons que ces langues et/ou variétés répondent davantage à une logique de grammaire inférentielle qu'au mécanisme univoque de l'agglutinance. Au terme de ce survol empirique, nous aboutissons à la conclusion que l'agglutinance gagne à être déconstruite à la lumière des faits et des modèles de la grammaire générative. Celle-ci offre un dispositif d'analyse des fonctions paradigmatiques qui permet de transcender les projections aprioristiques (positivistes, idéalistes, romantiques) sur les grammaires des langues. Dans une telle approche, seuls les concepts d'incrémentialité et d'inférentialité s'avèrent heuristiques, et permettent d'amplifier l'horizon de découverte des systèmes et des structures linguistiques in vivo.

Mots-clés: agglutinance, épistémologie, finno-ougrien, morphologie flexionnelle, dialectologie

1. Introduction

1.1 Définition de l'agglutinance

Les langues finno-ougriennes (ou ouraliennes, en tenant compte des langues samoyèdes) sont souvent citées comme représentant l'archétype de langues *agglutinantes* – autrement dit, de morphologie strictement concaténative et incrémentielle, à exposants monovalents et transparents, opposable au type

inférentiel (fusionnel)¹. Cette caractérisation est pourtant abusive ou réductionniste: hormis des (quasi-)exceptions comme le vepse², la plupart des langues de ce réseau phylogénétique ne sont que partiellement, voire marginalement incrémentielles, dans leur morphologie flexionnelle. Certaines, comme le live, l'estonien ou le same, ne correspondent que très partiellement à cette définition, et se caractérisent au contraire par une forte tendance inférentielle, autrement dit à exposants polyvalents et opaques.

Précisons d'emblée cependant, en termes simples et accessibles, ce que nous entendons par *agglutinance* et son contraire. On entend généralement par ce terme les propriétés suivantes, dans toute langue dite «agglutinante»:

- 1) UNIVOCITÉ: en termes à la fois de catégories fonctionnelles du système linguistique et de linéarité des séquences combinées, on s'attend à une relation «une forme, une fonction, une position». Ce principe rejette donc la fusion catégorielle ou la multiexponentialité, et prône la monoexponentialité.
- 2) TRANSPARENCE: en termes d'interprétation catégorielle et en conséquence logique du principe d'univocité, on s'attend à ce que chaque forme soit immédiatement interprétable. Optimalement, une forme ne doit pas prêter à plusieurs interprétations, ou entretenir un rapport de supplétion à des formes plus canoniques. Ce principe rejette donc l'allomorphie et la supplétion.
- 3) EXHAUSTIVITÉ: en termes de saturation des cellules d'une matrice catégorielle (d'accords d'actance, de marquage TAMV³ ou de genre ou de nombre), on s'attend à ce que chaque case du champ catégoriel

¹ Pour certains, les propriétés *incrémentielles* versus *inférentielles* relèvent du *langage*, pas des *langues*. C'est bien ainsi que nous l'entendons, quoique de manière holographique et intégrative entre langage et langues, le *langage* en tant que faculté et programme cognitif, ou superstructure, projetant ses propriétés paramétriques d'ordre concaténatif dans les *langues*. Le modèle PFM utilisé ici offre une saisie heuristique de cette projection de la superstructure (le langage) aux (dia) systèmes et aux structures (les langues et les variétés dialectales au sein des diasystèmes).

² L'exception n'est en fait qu'apparente: Aime Kährrik ne recense pas moins de 73 classes flexionnelles pour la seule morphologie verbale du vepse méridional. Même si nombre de ces classes sont très locales et limitées à peu de lexèmes, ou restent prévisibles en fonction de dérivations supplétives, l'agglutinance stricte ne s'en trouve pas moins remise sérieusement en question même pour cette langue-parangon (Kährrik 1980).

³ Une liste des abréviations utilisées se trouve à la fin de l'article.

soit remplie par une forme distincte des autres. Ce principe rejette donc le syncrétisme.

- 4) RÉGULARITÉ: en termes de prédictibilité des formes, la régularité doit être le principe dominant, et souffrir le moins d'exceptions possible. Les irrégularités et ce qu'on appelle les «règles de Pāṇini» sont donc à proscrire.
- 5) DIRECTIONNALITÉ DEXTRE: la concaténation doit se faire préférentielle de la gauche (domaine radical, occupé le plus souvent par une racine, éventuellement précédée d'un préfixe) vers la droite (domaine suffixal, qui se doit d'être étendu).
- 6) CONTINUITÉ LINÉAIRE: préférentiellement, une langue agglutinante évite les expressions discontinues des exposants (affixes, reduplications distribuées, etc.).

Les quatre premiers principes sont les plus impératifs – les deux derniers sont en quelque sorte optionnels. En revanche, un système dérivationnel et flexionnel non agglutinant présente les caractéristiques principales suivantes, qu'on peut qualifier soit de *principes de contre-agglutinance*, si l'on considère l'agglutination comme un principe mécanique «naturel» ou par défaut, ou de principes de *non-agglutinance*, si l'on préfère un label plus neutre: 1) MULTIVOCITÉ et MULTIEXPONENTIALITÉ, 2) OPACITÉ, 3) SYNCRÉTISME, 4) IRRÉGULARITÉ ou SCALARITÉ. Les principes 1 et 2 de *contre-* ou de *non-agglutinance* relèvent de la relation d'équivalence forme-sens (univocité et transparence). Le principe 3 est un puissant contre-effet systémique, très répandu dans les langues, qui relève de l'économie générale des systèmes, en augmentant la marge de redondance tolérée pour l'adéquation forme-sens, tandis que le dernier principe en est quasiment l'expression antagonique – il favorise au contraire la spécification locale, et augmente l'entropie des relations forme-sens.

Enfin, après avoir posé la thèse (les principes qualifiant l'agglutination) et l'antithèse (les principes de non-agglutinance), nous pouvons proposer la synthèse, que nous décrirons sous forme de tendances plutôt que de principes antagonistes, on peut qualifier ces principes tertiaires de tendances holographiques, dans la mesure où elles mettent les deux ordres précédents en abyme, mais aussi en interaction: 1) la DÉRIVE PLURIEXPONENTIELLE, 2) la DÉRIVE SYNCRÉTIQUE LOCALE, 3) la CYCLICITÉ et 4) le SINGULARISME ou la SAILLANCE.

La première tendance consiste à favoriser les expressions polyexponentielles sur les expressions monoexponentielles. De multiples processus qui assurent la transition de la langue à la parole œuvrent (ou «conspirent», pour les partisans de l'agglutinance comme tendance naturelle, ce que nous réfutons, de notre point de vue) en faveur du *compactage* des formes, sans pour autant perdre la relation au sens, dans le jeu de l'interdépendance forme-sens dans les lexiques et les grammaires des langues du monde: règles d'élision, de compression, de fusion, dont la morphophonologie offre un riche éventail, d'une grande variabilité dans les langues du monde. La seconde tendance vient d'être évoquée: elle est non seulement économique, mais elle relève également de la vaste phénoménologie des *défauts*, aujourd'hui devenue centrale en neuropsychologie. La troisième tendance est là pour rappeler qu'un système linguistique est un hologramme: les unités de première et de deuxième articulation (par exemple, respectivement, les «mots» et les traits distinctifs de la phonologie) entretiennent des rapports à la fois linéaires et non linéaires, étagés sur de multiples composantes (phonologie, morphologie, syntaxe, sémantique, mais aussi énonciation), si bien que langue et parole fournissent toutes deux abondamment des processus compensatoires permettant un contrôle permanent de la relation forme-sens, et de constantes «réparations» *ad hoc* des effets d'un affaiblissement des principes du premier ordre énoncé plus haut (l'agglutinance) et de dérive vers le troisième ordre. En résumé, les principes du premier ordre relèvent des tendances *incrémentielles* (cumul mécanique de formes), ceux du deuxième relèvent des tendances *inférentielles* (on fonde la reconnaissance de la relation forme-sens sur l'interprétation d'indices), et ceux du troisième peuvent être qualifiés *a posteriori* de *réalisationnels*.

À ce titre, le modèle PFM (*Paradigm Function Morphology*)⁴ et les modèles WP (*Word & Paradigm*) s'avèrent particulièrement heuristiques pour déceler les contraintes inférentielles dans la morphologie flexionnelle des langues du monde. Appliqués au finnois standard ou dialectal aussi bien qu'aux autres langues fenniques, comme le live, l'estonien ou le vote, ils permettent de révéler la complexité des modes de construction paradigmatique de ces langues. On constate alors que *l'agglutinance*, loin d'être heuristique, s'avère une notion menant à une aporie – comme toute notion qui s'érige en seule thèse valide, sans se soumettre à ce qu'on appelait jadis l'épreuve dialectique de la *thèse, antithèse*

⁴ Voir Stump 2001.

et *synthèse*. On voit apparaître à travers l'analyse en blocs de règles de choix de radicaux et d'exposants concaténés une trame de complexité flexionnelle bien plus réaliste que ce que ne laisse supposer le modèle incrémentiel classique.

En outre, non seulement les langues ouraliennes ne sont pas des parangons d'agglutinance, mais certaines ne sont pas non plus de type purement *exocentrique* (*dependent marking*)⁵, comme le supposent les caractérisations courantes, ou leur riche inventaire casuel. Une langue comme le mordve est, de ce point de vue, véritablement mixte – à la fois *exocentrique* et *concentrique* ou *head marking*. La conjugaison objective définie mordve⁶ est, à ce titre, un paradigme édifiant.

1.2 Prémisses du «troisième ordre»

Des modèles diachroniques purement incrémentiels, comme celui de Serebrennikov⁷ appliqué à l'émergence de la conjugaison objective définie du mordve, par exemple, s'avèrent non seulement inopérants, mais spectaculairement inadaptés pour décrire les procédés de construction de cet important paradigme de la morphologie verbale du mordve⁸. Quand on tient compte des procédés universels de changement phonologique, tels que *feeding* ou charge (alimentation, rétroaction), ou *voiding*, en français *sape* (effacement, neutralisation, allègement des structures internes segmentales ou morphémiques), *bleeding* ou trace (processus compensatoires ou de résilience segmentale ou autosegmentale), et *replenishing* ou boucle (régression, réfection, mais aussi réanalyse) – dispositif que nous appellerons **Modèle CSTB** (*Charge, Sape, Trace & Boucle*) –, on est en droit de s'interroger sur les motivations d'une telle obstination à considérer les langues ouraliennes comme agglutinantes. Idéologie évolutionniste? Facilité? Aveuglement aux faits et force d'inertie du point de vue de la modélisation? Le modèle CSTB, exposé ci-dessous en (1), peut certes s'appuyer sur un modèle incrémentiel comme état initial en diachronie, non sans une certaine circularité, mais même ainsi, la ligne de fuite reste la même: l'agglutinance, si elle préside aux procédés constructionnels des langues ou de

⁵ Voir Nichols 1986; Lehmann 2005.

⁶ Voir Keresztes 1999; Léonard 2008.

⁷ Serebrennikov 1967.

⁸ Voir Léonard 2008.

certaines langues, ne peut que se résorber en structures inférentielles complexes et intriquées, incompatibles avec la notion classique de «type agglutinant».

Ces quatre forces d'enrichissement ou «d'érosion» des structures phonologiques et morphologiques n'ont cessé d'agir sur les langues ouraliennes, notamment sur les langues fenniques autres que le vepse, aboutissant à des types morphologiques nettement inférentiels plutôt qu'incrémentiels. Au terme de ce survol des procédés de construction paradigmatique de la flexion nominale et/ou verbale de cinq langues fenniques (finnois, estonien, live, vote, vepse), que restera-t-il de l'agglutinance? À vrai dire, il n'en restera tout au plus qu'un troisième ou quatrième cercle constructionnel, dans des systèmes dont le noyau dur et les cercles suivants seront de type inférentiel (fusionnel, ou synthétique). Pas même de quoi établir un type dominant. L'agglutinance apparaîtra alors pour ce qu'elle est: un concept heuristique principalement en diachronie, produisant davantage d'apories que de pistes de recherches probantes.

En revanche, ce sont plutôt les processus de *complexification inférentielle* et d'*intrication paradigmatique*, et la trame de leurs interactions, qui s'avèrent heuristiques pour la typologie des langues et l'exploration des structures des langues du monde, dans une perspective non plus *évolutionniste* mais *complexionniste* (systèmes complexes). Le vote, petite langue fennique aujourd'hui pratiquement éteinte parlée à l'ouest de l'oblast de Leningrad est, à ce titre, une langue particulièrement intéressante, et pourtant, relativement négligée par la recherche en ouralistique, à part quelques contributions assez récentes⁹.

(1). *Agglutinance: à la recherche de la concaténation parfaite...*

- 1.1. Aporie empirique: la «conjugation» morphologique, ennemie jurée de la concaténation parfaite.
- 1.2. Prédications théoriques: les «conjugateurs» morphologiques, à partir d'un *état initial*, ou modalités d'interaction entre unités fonctionnelles morphologiques (MP), d'après Nahkola (1986: 70.)
 - a) *Feeding* ⇔ **charge** (alimentation, rétroaction)
 - b) *Voiding* ⇔ **sape** (effacement, neutralisation)

⁹ Voir Markus, Rožanskij 2011.

c) *Bleeding* ⇔ **trace** (coalescences, processus compensatoires)

d) *Replenishing* ⇔ **boucle** (régression, réfection, réanalyse)

Toutes ces notions ou séries conceptuelles relèvent des tendances du troisième ordre mentionnées plus haut. Elles intègrent également *changement* et *antichangement* (régression ou «retour»), ainsi que des règles ou contraintes dites de *flip-flop* (soit l'équipollence sur des contrastes dichotomiques de différents degrés de *saillance*), etc.¹⁰. On retrouve cet appareil conceptuel dans le tableau 1, qui répartit ces catégories d'analyses sur une polarité allant des facteurs de changement aux facteurs de nivellement. *Inputs* vaut pour les «représentations lexicales» (ou «formes sous-jacentes») des générativistes – les entrées d'un système procédural, symbolisé ici par le signe =>, mais aussi, tout simplement, du système de la *langue* –; *outputs* vaut pour les unités postlexicales (ou «réalisations phonologiques»), qui relèvent du niveau de la *parole*.

Changement		Nivellement	
Input => Output	Output => Input	Input => Output	Output => Input
CHARGE	SAPE	TRACE	BOUCLE
Alimentation	Effacement	Résilience positionnelle	Réparation
Rétroaction	Neutralisation	Opacité	Transparence
Input	Défaut/défectivité	Equipollence	Régularité
Marquage	Allègement de SI (Structure Interne)	Flip-flop (iconicité, contraste iconique)	Distribution complémentaire

Tableau 1. Modèle CSTB de Changement & Nivellement quadripartite
(à partir de la synthèse de Nahkola 1986)

Nous allons maintenant appliquer (et dépasser, par une modélisation PFM), ce cadre général, en observant la variation du finnois.

¹⁰ Voir Nahkola 1986: 70.

2. Éléments de modélisation PFM (*Paradigm Function Morphology*)

2.1 Éléments de morphophonologie finnoise: alternance de degré consonantique

Paradoxalement, les caractérisations en termes d'agglutinance de langues du monde se fondent souvent de manière *afonctionnelle*, sur la *langue* entendue non pas comme système naturel, en articulation directe avec la *parole*, mais comme système hors contexte, d'ordre livresque, en ne tenant compte que des variétés standards. À ce jeu-là, les dés sont pipés, car les contraintes fonctionnelles d'une langue standard de grande portée communicationnelle favorisent toutes les contraintes du premier ordre (univocité, transparence, exhaustivité, régularité). Non seulement le français écrit en est un exemple criant, puisqu'il est construit en hologramme sur une notation étymologique des relations forme-sens, qui résorbe considérablement les «risques» de syncrétisme et d'homonymie – par exemple les désinences graphiques en *-s* et *-nt* pour les personnes 2 SG et 3 PL dans (*tu*) *parle-s*, (*ils/elles*) *parle-nt*, qui pallient au syncrétisme du thème flexionnel unique /paRl/, pour les personnes sujet 1-3 SG et 3 PL, qui ne font entendre aucune distinction à l'oral, et ne se combinent à aucun suffixe dans la langue, etc.). Il n'en va pas autrement dans des langues dites agglutinantes comme le finnois ou le basque, dont les variétés littéraires sont des construits extrêmement élaborés, dans lesquels les procédés de mise en transparence, de la famille de ceux du «nivellement» dans le tableau 1, sont légion. À ce titre, les paradigmes flexionnels à attaque coronale de deuxième syllabe sont éloquents. Quelques exemples figurent dans le tableau 2, qui illustre l'alternance de lexèmes dont la deuxième *attaque* (autrement dit, consonne initiale de syllabe, ou *marge consonantique senestre*) est une *coronale* (ou dentale). Nous avons attribué, à titre purement didactique ici (CF *ad hoc*), des classes flexionnelles relevant d'une macroclasse 10, de type syllabique CVCV ou CVCCV dont l'attaque de deuxième syllabe est une obstruante coronale (*-t-*, *-s-*).

L'étiquetage des CF (10, 1, 51, 8) est conforme à celui figurant dans le dictionnaire de référence du finnois standard, réédité par Sadeniemi, Vesikansa *et al.* en 1980¹¹.

¹¹ Sadeniemi, Vesikansa *et al.* 1951 [1980].

On voit qu'au nominatif singulier (NF SG), la consonne en question est soit une occlusive (-*t*-), soit une fricative (-*s*-) – respectivement, les classes 10 et 1, sans assibilation (*pata*, *kato*) *versus* les classes 40 et 51, avec assibilation devant voyelle palatale haute (*käsi*, *kaksi*). La raison pour laquelle la classe 8 ne subit pas l'assibilation (*lehti* et non pas !**lehsi*) s'explique par la chronologie relative (et donc, là encore, d'un déterminisme du troisième ordre: la cyclicité d'application des règles en diachronie). Les formes reconstruites du protofennique au nominatif singulier sont **pata* 'marmite, pot', **kato* 'chute', **käti* 'main', **kakti* 'deux' et **lehti* < ***lešti* 'feuille'; **paδan*, **kaδon*, **käδen*, **kakδen* et **lehδen* < ***lešδen* au génitif/accusatif singulier. La colonne GÉN/AC SG illustre l'alternance de degré de force que subit l'attaque coronale, et se répartit en deux états cycliques, du point de vue descriptif: les outputs (à gauche), dans lesquels l'occlusive est une pure réfection, à partir du suédois¹², valant pour une ancienne spirante interdentele **δ*, les inputs (à droite), sous la forme des représentations /pa^da-n/, /ka^do-n/. On voit que le marquage du génitif/accusatif singulier se fait par la suffixation d'un suffixe -*n*, qui ferme la syllabe et par conséquent provoque, selon les contraintes morphophonologiques propres au finnois ainsi qu'à la plupart des langues fenniques (sauf le vepse et, dans une moindre mesure, le live), ce qu'il est convenu d'appeler une alternance de force consonantique. L'attaque de deuxième syllabe affaiblie par la concaténation suffixale est indiquée en exposant dans la représentation phonologique, entre barres obliques.

¹² Plus précisément, cette réfection s'est fondée sur des notations induites par la couverture graphémique de l'allemand et du suédois (dans leur fonction de *Dachsprache*). La variante coronale voisée apicoalvéolaire [d] issue de la coronale interdentele ou laminaire est par ailleurs attestée à l'oral dans quelques parlers du sud-ouest dans la région de Pori, en intense contact avec le suédois (communes de Ahlaisten, Merikarvia, voir Rapola 1966: 92): par exemple l'item de la classe flexionnelle 10, *pata* y alterne en effet avec *padan*, *kato* avec *kadon*. Rappelons que le système consonantique du finnois n'a pas de corrélation de sonorité: *p*, *t*, *k* ne s'y opposent pas, sauf réfection ou emprunt, à *b*, *d*, *g*, à la différence du suédois ou du russe.

CF	NF SG	GÉN/AC SG (outputs)		GÉN/AC SG (inputs)	Glose
10	<i>pata</i>	<i>padan</i>	←	/pa ^d a-n/	‘marmite’
1	<i>kato</i>	<i>kadon</i>	←	/ka ^d o-n/	‘chute’
40	<i>käsi</i>	<i>käden</i>	←	/kä ^d e-n/	‘main’
51	<i>kaksi</i>	<i>kahden</i>	←	/kah ^d e-n/	‘deux’
8	<i>lehti</i>	<i>lehden</i>	←	/leh ^d e-n/	‘feuille’

Tableau 2. Fragment de flexion nominale et adjectivale en finnois standard:
formes à attaque coronale de deuxième syllabe

On notera aussi que dans les formes des classes flexionnelles 10 et 1, le trait [- continu] est résilient, en contexte concaténé, alors qu’en contexte final devant pause et prévocalique palatal (donc avant *-i#*), au nominatif singulier, l’assibilation a joué à plein régime. On peut voir là une belle illustration de la cyclicité d’application des règles, conformément aux cellules du tableau 1: il y a charge du trait [+ continu] au nominatif, en interaction avec *-i#*, mais il y a à la fois résilience et réanalyse ou boucle du trait [- continu] au génitif/accusatif, surtout si l’on envisage cette alternance dans un dialecte comme celui de Ahlaisten ou de Merikarvia¹³.

2.2 Finnois dialectal (parlers de l’est, par exemple du Savo)

Nous pouvons désormais passer à l’observation des conditions de réalisation morphophonologique de l’alternance de degré de force consonantique dans des dialectes finnois. Nous allons prendre un segment du diasystème caractérisé par deux phénomènes relevant de la *sape* (voir [1] et tableau 1 *supra*): au nord de l’Isthme de Carélie, les dialectes finnois sud-orientaux ont choisi d’effacer les attaques coronales *lenis* en contexte entravé. Cette *sape* (ou amuïssement) s’est bien évidemment maintenue même après l’application d’un autre cycle d’allègement des structures et du squelette consonantique des lexèmes fléchis, à savoir, l’effacement du suffixe de génitif/accusatif *-n*: *paδa-n* > *paa-n* > *paa* (> *poa* > *pua* dans le Savo central) ‘marmite, pot’ (GÉN/AC SG). Ainsi, au lieu d’une opposition relativement fidèle aux critères d’agglutinance ou contraintes du premier ordre, selon le modèle *pata* (NOM SG) versus *padan* (GÉN/AC SG) du

¹³ Voir note précédente.

finnois standard, les contraintes de deuxième et de troisième ordre ont «conspiré» pour aboutir à un contraste entre deux radicaux, dans une logique non plus incrémentielle, mais clairement inférentielle: *pata* versus *paa*. Le tableau 3 présente cette phénoménologie, en la complexifiant avec des classes flexionnelles du même ordre: *katto* versus *kato(n)* ‘toit’, *nahka* versus *naha(n)* ‘cuir’, *mehtä* versus *mehä(n)* ‘forêt’. Là encore, les contraintes de sape, qui relèvent des tendances du deuxième ordre, ont contribué à la dérive désagglutinante du finnois. Ces tendances sont massivement attestées dans les dialectes orientaux. Le panorama de phénomènes du même ordre est rendu encore plus complexe dans les dialectes occidentaux, en raison du caractère résilient d’éléments de deuxième articulation (**sape**, **charge** et **boucle** opérant sur des traits distinctifs des attaques en contexte d’entrave suffixale). Nous limitons ici la démonstration aux dialectes orientaux, la sape pure et simple étant bien plus aisée à traiter que les phénomènes de **charge** et de **boucle**.

Finnois sud-oriental	NOM SG	GÉN/AC SG	
Coronale simple	<i>pata</i>	<i>paa(n)</i>	‘marmite’
Coronale géminée	<i>katto</i>	<i>kato(n)</i>	‘toit’
Cluster primaire - <i>hC-</i>	<i>nahka</i>	<i>naha(n)</i>	‘cuir’
Cluster secondaire <i>-hT-</i>	<i>mehtä</i>	<i>mehä(n)</i>	‘forêt’

Tableau 3. Attaques de syllabe 2 dans les dialectes du NO de l’Isthme de Carélie (d’après Leskinen 1981)

Les prérequis du modèle PFM sont décrits succinctement ci-après. On divise la flexion en blocs dans lesquels opèrent cycliquement des règles ou des contraintes de trois types: le bloc I des règles de choix de radicaux (les alternances thématiques), que nous indiquerons ici comme des RCR (Règles de Choix de Radicaux); le bloc II des concaténations affixales, ou règles d’exponence (RE); le bloc III des règles morphophonologiques (RMP). Le système d’indexation des classes et sous-classes flexionnelles est semblable à celui adopté dans le tableau 2: Ia et Ib sont des sous-classes de FP (fonctions paradigmatiques, ou cellules d’une matrice flexionnelle) relevant de la classe flexionnelle 10 (CF₁₀, règles Ia, Ib, etc.). *X* et *Y* en amont de la représentation valent pour des réalisations de lexèmes sous formes de radicaux ou thèmes (qui sont autant d’avatars du lexème,

sans poser pour autant des représentations lexicales ou sous-jacentes, dans la mesure où le modèle PFM se veut monostratique). L'éperluette & vaut pour «cette fonction X ou Y se définit par un ensemble de traits tels que... $\{n..\}$ et dont la réalisation se réécrit (symbolisé par \Leftrightarrow) à l'aide d'un ensemble de segments $\langle \dots \rangle$ (ex : $\langle pata \rangle, \sigma$)». Le sigma (σ) indique que la suite de traits et de caractères suivant le symbole & est close, de manière équivalente au symbole # pour indiquer une frontière lexicale dans un modèle comme SPE (*Sound Patterns of English* de Chomsky, Halle 1968). Le lexème est noté en petites majuscules, en tant que *lemme* ou forme lemmatique – on choisit ici, conformément à la tradition grammaticale et au dictionnaire finnois, les formes du nominatif singulier, ex. PATA 'marmite, pot'.

Voici donc la description du paradigme valant pour PATA en finnois du sud-est. Le bloc des règles d'exponence (RE) est très chargé, puisque le finnois ne compte pas moins de treize cas grammaticaux et sémantiques. La description à l'aide de PFM permet d'explicitier la distribution des thèmes flexionnels en relation avec les suffixes: le thème X , correspond à celui du lemme, comme LUGU 'nombre', noté en petites majuscule par exemple en 13.1 *infra*, pour l'estonien, dont les alternances peuvent être très différenciées.

Bloc I: RCR

RCR₁₀ Ia: $X \& \{CAS \{NOM \textit{sg}, GÉN \textit{pl}, ILL, PART, ESSIF\}\} \Leftrightarrow \langle pata \rangle, \sigma$

RCR₁₀ Ib: $Y \& \{ \} \Leftrightarrow \langle paa \rangle, \sigma$

NB: $\{ \}$ = fonction par défaut (tous les autres cas que ceux mentionnés en Ia).

Bloc II: Règles d'Exponence (RE)

L'exposant ^d signale une occlusive dentale lenis potentiellement affaiblie ($pa^da = paa-$ en finnois dial. sud-oriental); à l'ouest, dans le Häme, on a une latérale ou une rhotique à un flap: $pa^da- = pala-, para-$. Les conditions d'implémentation dialectale relevant de la sape peuvent aisément se noter par des parenthèses.

RE IIa: $X \& \{CAS \{PART, NBR \textit{sg}\}\} \Leftrightarrow X \oplus a^{14}$	ex. $(pata \oplus a)$
RE IIb: $X \& \{CAS \{ILL, NBR \textit{sg}\}\} \Leftrightarrow X \oplus V(n)$	$(pata \oplus an)$
RE IIc: $X \& \{CAS \{ESSIF, NBR \textit{sg}\}\} \Leftrightarrow X \oplus nA$	$(pata \oplus na)$
RE IId: $X \& \{CAS \{GÉN, ACC, NBR \textit{sg}\}\} \Leftrightarrow Y \oplus (n)$	$(pa^da \oplus n)$
RE IIe: $X \& \{CAS \{INES, NBR \textit{sg}\}\} \Leftrightarrow Y \oplus s(sA)$	$(pa^da \oplus ssa)$
RE II f: $X \& \{CAS \{ELAT, NBR \textit{sg}\}\} \Leftrightarrow Y \oplus st(A)$	$(pa^da \oplus sta)$
RE IIg: $X \& \{CAS \{ADES, NBR \textit{sg}\}\} \Leftrightarrow Y \oplus l(lA)$	$(pa^da \oplus lla)$
RE IIh: $X \& \{CAS \{ABLAT, NBR \textit{sg}\}\} \Leftrightarrow Y \oplus lt(A)$	$(pa^da \oplus lta)$
RE Ili: $X \& \{CAS \{ALLAT, NBR \textit{sg}\}\} \Leftrightarrow Y \oplus lle$	$(pa^da \oplus lle)$

etc.

¹⁴ En effet, l'archimorphème du partitif est $-TA$, avec allomorphie $-a, da, -ta$ et $-ä, dä, -tä$ en finnois (la double série, vélaire et palatale, répond aux contraintes de l'harmonie vocalique palatale).

On appliquera les RMP suivantes:

D'une part, une contrainte très générale d'harmonie vocalique palatale, qui stipule qu'un noyau syllabique de timbre palatal implique la propagation de son trait palatal à toute voyelle suffixale, qu'on peut noter RMP/a: $\sqrt{\text{Noyau}}\{\text{PAL}\} \subset \text{Suff} < \mathbf{V}_n >^{\text{PAL}}$.

D'autre part, une contrainte de copie vocalique à l'illatif:

RMP/b: $< \mathbf{V}_i < \mathbf{V}_j > > \Leftrightarrow < \mathbf{V}_i < \mathbf{V}_i > >$

Au pluriel, il faut compter avec deux séries de RE: $\oplus t$ au nominatif et à l'accusatif et $\oplus i-$ pour les autres cas, grammaticaux (génitif) et sémantiques (illatif, élatif, adessif, ablatif, etc.).

RE IIj:

$X \& \{ \text{CAS} \{-\text{NOM}, -\text{ACC}, \text{NBR} \{\text{PL}\}\} \} \Leftrightarrow X\oplus i\dots$ (*pata* $\oplus i\dots$)

$X \& \{ \text{CAS} \{+\text{NOM}, +\text{ACC}, \text{NBR} \{\text{PL}\}\} \} \Leftrightarrow Y\oplus i\dots$ (*pa^da* $\oplus t\dots$)

Mais cette règle est insuffisante, car tous les dialectes opèrent une labialisation sur une liste précise de FP, pour le thème *X* (*pata*), dont la sous-classe décrite ici fait partie: ex. *kana* 'poule' versus *kano* $\oplus j\oplus a$ et non $!*kana\oplus j\oplus a$ ni $!*kan\oplus i\oplus a$, alors que *muna* 'œuf' donne *mun* $\oplus i\oplus a$ au partitif pluriel¹⁵. On appliquera RMP II sur RE Iij: fin. std. *pato* $\oplus j\oplus a$ = part. pl, *pato* $\oplus j\oplus en$ = génitif pl.

Bloc III: Règles Morphologiques (RMP)

RMP/c: $< \mathbf{V} +\text{basse}, -\text{Avant} < \mathbf{V} +\text{haute}, +\text{Avant} > > \Leftrightarrow < \mathbf{V} -\text{haute}, -\text{Avant} < \mathbf{V} +\text{haute}, +\text{Avant} > >$

Autrement dit, en notant les réalisations phonologiques, RMP/a se note simplement:

RMP/a: $< a < i > > \Leftrightarrow < o < i > >$

On se réfèrera à Anttila (2002) pour une analyse détaillée des alternances morphologiques des thèmes en *-a* en finnois standard; selon un modèle de mutation (M, dans son modèle) *versus* amuïssement (D pour *deletion*, dans son modèle) *versus* mixte. Autrement dit, la mutation représente de la **charge**, tandis que l'amuïssement est une opération de **sape**; les stratégies mixtes relèvent de la **boucle**, selon les termes du tableau 1 *supra*.

¹⁵ Voir Wiik 1984.

RE Iib': $X \ \& \ \{\text{CAS} \ \{\text{ILL}\}, \ \text{NBR} \ \{\text{PL}\}\} \ \& \ \text{RMP}/c \ \Leftrightarrow \ X \oplus \text{hin}$
(pato \oplus *i* \oplus *hin*)

RE IId': $X \ \& \ \{\text{CAS} \ \{\text{GÉN}\}, \ \text{NBR} \ \{\text{PL}\}\} \ \& \ \text{RMP}/c \ \Leftrightarrow \ X \oplus \text{en}$
(pato \oplus *j* \oplus *en*)

On voit qu'on est loin du placide statisme postulé dans les principes du premier ordre. Plus on plonge dans les dialectes, et donc dans la *parole en relation diasystémique* avec la *langue*, plus la morphologie flexionnelle du finnois est entraînée par les effets des tendances du second ordre, et fait preuve d'une intense créativité dans les multiples implémentations locales de ses ressources formelles dans les différents dialectes. Il en va de même dès que l'on change l'angle de vue pour observer cette fois non plus seulement le chatoiement systémique des dialectes, mais les décalages entre langues proches, comme nous allons le voir en posant quelques principes d'organisation de la flexion en estonien.

2.3 Flexion de l'estonien

Le tableau 3 *supra* laissait entrevoir des mécanismes d'introflexion dans des dialectes finnois, sous l'effet de la gradation consonantique et de ses contraintes de syllabation. L'estonien généralise ce procédé, d'autant plus que la sape et la trace s'y associent pour composer de solides équipollences gabaritiques (CVcV *versus* CVV, CVCC *versus* CVCcV, etc.; les contrastes entre majuscules et minuscules dans ces schèmes syllabiques rendent compte respectivement du degré fort et du degré faible), comme nous allons le voir. On trouvera une modélisation WP de la flexion de l'estonien dans Blevins 2006 et 2008, selon le modèle PFM/WP¹⁶. L'estonien est une langue fennique à alternance métrique, c'est-à-dire qui oppose des types de pieds métriques: les lexèmes monosyllabiques de type CVCC, issus d'anciens schèmes *CVCCV du paradigme NF SG s'opposent par un contraste métrique fort aux structures du paradigme du GÉN/AC SG. Les premiers sont des pieds lourds dégénérés (pied composé d'une seule syllabe), dont la quantité 3 ou «durée ultralongue» (Q3) est prédictible sans exception, tandis les secondes sont des pieds trochaïques (c'est-

¹⁶ Pour une application de cette modélisation au diasystème estonien, en ce qui concerne des paradigmes stratégiques de la flexion nominale, voir Léonard 2012: 148-151; pour un survol des paradigmes flexionnels, voir Sivers 1993: 25-26. L'étiquetage des CF de l'estonien adopté ici est celui du dictionnaire de référence de la flexion de l'estonien standard (Viks 1992).

à-dire dont la première syllabe est lourde, la deuxième légère), de quantité 1 (Q1) ou 2 (Q2), ex. *nälg* (Q3) NF SG versus *nälja* (Q2) GÉN/ACC SG 'faim'.

Un pied est dit «dégénéré» quand il ne repose que sur un constituant métrique exprimé au lieu de deux, comme dans les cas mentionnés à l'instant. Cette équipollence métrique entre pieds dégénérés lourds (Q3) et pieds ordinaires (Q1 dans *pada*, Q2 dans *nälja*) traverse tout le système d'alternance qualitative. Lorsqu'un pied est composé de syllabes légères sur un gabarit CVCV, comme *lugu* 'histoire', *uba* 'haricot', *kaduma* 'disparaître', *pada* 'marmite, pot', la syllabe thématique est préservée dans le premier paradigme, mais l'équipollence est en quelque sorte inversée (ce sont les pieds du paradigme du génitif qui deviennent des pieds lourds dégénérés)¹⁷. Les paradigmes CVCV du nominatif singulier dans la série de représentations PFM en (13) alternent avec des monosyllabes dans lesquels les primitives phonologiques entrent en coalescence.

13. Fonctions paradigmatisées de deux CF équipollentes (S 18 *versus* S 18 E)

13. 1. LUGU 'nombre'

Bloc I: RCR (Règles de Choix de Radicaux), **classe S 18**

RCR_{S 18 Ia}: $X \& \{CAS \{NOM, ILL, PART, ESSIF\}\} \Leftrightarrow < lugu, \sigma >$

RCR_{S 18 Ib}: $Y \& \{ \} \Leftrightarrow < loo, \sigma >$

13. 2. TUBA 'chambre'

Bloc I: RCR (Règles de Choix de Radicaux), **classe S 18 E**

RCR_{S 18 E Ia}: $X \& \{CAS \{NOM, ILL, PART, ESSIF\}\} \Leftrightarrow < tuba, \sigma >$

RCR_{S 18 E Ib}: $Y \& \{ \} \Leftrightarrow < toa, \sigma >$

13. 3. NÄLGA 'faim'

Bloc I: RCR (Règles de Choix de Radicaux), **classe S 22 i**

RCR_{S 22 i Ia}: $X \& \{CAS \{NOM, ILL, PART, ESSIF\}\} \Leftrightarrow < n\dot{a}lg, \sigma >^{Q3}$

RCR_{S 22 i Ib}: $Y \& \{ \} \Leftrightarrow < n\dot{a}lja, \sigma >^{Q2}$

¹⁷ Il va de soi que, lorsque ces pieds des thèmes de génitif branchent des suffixes, dans la flexion des cas sémantiques, tels que l'inessif, l'adessif, l'allatif, etc. (mais pas l'illatif, qui s'aligne en partie sur le paradigme du nominatif pour les radicaux à racine lourde sur le plan métrique), les pieds qu'ils forment avec les unités fléchies sont des pieds ordinaires, non dégénérés.

Les spécifications de sous-classes (S 18, S 18 E, S 22 i) en fonction de la voyelle thématique ne sont pas vraiment nécessaires, car la voyelle en question est d'ores et déjà déclarée en amont dans la forme lexicale du *lexème* – le *lemme* –, indiquée en petites majuscules (TUBA, NÄLGA, etc.). Cependant, ces sous-classes sont ici mentionnées à des fins didactiques, afin de faciliter la lecture des énoncés déclaratifs PFM. La taxinomie utilisée ici est donc purement *ad hoc*, à finalité méthodologique. Ici, nous fondons cependant la CF S 18 sur le mécanisme de l'alternance qualitative ou introflexion comme principal vecteur d'allomorphie radicale.

	NF SG	ACC/GÉN. SG.	
S 18	<i>lugu</i>	<i>loo</i>	'histoire'
S 18 E	<i>tuba</i>	<i>toa</i>	'chambre'
<i>id.</i>	<i>uba</i>	<i>oa</i>	'haricot'

Tableau 4. Fragment d'alternances flexionnelles «qualitatives» de l'estonien standard

Dans une description PFM, ces paradigmes sont décrits selon des «règles de Pāṇini», qui classent les paradigmes les plus irréguliers à part, en tête de liste¹⁸. Hormis ces sous-classes à mélodie vocalique infléchie au génitif, la voyelle thématique est en quelque sorte «protégée» par le mécanisme d'équipollence métrique *X-zéro versus* mélodie vocalique, où *X* vaut pour une structure élémentaire de syllabe radicale.

2.4 Domaines et trame: le flexion nominale live

Les paradigmes de la flexion nominale du live constituent en quelque sorte une extension de l'équipollence métrique observable en estonien entre schèmes syllabiques légers et schèmes syllabiques lourds, comme dans les exemples estoniens *lugu* 'histoire, nombre' (voir tableau 4) ou NF SG *jõgi* face à GÉN/AC SG *jõe* 'rivière', qui sont réalisés en live sous forme de pieds secondaires plus complexes du point de vue de la trame élémentaire (voir classe 102 de Boiko-Viitso [voir Boiko 2000 et note 24]: thème NF SG *su'g* 'famille' et CF 21 thème

¹⁸ Voir Stump 2001.

NF SG *kuo'd* ‘foyer’ avec *stød*, ou arrêt glottique¹⁹, dans le tableau 5 *infra*). De manière cyclique, le troisième ordre décrit dans l’introduction, celui de la dérive désagglutinante, étend de plus en plus son domaine d’application.

Les états de langue successifs supposés dans la description diachronique du live figurant dans le tableau 5 (désormais, T5), repris à Viitso 2007, permettent d’observer les procédés impliqués dans l’émergence du *stød* live et de sa fonction de coupe syllabique: à partir d’un gabarit CVCV auquel est concaténé un CV casuel de partitif (CVCV⊕CV), la plasticité du squelette passe par différentes étapes d’intégration au domaine thématique: hiatus de premier degré (HIATUS 1), de second degré (HIATUS 2), allongement du noyau thématique (LONGUE), coupe interne entre syllabe radicale et syllabe thématique (COUPE FORTE), allègement du noyau (NOY.TH.LÉGER), et enfin, insertion de schwa, noté < *õ* > en graphie (SCHWA)²⁰. En revanche, on notera dans le dernier exemple en T5 que la coupe ferme ne se produit pas sur une toile syllabique plus riche: **kikkida* > *kikkõ* et non !**ki'kkõ*. Les exemples à l’illatif confirment ces contraintes liées à la grille (ou, métaphoriquement, à la *toile*) syllabique.

GABARIT CVCV⊕CV	HIATUS 1 -V ^c V- CVCV ^c V	HIATUS 2 -V.V- CVCV.V	LONGUE ou dipht CVCVV	COUPE FORTE CV'CCVV	NOYAU TH. LÉGER CV'CCV	SCHWA CV'CC@
<i>*tubada</i> ²¹ >	<i>*tuba^da</i> >	<i>*tuba.a</i> >	<i>*tubā</i> >	<i>*tu'bbā</i> >	<i>*tu'bba</i> >	<i>tu'bbõ</i>
<i>*suguda</i> >	<i>*sugu^da</i> >	<i>*sugu.a</i> >	<i>*sugua</i> >	<i>*su'ggua</i> >	<i>*su'ggu</i> >	<i>su'ggõ</i>
<i>*luguda'</i> >	<i>*lugu^da</i> >	<i>*lugu.a</i> >	<i>*lugua</i> >	<i>*lu'ggua</i> >		<i>lu'ggõ</i> >
<i>*kikkida</i> >	<i>*kikki^da</i> >	<i>*kikki.a</i> >	<i>*kikkia</i> >	<i>*kik^kkia</i> >		<i>kikkõ</i>

Tableau 5. Complexification de structures CVCV... et CVCCV... en live, paradigmes de partitif singulier d’après les données de Viitso 2007

L’ajustement d’un autre suffixe propice à l’émergence du *stød* sur un thème de patron CVCV, selon Viitso 2007, l’illatif en **-hen* < **-sen*, donne la séquence suivante, ex.: **tubahen* > **tubaha* > **tuba^ha* > **tuba.a* > **tubā* > **tu'bbā* >

¹⁹ Il s’agit d’un processus de glottalisation postvocalique, comme en danois ou dans certaines variétés dialectales en letton de Courlande, voir Kiparsky 2006 et Wiik 1989 pour une modélisation phonologique tant en diachronie qu’en synchronie.

²⁰ < *õ* > hors de la première syllabe (et seulement hors de la première syllabe) note une voyelle réduite ou un schwa (auquel cas il s’agit d’une épenthèse). Par exemple dans *võrgõ* ‘filet’ le premier *õ* du radical est lexical, et équivaut à la voyelle postérieure moyenne étirée de l’estonien standard, tandis que le second *õ* est une voyelle thématique réduite à un timbre de type schwa. Dans *kiedõdõks* ‘en tant que corde’, le premier des deux *õ* (*kiedõdõks*) est un -e thématique relâché, tandis que le deuxième (*kiedõdõks*) est une réalisation épenthétique de type schwa à l’état pur.

²¹ Items: **tuba-da* = ‘chambre’ Partitif Singulier; **sugu-da* = ‘famille’ Partitif Singulier; **lugu-da* = ‘lire’, Infinitif I; **kikki-da* = ‘coq’ Partitif Singulier.

**tu' bba* > *tu' bbõ* 'chambre' (ILL SG); en revanche, dans des schèmes CVCCV-, la résorption de la laryngale, même d'une succession de laryngales se réalise sans coupe ferme: **rikkahehen* > **rikkahahan* > ... > *rikkõ* 'riche' (ILL SG). Le tableau 5 présente un fragment de flexion nominale et adjectivale du live. La classification publiée alors dans la grammaire de Kersti Boiko (2000) ne comptait pas moins de 123 CF nominales et adjectivales et 50 CF verbales²². La récente synthèse proposée par Tiit-Rein Viitso réduit considérablement cette monumentale nomenclature, qui aboutit à 13 types principaux de paradigmes d'alternance de force²³. T5 ne réunit que quelques classes flexionnelles particulièrement représentatives des procédés flexionnels du live.

Live (fragment de modélisation PFM, en fonction des données du tableau 5 uniquement):

Lexème: TULI 'feu'

Bloc RSR: Règles de Choix de Radicaux, **classe 5** de Tiit-Rein Viitso

RCR₅ Ia: X & { } ⇔ < tu'l, σ >

RCR₅ Ib: Y & {CAS {PART, sg}} ⇔ < tül, σ >

Des formes comme *tu' l* au NF SG et au PART et ILL PL relèvent respectivement d'aménagements ponctuels de la forme lexicale (du lexème) TULI, ou de l'incidence de l'infixe *-i-* de pluriel par assimilation régressive, assignables à des RMP. La RSR₅ Ib sert de forme forte, sans glottalisation, et de pivot pour des séries d'exposants comme le partitif singulier. Les cas mentionnés ici sont, outre le nominatif, le génitif et le partitif, le translatif (servant à la fois de cas exprimant l'état que le changement d'état: 'en tant que') et l'illatif (cas de mouvement ou direction interne, valant pour '[entrer] dans').

²² Boiko 2001.

²³ Viitso 2007: 52-55.

CF		NOMIN.	GÉNITIF	PARTITIF	TRANSL.	ILLATIF	
CL. 5	SG	<i>tu'l</i>	<i>tu'l</i>	<i>tūlda</i>	<i>tu'lkōks</i>	<i>tu'llō</i>	'feu'
	PL	<i>tu'ld</i>	<i>tu'ld</i>	<i>tu'ld'i</i>	<i>tu'ldkōks</i>	<i>tul̄tz</i>	
CL. 7	SG	<i>lu'm</i>	<i>lu'm</i>	<i>lūnda</i>	<i>lu'mkōks</i>	<i>lu'mmō</i>	'neige'
	PL	-	-	-	-	-	
CL. 11	SG	<i>lāpš</i>	<i>laps</i>	<i>lapstā</i>	<i>lapsōks</i>	<i>lapsō</i>	'enfant'
	PL	<i>lapst</i>	<i>lapst</i>	<i>lāpši</i>	<i>lapstkōks</i>	<i>lāpšt̄z</i>	
CL. 13	SG	<i>nai</i>	<i>naiz</i>	<i>nāizta</i>	<i>naizōks</i>	<i>naižō</i>	'femme'
	PL	<i>naizt</i>	<i>naizt</i>	<i>naiži</i>	<i>naiztkōks</i>	<i>naižiz</i>	
CL. 14	SG	<i>ve'ž</i>	<i>vie'd</i>	<i>vietā</i>	<i>vie'dkōks</i>	<i>vie'ddō</i>	'eau'
	PL	<i>viedūd</i>	<i>viedūd</i>	<i>ve'žži</i>	<i>viedūdōks</i>	<i>vež̄tz,</i> <i>viedīz</i>	
CL. 17	SG	<i>kilgi</i>	<i>kilg</i>	<i>kilta</i>	<i>kilgōks</i>	<i>kilgō</i>	'côté'
	PL	<i>kilgōd</i>	<i>kilgōd</i>	<i>kilgi</i>	<i>kilgōdōks</i>	<i>kilgiz</i>	
CL. 18	SG	<i>kieuž</i>	<i>kieud</i>	<i>kieta</i>	<i>kieudkōks</i>	<i>kieudō</i>	'corde'
	PL	<i>kiedōd</i>	<i>kiedōd</i>	<i>kieuzi</i>	<i>kiedōdōks</i>	<i>kieuziz</i>	
CL. 19	SG	<i>tāuzi</i>	<i>tāud</i>	<i>tāata</i>	<i>tāudkōks</i>	<i>tāudō</i>	'plein'
	PL	<i>tāādōd</i>	<i>tāādōd</i>	<i>tāuzi</i>	<i>tāādōdōks</i>	<i>tāuziz</i>	
CL. 20	SG	<i>vorž</i>	<i>vord</i>	<i>vōrta</i>	<i>vordkōks</i>	<i>vordō</i>	'barre'
	PL	<i>vōrdōd</i>	<i>vōrdōd</i>	<i>vorži</i>	<i>vōrdōdōks</i>	<i>vorziz,</i> <i>vōrdiz</i>	
CL. 21	SG	<i>kuo'd</i>	<i>kuo'd</i>	<i>kuotā</i>	<i>kuo'dkōks</i>	<i>kuo'dāj</i>	'foyer'
	PL	<i>kuodūd</i>	<i>kuodūd</i>	<i>kuodīdi</i>	<i>kuodūdōks</i>	<i>kuodīž</i>	
CL. 24	SG	<i>vōrgō</i>	<i>vōrgō</i>	<i>vōrta</i>	<i>vōrgōks</i>	<i>vōrgō(z)</i>	
	PL	<i>vōrgōd</i>	<i>vōrgōd</i>	<i>vōrgidi</i>	<i>vōrgōdōks</i>	<i>vōrgīž</i>	
CL. 102	SG	<i>su'g</i>	<i>su'g</i>	<i>su'ggō</i>	<i>su'ggōks</i>	<i>su'ggō</i>	'famille'
	PL	<i>sugūd</i>	<i>sugūd</i>	<i>sugidi</i>	<i>sugūdōks</i>	<i>su'gži</i>	

Tableau 6. Fragment de flexion nominale du live, d'après les données de Boiko et la classification de Tiit-Rein Viitso (Boiko 2000: 132-133)²⁴

En dépit de cette richesse en classes flexionnelles, due à quelques paramètres concernant la toile syllabique et à des propriétés du canevas des structures élémentaires constituant l'enveloppe de chromatisme et de sonorité des formes lexicales, le live continue cependant en partie de se comporter comme une langue de type incrémentiel (*agglutinant*) plutôt qu'inférentiel (ou *fusionnel*) par ses RE – à ce titre, l'argumentation de Blevins 2006 pour l'estonien est exemplaire, et vaut pour le live également. Mais il s'agit d'une agglutinance du troisième ordre, profondément imbriquée dans la complexité morphophonologique. Dans cette

²⁴ Cette petite grammaire pour l'apprentissage du letton a été rédigée par Kersti Boiko, mais la classification des paradigmes flexionnels avait été conçue par Tiit-Rein Viitso, comme il est clairement précisé en quatrième de couverture de l'ouvrage. La taxinomie de ce dernier a ensuite évolué (voir Viitso 2007), comme nous l'avons déjà souligné plus haut.

dérive désagglutinante et fusionnelle, la morphologie s'intègre de plus en plus dans la (mor)phonologie de la langue.

2.5 Trame à granularité fine: flexion vote

Enfin, pour clore ce survol des systèmes flexionnels fenno-same, dont j'ai tenté de montrer les lignes de force et de convergences, après l'exemple d'une langue qui a *renforcé les contrastes*, je me tournerai vers une langue qui a au contraire *affiné les contrastes* en jouant sur des multiples dimensions de la trame du grain segmental et prosodique servant de ressources à la construction des paradigmes flexionnels: le vote (dialecte de Vaipool, tel que décrit par Viitso 1981: 96-97).

Cette langue fennique méridionale, réputée proche de l'estonien plus que de toute autre langue fennique – et qui d'ailleurs a en commun avec l'estonien et le live de ne pas réaliser la sonante nasale du suffixe génitif –, fait contraster le degré de tension vocalique, comme le montrent les exemples 1-5 dans le tableau 7, où les formes de NF SG et de PART. SG ainsi que de GÉN. SG s'opposent sur le grain fin du chromatisme, mais surtout, de la sonorité de la voyelle thématique. On remarquera que la gradation consonantique de l'attaque médiane fonctionne, dans les grandes lignes, comme en finnois ou en estonien, mais est aussi mobilisée dans les paradigmes de (4) à (7) de ce même tableau pour répartir les types de thèmes flexionnels dans les paradigmes.

Cette équipollence de force pour l'attaque médiane du partitif avec les autres paradigmes est due à un phénomène d'alternance compensatoire partagé avec des dialectes finnois comme ceux du sud-ouest (région de Turku) ou même du Savo central, à l'est, mais il est impossible d'en dire plus ici.

	NF SG.	PART. SG.	GÉN. SG.	NF. PL.	Estonien NF / GÉN. SG.	Traduction
1.	<i>vakk^a</i>	<i>vakkà</i>	<i>vakā</i>	<i>vakad</i>	vakk/vaka	'balance'
2.	<i>vill^a</i>	<i>villà</i>	<i>villā</i>	<i>villad</i>	vill/villa	'laine'
3.	<i>čell^o</i>	<i>čelloa</i>	<i>čellò</i>	<i>čellod</i>	kell/kella	'heure'
4.	<i>vaka</i>	<i>vakkà</i>	<i>vagā</i>	<i>vagad</i>	vagane / vagase	'important'
5.	<i>sōta</i>	<i>sōttà</i>	<i>sōa</i>	<i>sōad</i>	sōda/ sōa	'guerre'
6.	<i>elo</i>	<i>elloa</i>	<i>elō</i>	<i>elod</i>	elu/elu	'vie'
7.	<i>čivi</i>	<i>čivviä</i>	<i>čivvē</i>	<i>čived</i>	kivi/kive	'pierre'

Tableau 7. Fragment de flexion nominale du vote (vatja) de Vaipool et en estonien (fonds Courier); données de Viitso 1981: 96-97.

Le vote fait donc jouer des effets de *trame prosodique et segmentale* dans des domaines restreints à la syllabe thématique sans pour autant, à la différence de l'estonien et du live, faire appel à une alternance métrique qui creuserait les écarts dans les effets de symétrie et d'asymétrie de la *toile prosodique*. Il concentre davantage les effets de contrastes sur le *canevas*, et sur des *domaines* restreints, limités à la tension des attaques et des noyaux syllabiques. Plus qu'une voie moyenne ou qu'un compromis, c'est une broderie en fine dentelle qu'il compose par ses agencements de contrastes paradigmatiques. Il illustre bien la dérive du troisième ordre, vers une complexification, voire un raffinement des contrastes fonctionnels dans le signifiant.

3. Conclusion: sept jalons

Holisme, continuité, axialité, causalité, unité générique, cohérence structurale et finalité sont les huit jalons de toute synthèse empirique²⁵.

Holisme par la recherche de la logique qui préside à l'organisation de la forme observable et qui rend compte de la relation entre le tout et les parties (voir blocs analytiques du modèle PFM).

Continuité d'un système à l'autre et entre les parties d'une totalité systémique (comparer les mécanismes flexionnels en estonien et en same, en finnois et en vepse).

Axialité des options structurales et des lignes de force observables dans les systèmes, comme la neutralisation de l'attaque thématique en situation de marquage affixal, actif ou sous forme de *traces*.

Causalité à travers ce qu'on peut préjuger des étapes évolutives ou changements successifs (voir le modèle de changement linguistique *feeding, bleeding, voiding*, etc.).

Unité générique, en termes de contraintes de syllabation CVCV (ou de *gabarits*) et d'agencement de la plasticité des enveloppes de chromatisme {I, U} et de sonorité {A}.

Cohérence structurale en dépit de la mixité des solutions et la coexistence de plusieurs mécanismes ou solutions.

²⁵ Voir James 1906-1907 [2007].

Finalité ou téléologie des équilibres qui découlent de cette harmonisation, ou que le système tente de préserver.

Les phénomènes de morphologie flexionnelle observés ici présentent une gamme d'entropie (*feeding*: le changement alimentant le changement, en chaîne) et de processus liés à une logique de *traces* (consécutives au *voiding*, autrement dit, à la *sape*). Ces tendances «conspirent» contre l'incrémentialité (l'agglutinance) et travaillent toutes dans le même sens, qui est de développer l'inférentialité (type synthétique fusionnel, polyexponentiel), justifiant une modélisation PFM, selon une procédure cyclique (d'un bloc à l'autre: des FP aux RMP).

Les systèmes flexionnels analysés ici oscillent entre *robustesse des structures* (renforcée en estonien, live et same) et la *finesse des contrastes* (patente en vote). Mais il ne s'agit pas pour autant de structures concaténatives sur le plan lexical. Le principe organisateur (ou *l'attracteur*) n'est pas tant la concaténation parfaite (c'est-à-dire l'agglutination) que le *flip-flop*: à savoir, renforcer la saillance des *paradigmes oppositifs* ou des *principes opposants*. Pour ce faire, les langues du réseau phylogénétique fennique ou fenno-same-volgaïque font feu de tout bois (procédés de métrique, de classes naturelles de sons, de règles de choix de radicaux, de contrastes morphologiques à grain fin).

La seule validité de la concaténation monoexponentielle en tant que telle, ou agglutinance, lui est conférée par son caractère heuristique en termes de spéculation étymologique – certes, toujours utile. L'agglutinance n'est donc pas un *type* linguistique mais un *modèle* heuristique – un artefact. Parfois, ce modèle rate sa cible et s'avère non pas heuristique, mais plutôt facteur d'aporie, comme le modèle diachronique de Serebrennikov pour le mordve²⁶.

La quête de l'agglutinance rappelle donc celle du Saint Graal: même recherche de l'illumination, de la solution lointaine, du périple (tableau 4) et du voyage... Dans le temps (la protolangue). L'agglutinance ne relève pas des faits de langue ni encore moins de parole, mais du protocole de découverte (recherche des inputs ou représentations lexicales, quête d'invariants, niveau d'analyse lexématique, lemmatisation). C'est un outil analytique, mais ce n'est pas une réalité cognitive prégnante. La typologie linguistique, afin de se constituer en méthode scientifique, devrait éviter de conserver de telles reliques du passé

²⁶ Serebrennikov 1967.

positiviste et évolutionniste de la linguistique romantique du XIX^{ème} siècle et devrait veiller à ne pas confondre *outil* et *données*, ou *modélisation* et *observation*.

Certes, une langue comme le vepse est davantage conforme au type «agglutinant» que les autres langues examinées dans le présent exemplier. Mais il s'agit d'une langue sur plus d'une trentaine, dans laquelle un résidu notable de faits non incrémentiels est observable. Des langues comme le live, le vote, l'estonien ou le same, manifestent massivement le type inférentiel (type «synthétique» ou «fusionnel»): polyexponentialité, allomorphie radicale et affixale, polyvocité fonctionnelle et sémantique, opacité des exposants, etc.

Le seul «refuge» épistémologique de l'agglutinance se trouve plutôt dans le décalage entre les formes lexicales et les formes postlexicales que cette notion (ou plutôt, ce *point de vue*) permet de projeter sur les données linguistiques. L'agglutinance fournit finalement un *cadre* à l'analyse gabaritique et concaténative.

On peut même dire que l'*agglutinance* est quelque peu victime de son succès, en tant que notion *simple*, qui permet de contourner ou d'ignorer la *complexité* réellement observable. Son avenir tient dans deux orientations: a) changer de nom, pour relever de l'incrémentialité, en relation systémique ou dialectique avec l'inférentialité – ce qui implique de renoncer aux vieilles notions de Schleicher en typologie morphologique –, et b) voir ses prémisses revisitées dans une perspective de *simplicité*, comme clé explicative des déterminismes parcimonieux qui font émerger, par leur interaction, de nouvelles formes de *complexité*.

Abréviations :

ADES = adessif, ABLAT = ablatif, ALLAT = allatif, C = Consonne, CF = Classe Flexionnelle, CSTB = Modèle de Charge, Sape, Trace & Boucle, DIPHT = diphtongue, ELAT = élatif, FP = Fonction Paradigmatique, GÉN/AC = Génitif/Accusatif, ILL = illatif, INES = inessif, PL = pluriel, NF = Nominatif, PART = partitif, PFM = Paradigm Function Morphology, Q = Quantité, RCR = Règle de Choix de Radical, RE = Règle d'Exponence, SG = singulier, TAMV = Temps, Aspect, Mode, Voix, V = Voyelle, WP = Word & Paradigm.

Bibliographie

- ANTTILA, Arto (2002). Morphologically conditioned phonological alternations, *Natural language & linguistic theory* 20, 1-42.
- BLEVINS, James (2006). Word-based morphology, *Journal of linguistics* 42, 531-573.
- _____, (2008). Declension classes in Estonian, *Linguistica uralica* 44/4, 241-267.
- BOIKO, Kersti (2000). *Līvõ kēļ; Lībiešu valoda* [titre en live et en letton: Méthode de langue live]. Riga: Livu Savieniba.
- CHOMSKY, Noam & HALLE, Morris (1968). *The sound pattern of English*. New York: Harper & Row.
- JAMES, William (1906-1907 [2007]). *Le pragmatisme. Un nouveau nom pour d'anciennes manières de penser*, traduction de N. Ferron. Paris: Flammarion, 2007.
- KERESZTES, László (1999). *Development of Mordvin definite conjugation* (Mémoires de la société finno-ougrienne 233), Helsinki: Suomalais-Ugrilainen Seura.
- KÄHRIK, Aime (1980). *Verbide muutmismudel lõunavepsa murdes* [Modélisation de la flexion verbale dans les variétés du vepse méridional]. Tallinn: Keele ja Kirjanduse Instituut.
- KIPARSKY, Paul (2006). Livonian stød, en ligne: <http://www.stanford.edu/~kiparsky/Papers/livonian.pdf>
- LEHMANN, Christian (2005). Typologie d'une langue sans cas: le maya yucateque, *Travaux du SELF* 10, 101-114, en ligne: http://www.christianlehmann.eu/publ/Typologie_langue_sans_cas_yucateque.pdf.
- LÉONARD, Jean Léo (2008). Simplicité de la flexion mordve?, *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 103/1, 364-400.
- _____, (2012). *Éléments de dialectologie générale*. Paris: Michel Houdiard.
- LESKINEN, Heikki (1981). *Suomen murteiden historiaa* [Histoire des dialectes finnois], 3 fascicules. Jyväskylä: Jyväskylän Yliopiston Suomen Kielen ja Viestinnan Laitos.
- MARKUS, Elena B. & ROŽANSKIĬ, Fedor I. (2011). *Sovremennyj vodskij jazyk. Teksty i grammatičeskij očerk II* [Langue vote contemporaine. Textes et esquisse grammaticale II]. Sankt-Peterburg: Nestor-Istorija.
- NAHKOLA, Kari (1986). Kielen muutos ja yleinen diffuusioteoria [Le changement linguistique et la théorie de la diffusion]. In: *Folia fennistica & linguistica. Esitelmiä ja tutkielmiä* (pp. 67-78). Tampere: Tampereen Yliopisto.
- NICHOLS, Johanna (1986). Head-marking and dependent-marking grammar, *Language*, 62/1, 56-84.

- RAPOLA, Martti (1966). *Suomen kielen äännehistorian luennot* [Cours de phonétique historique de la langue finnoise]. Helsinki: Suomalaisen Kirjallisuuden Seura.
- SADENIEMI, Matti & VESIKANSA, Joukko *et al.* (1951 [1980]). *Nykysuomen sanakirja* [Dictionnaire de référence du finnois standard]. Porvoo: WSOY.
- SEREBRENNIKOV, Boris Aleksandrovič. (1967). *Istoričeskaja morfologija mordovskix jazykov* [Morphologie historique des langues mordves]. Moskva: Nauka.
- SIVERS, Fanny de (1993). *Parlons estonien: une langue de la Baltique*. Paris: L'Harmattan.
- STUMP, Gregory (2001). *Inflectional morphology: A theory of paradigm structure*. Cambridge: Cambridge University Press.
- VIITSO, Tiit-Rein (1981). *Läänemeresoome fonoloogia küsimusi* [Questions de phonologie balto-fennique]. Tallinn: Keele ja Kirjanduse Instituut.
- _____, (2007). Livonian gradation: Types and genesis, *Linguistica uralica* 43, 45-62
- VIKS, Ülle (1992). *Väike vormisõnastik* [Petit dictionnaire morphologique], 2 volumes. Tallinn: Keele ja Kirjanduse Instituut.
- WIIK, Kalevi (1984). *Miksei munoja vaikka kanoja? Kantasuomen toisen tavun a+i-diftongin a:n kahtalaisen kehittymisen syiden pohdiskelua*. [Pourquoi ne dit-on pas *munoja* 'des oeufs', alors qu'on dit *kanoja* 'des poules'? Réflexion sur les paradigmes des thèmes dissyllabiques en a+i du proto-fennique] (Publications du Département de linguistique finnoise et générale de l'Université de Turku 20). Turku: Turun Yliopisto.
- _____, (1989). *Liivin katko* [L'occlusive glottale du live]. Turku: Turun Yliopisto, Fonetiikka.

ENFER OU PARADIS? LE DISCOURS AXIOLOGIQUE SUR LA SUPÉRIORITÉ OU L'INFÉRIORITÉ DE LA STRUCTURE AGGLUTINANTE

Patrick SÉRIOT

Université de Lausanne

patrick.seriot@unil.ch

Résumé

On rappellera d'abord la place de la structure agglutinante dans les spéculations historico-typologiques des premiers grammairiens romantiques, dans un second temps, on essaiera de comprendre le paradoxe de N. Troubetzkoy, qui se fait le défenseur de la structure agglutinante des langues «touraniennes», leur conférant un idéal de régularité. Le troisième paradoxe est que les «espérantistes prolétariens», si méprisés par les eurasistes, avaient le même idéal d'agglutination.

On tentera de proposer une synthèse de ces diverses approches de l'agglutination pour voir si, par-delà les apparentes oppositions, on peut mettre au jour un ensemble de présupposés communs sur la typologie.

Mots-clés: agglutination, espérantisme prolétarien, eurasisme, marrisme, romantisme, typologie

1. Introduction

On imaginerait difficilement des géologues éprouver plus de sympathie pour les roches métamorphiques que pour les roches sédimentaires, ou un chimiste développer une animosité envers les acides pour au contraire faire l'éloge des bases. Or il n'en va pas de même pour les sciences humaines et sociales, dites «molles» par autodérision, qui au contraire profèrent, explicitement mais plus souvent implicitement, des *jugements de valeur* à propos de leurs objets de connaissance.

Je tenterai dans ce travail de reconstituer les étapes du discours sur une notion linguistique dont l'apparente simplicité recèle des enjeux infiniment complexes: la *structure agglutinante*, toujours évaluée par rapport à son double, ou son opposé, la *structure flexionnelle*, en un couple inséparable fonctionnant en miroir.

Dans le courant des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, avec la découverte de terres jusque-là inexplorées, étaient arrivés en Europe avec les cargaisons d'épices des matériaux tout aussi inouïs, provoquant tout autant d'émerveillement. Il s'agissait de témoignages sur des «idiomes sauvages»¹ qui ne ressemblaient en rien à ceux qu'on connaissait jusqu'alors. Mais parmi eux se distinguait une langue d'une noble beauté, le sanskrit, qui avait ceci de particulier de présenter de stupéfiantes similitudes avec les langues classiques de l'Europe. En ce siècle de la Raison, une seule explication pouvait rendre compte de la ressemblance entre des phénomènes géographiquement non contigus: la descendance à partir d'un ancêtre commun. C'est la thèse que proposait Sir Williams Jones, cet érudit britannique employé par l'administration coloniale en Inde, dans son très célèbre *Discours de Calcutta* en 1786:

«The *Sanskrit* language, whatever be its antiquity, is of a wonderful structure; more perfect than the *Greek*, more copious than the *Latin*, and more exquisitely refined than either, yet bearing to both of them a stronger affinity, both in the roots of verbs and in the forms of grammar, than could possibly have been produced by accident; so strong indeed, that no philologist could examine them all three, without believing them to have sprung from some common source, which, perhaps, no longer exists»².

Mais une fois établie la ressemblance entre certaines langues, il fallait encore rendre compte du problème connexe: comment se faisait-il que certaines langues ne comportent aucun trait commun? Comment *expliquer l'absence de similitude*, sinon par l'absence d'ancêtre commun? C'est le débat sur la monogénèse ou la polygénèse des langues qui se mettait en place, lourd de conséquences fâcheuses pour le dogme chrétien qui, lui, affirmait que toutes les langues parlées sur la Terre provenaient de la dispersion des trois fils de Noé après le déluge. Notons toutefois que, aussi bien dans le mythe de Babel que dans celui de la dispersion postdiluvienne, on ne trouve aucun jugement de valeur sur la diversité, il y a seulement, dans les deux cas, le projet divin de rompre l'intercommunication générale, de constituer un parallélisme entre langue et nation et de fonder leur isolement progressif par divergence à partir d'une source commune³.

¹ Baudry 1864: 19.

² Jones 1786 [1807: 34].

³ Voir Troubetzkoy 1923 [1996].

L'émerveillement devant la diversité des langues suscitait deux approches possibles: *trouver un ordre* dans cet apparent chaos, ou bien *y mettre de l'ordre*. C'est exactement le problème qu'avaient à résoudre les naturalistes de l'époque, qui opposaient la «classification naturelle» des espèces (Buffon) à la «classification artificielle» de Linné. Autrement dit, ontologie *versus* épistémologie. Mais l'affaire ne s'arrêtait pas là, car le problème des similitudes avait des racines fort anciennes, qui remontaient à la Renaissance⁴. Une fois admises les similitudes, quel que fût leur degré d'approximation, il fallait encore choisir entre deux voies d'accès: celle du *mainstream* de l'époque, le regroupement généalogique⁵ ou bien une voie plus tortueuse, courant plus de risques de s'éloigner des observables, le regroupement typologique. Autrement dit, expliquer les ressemblances, ou «affinités»⁶, par la filiation temporelle ou par *autre chose*, impliquant toute absence de contact, temporel ou spatial. Le classement morphologique des langues, apparu au début du XIX^{ème} siècle chez les linguistes romantiques allemands, avec sa tripartition langues isolantes/agglutinantes/flexionnelles, ne répondait pas de façon claire à cette distinction.

L'histoire des savoirs est inextricablement mêlée à l'histoire des idées, lesquelles sont faites de tâtonnements, de fausses pistes, de préjugés, de modèles inadaptés mais nécessaires, de métaphores qui peinent à se transformer en concepts ou qui en prennent la place⁷.

En fait, en abordant de front la question de l'agglutination, les organisateurs de la journée d'étude ne soupçonnaient peut-être pas qu'ils soulevaient un lièvre, dont l'importance dépasse de loin les questions de description grammaticale. Car l'affaire semble entendue: «il y a» des langues agglutinantes, comme «il y a» des langues isolantes ou flexionnelles. On pourrait s'en tenir là. Pourtant bien des discussions acharnées autour de cette notion apparemment innocente devraient nous mettre la puce à l'oreille: le problème n'est pas si simple. C'est que la notion même de *type* et de *typologie* renvoie à des enjeux d'importance, qui pourraient éclairer certaines spécificités du discours sur la langue dans la culture russe et son

⁴ Sur le problème du raisonnement analogique dans l'épistémè de la Renaissance, voir Foucault 1966: chap. 2.

⁵ Un point délicat est de déterminer si les auteurs du XIX^{ème} siècle employaient «généalogique» et «génétique» comme synonymes ou non. Ici, faute de mieux, on considèrera ces deux termes comme équivalents, mais la question reste ouverte.

⁶ Sur la notion d'*affinités* entre les langues, voir Sériot 1998.

⁷ Sur la transformation des métaphores en concepts, voir Normand 1976.

rapport à la science allemande. Ainsi, pourquoi les études de typologie étaient-elles massivement représentées en URSS, beaucoup plus que dans le monde francophone?

Beaucoup d'incohérences sources de malentendus parcourent la terminologie. Parfois «synthétique» est un équivalent d'agglutinant, parfois il s'agit d'une variante des langues flexionnelles, opposée à analytique. Dans notre domaine, le temps n'a pas apporté beaucoup de clarification, puisque jusqu'à présent la notion de *typologie* chez certains recoupe celle de classification généalogique, chez d'autres elle en est l'antithèse. La notion même de typologie suscite des réactions négatives et des commentaires acerbes, comme en témoigne la polémique entre Roman Jakobson et André Vaillant:

«If in the inter-war period any concrete reference to typology provoked skeptical warnings, “jusqu'où la typologie peut égarer un bon linguiste”⁸, at present the need for systematic typological studies is ever more realized»⁹.

Mais commençons par souligner qu'une typologie n'est pas nécessairement une classification¹⁰. Une classification implique une démarche inductive, ou empirique: on sélectionne des langues existantes selon un critère particulier et on les regroupe ensuite en une classe «réelle». Or, on peut aussi décider *a priori* d'un critère pour construire un type idéal et ensuite chercher si des langues concrètes s'en rapprochent plus ou moins (démarche déductive). Confondre un type de langue avec une classe de langues reviendrait à ne pas distinguer la définition des ensembles mathématiques «en extension»: $\epsilon = \{a, b, c\}$ et «en compréhension»: $\epsilon = \{a, b, \dots n\}$. Ainsi, on peut ranger l'anglais dans la *classe* des langues germaniques, mais du point de vue *typologique*, il présente de fortes *similitudes* avec le chinois¹¹. Finalement, qu'on parle de type ou de classe, rien n'implique encore qu'on en donne un fondement historique, ou «généalogique».

Un second point de friction oppose le fixisme et le transformisme: un type peut-il se transformer en un autre type, ou bien les modifications ne peuvent-elles

⁸ Il s'agit ici d'une citation d'André Vaillant (1933: 289): «Voilà jusqu'où la typologie peut égarer un bon linguiste, en le détournant de chercher une explication naturelle et conforme à l'histoire des faits qu'il a brillamment établis; et on le convaincra difficilement de l'in vraisemblance de sa thèse, puisqu'il trouve dans des jeux d'abstractions comme le postulat des oppositions corrélatives un moyen facile de triompher de toutes les objections» – *note de PS*.

⁹ Jakobson 1958 [1971: 524].

¹⁰ Sur la différence entre *type* et *classe*, voir le très intéressant article de Kacnel'son 1983 [2001].

¹¹ Voir Vendryes 1942-1945: 5.

se produire qu'à l'intérieur d'un type qui, lui, reste identique à lui-même? Mais plus encore, il n'y a aucune nécessité que le transformisme se convertisse en évolutionnisme. Ainsi, pour Goethe dans ses écrits naturalistes, il y a bien «métamorphoses» (au sens de variations) à l'intérieur d'un même type, défini inductivement à la manière de Buffon, mais pas transformation d'un type en un autre¹².

Puis, une fois qu'on a regroupé des langues en une classe ou des caractères en un type, on peut s'en tenir là ou inférer une explication diachronique, impliquant soit la descendance par divergences à partir d'un ancêtre commun, soit le passage obligé par une série de stades.

Enfin, que faire des classes intermédiaires? Si une langue présente des traits appartenant simultanément à deux types supposés distincts, la notion de type a-t-elle encore une quelconque valeur heuristique? Ne prend-on pas pour un fait avéré ce qu'on a postulé au départ? Quel est le degré de réalité ou d'utilité de la notion de type? On retrouve alors la question classique de la différence entre le même et l'autre: si l'on admet l'évolution des langues par stades, est-ce la même langue qui passe par des stades différents, ou bien chaque stade, par la théorie saltationniste, aboutit-il à une nouvelle langue, une langue autre¹³?

La «simple» question de l'agglutination va nous servir à présenter quelques éléments de réponse à ces questions de fond.

2. Spéculations romantiques et dogme positiviste

«La vie comme mode fondamental du savoir», c'est ainsi que Michel Foucault¹⁴ définissait l'épistémè du début du XIX^{ème} siècle en Europe, marquée par les discussions entre Cuvier et Geoffroy Saint Hilaire autour de l'anatomie comparée, laquelle était une intense réflexion sur la notion de *forme*. Chez Goethe, la *Formenlehre* était une philosophie de la forme, pas un formalisme¹⁵. En linguistique, ce modèle biologique pouvait prendre des formes diverses. La forme devenait un objet d'étude en soi, elle n'était plus la simple voie d'accès à un contenu qu'elle était dans les grammaires générales. Mais ce qui

¹² Voir Kanaev 1970 et 2000.

¹³ Voir Žirkov 1931: 38.

¹⁴ Foucault 1966: 263.

¹⁵ Sur la notion de morphologie chez Goethe, voir Kanaev 1970: chap. 3.

n'était, en fait, qu'une grande métaphore, variait en fonction des options philosophiques des auteurs.

Depuis les spéculations de Johan Georg Hamann, la «Vie» devenait un argument auto-explicatif, une justification en soi, plus un mot magique qu'une simple analogie, servant d'argument et de preuve¹⁶. On reconnaît là un avatar du fantasme archaïque des origines¹⁷, qui a parcouru tout le XIX^{ème} siècle pré-positiviste en linguistique jusqu'à la linguistique marriste en URSS au XX^{ème} siècle.

2.1 La métaphore métaphysique de la Vie

C'est le contenu mythologique de la littérature sanskrite plus que la langue qui intéressait un romantique comme Friedrich Schlegel (1772-1829), lequel cherchait dans la théologie indienne un écho à ses conceptions mystiques. Il avait le projet d'une régénérescence de la spiritualité européenne en puisant ses sources dans le modèle indien.

Dans son œuvre majeure – *Über die Sprache und Weisheit der Indier* (1808)¹⁸ –, le sanskrit, avec son riche système flexionnel, lui semblait une langue idéale. Il voyait dans la luxuriance des formes «organiques» la preuve d'un sens primitif à la fois symbolique et magique du son en tant que tel. Ce livre, qui marque une étape fondamentale dans l'histoire des idées linguistiques, recelait néanmoins un grand malentendu, reposant sur une approche romantique des structures grammaticales. En effet, Schlegel faisait reposer son raisonnement sur l'idée de *flexion interne*, autrement dit d'*apophonie*. Ce terme, calque de l'allemand *Ablaut*, désigne l'alternance vocalique à l'intérieur des racines¹⁹, comme, en anglais, *sing-sang-sung/song* ou, en français, *meurs-mourons/mort*. Or, comme le fait remarquer la linguiste soviétique Agnija Desnickaja²⁰, le sanskrit était infiniment plus riche en affixes qu'en flexion interne, à la différence de l'arabe, par exemple, que Schlegel renvoyait pourtant dans les langues «inorganiques», ou «mécaniques»²¹.

¹⁶ Voir Hamann 1784.

¹⁷ Voir Normand 1976: 89.

¹⁸ Schlegel 1808 [1837].

¹⁹ Voir Kuryłowicz 1956.

²⁰ Desnickaja 1941: 86.

²¹ Schlegel 1808 [1837: 54-55].

C'est par cette idéalisation du sanskrit que Schlegel sépare les langues du monde en deux catégories. La classe «organique» comprenait une seule famille linguistique, celle des langues indo-européennes. Cet idéal était le mieux représenté par le sanskrit, à un degré moindre par le grec et le latin, encore moindre par le germanique et le persan, encore moindre par le slave et le celte. À ces «langues nobles»²² organiques Schlegel opposait toutes les autres, langues «inorganiques», caractérisées par l'*affixation*. Schlegel n'était pas fixiste, puisqu'il admettait le changement en langue, mais il refusait l'idée du passage de l'inorganique à l'organique, selon le principe que nulle forme ne peut provenir de l'informe. La différence entre les deux groupes n'était donc pas seulement typologique, mais concernait également leur origine. Pour lui, un type était en même temps une classe, laquelle était identique à elle-même *ab initio*. Il était en fait créationniste, puisque selon lui le sanskrit ne pouvait qu'être le fait d'une révélation divine. Il mettait ainsi en place une classification hiérarchique des classes de langues, en une position qui diffère peu de celle d'Antoine Meillet un siècle plus tard (voir ses diatribes sur le hongrois, langue agglutinante, et sa survalorisation des «langues de civilisation» au détriment des «petites langues»²³). Cette hiérarchie des langues conditionne bien sûr, dans une optique anthropologique, le classement correspondant des peuples. Schlegel s'oppose au monogénisme, pourtant dogme chrétien, selon la formule que *ce qui est maintenant a toujours été*.

Chez lui les deux classes de langues se définissent par la façon dont elles lient les uns aux autres les éléments qui les composent²⁴. Curieusement, sa définition de la flexion externe, par affixation, comporte une survalorisation d'éléments asémantiques: certains éléments possèdent un sens plein, mais d'autres sont entièrement dépourvus de sens lexical, et ne servent qu'à déterminer le sens d'un autre élément dans le mot. En revanche, dans les langues inorganiques, tous les éléments sont pourvus de sens. Mais *pourquoi* une langue dont les affixes sont asémantiques serait-elle plus idéale, voire divine, qu'une langue «inorganique», où les affixes conservent un sens autonome, la réponse n'est pas très claire chez Schlegel, à ceci près qu'à cette différence de composition il ajoute une opposition radicale dans l'origine: si les langues non organiques se sont formées peu à peu à

²² *Ibid.*: 79.

²³ Sur l'«affaire hongroise», voir Perrot 1988. Sur la hiérarchie des langues, voir Meillet 1928. Sur le rapport entre romantisme et colonialisme, voir Tzorev-Ashkenazi 2006: 717.

²⁴ Voir Foucault 1966: 295; Schlegel 1808 [1837: 51].

partir de cris animaux grossiers et d'onomatopées, les langues organiques ne peuvent provenir que d'une intervention divine. Comme le fait remarquer Judith Schlanger²⁵, la valorisation de la flexion comme organique est un grand lieu commun de la linguistique romantique.

Curieusement, Schlegel ne prête que peu d'attention au turc ou au hongrois, pourtant bien connus à son époque: l'exemple *typique* qu'il donne d'une langue inorganique est le chinois²⁶. Chez lui les langues «inorganiques» ne sont pas un objet d'étude en soi, ce ne sont que le reflet inversé, l'image négative des langues «organiques»: résidu déprécié, elles *n'ont pas* ce que les autres ont.

Affirmant que les hypothèses sur l'origine du langage doivent s'appuyer sur des «études historiques», Schlegel déclarait «arbitraire» et «erronée»²⁷ la thèse que l'évolution linguistique et spirituelle doit avoir partout des commencements identiques. Il considérait que les communautés humaines n'ont pas partout commencé leur chemin d'évolution de l'état de «la brute»²⁸ [*mit thierischer Dumpfheit* dans l'original] en passant par des étapes ultérieures d'évolution de la pensée. Pour lui, il existait des peuples pour lesquels la clarté de la raison avait été donnée d'emblée. Devant cet antiévolutionnisme radical, les accusations de racisme de la part des linguistes soviétiques des années 1930-1940 ne sont pas infondées.

* * *

Dans le domaine de la typologie, l'alter ego de Friedrich Schlegel était Franz Bopp (1791-1867), qui proposait, dans sa *Grammaire comparée des langues indo-européennes*²⁹, une définition de l'agglutination totalement différente, laquelle n'était plus ni un type ni une classe, mais un *processus*. Bopp est connu pour avoir analysé les flexions des langues indo-européennes comme provenant de l'adjonction aux racines verbo-nominales d'anciens éléments «pronominaux» indépendants et pourvus d'un sens autonome³⁰. C'est cet aspect transformiste d'un état de langue à un autre qui plaisait tant aux linguistes marristes³¹, à ceci près que chez lui, chaque langue reste elle-même, tout en évoluant dans l'histoire.

²⁵ Schlanger 1995: 126.

²⁶ Schlegel 1808 [1837: 51].

²⁷ *Ibid.*: 66.

²⁸ *Ibid.*: 68.

²⁹ Bopp 1833-1852.

³⁰ Sur la critique de l'hypothèse de Bopp par un comparatiste sanskritiste français, voir Regnaud 1889.

³¹ Voir Desnickaja 1941.

Bopp ne s'intéresse guère à la protolangue, il ne parle pas non plus de types, son véritable objet d'étude est l'origine des formes grammaticales, autour de la notion fondamentale de *racines*, éléments monosyllabiques autonomes, dès le début pourvus d'un sens défini. Ce sont donc des unités sémantiques initiales, qui, par adjonction et fusion sont à l'origine des formes flexionnelles. Pour Bopp, dans les langues indo-européennes tous les éléments de dérivation remontent à ces particules élémentaires primitives douées d'un sens plein, qui se sont ensuite «agglutinées». Les terminaisons de conjugaison et de déclinaison remontent à des «pronoms» autonomes. Ainsi, la terminaison du nominatif dans la majorité de ces langues (sanskrit *vṛka-s*, lituanien *vilka-s*, grec *λυκο-ς*, latin *lupu-s*, gotique *wulf-s* – 'loup') doit s'expliquer par un ancien pronom démonstratif masculin (sanskrit *sá*, grec *ó*, latin *se* dans *ip-se*, gotique *sa*)³².

La lecture de Bopp³³, même dans l'admirable traduction de Michel Bréal³⁴, reste énigmatique. D'une part, il s'intéresse à l'agglutination en dehors des langues dites agglutinantes: il ne parle pas du turc ou du hongrois ou du finnois. D'autre part, sa définition de la flexion comme «issue» de l'agglutination ne donne pas un critère net qui différencierait les deux modes de relation entre les morphèmes: l'exemple du -s donné ci-dessus n'explique pas comment un pronom à sens plein acquerrait le triple sens de nominatif + masculin + singulier. Ne faudrait-il pas plutôt parler de fusion? Bopp a étudié les langues caucasiennes ou malayo-polynésiennes, mais pas la structure agglutinante en tant que telle, qui n'est considérée par lui que comme une étape transitoire de la formation des langues indo-européennes.

2.2 La métaphore biologique de la Vie

L'élément clé du raisonnement d'August Schleicher (1821-1868) est la notion de *mot*, à l'intérieur duquel grâce à la *forme* se constitue la synthèse de la signification et de la relation grammaticale. C'est du degré de cohésion de cette synthèse que dépend le type morphologique de la langue-organisme, lequel doit être soumis à une analyse aussi exacte que celle des sciences naturelles.

On connaît bien la tripartition qu'il reprend de Humboldt entre langues isolantes, agglutinantes et flexionnelles. Mais il en fait des *étapes*, ou stades

³² Cité d'après Desnickaja 1941: 91, sans indication de pages de l'original.

³³ Bopp 1833-1852.

³⁴ Bopp 1869-1875.

d'évolution, rangées dans une hiérarchie reposant sur une métaphore naturaliste: les langues isolantes correspondent au règne minéral, les langues agglutinantes au règne végétal et les langues flexionnelles au règne animal, ce dernier étant le plus parfait, ou le plus achevé³⁵. Cette triade est, sans contexte, d'origine hégélienne: dans son livre de 1848 *Zur vergleichenden Sprachengeschichte* ces trois stades sont des «moments» de l'évolution de l'«Esprit du monde» [*Weltgeist*]. Les langues, ou types de langue (la différence n'est pas toujours claire) évoluent par bonds dialectiques, depuis la simple expression de la signification dans les langues isolantes vers leur antithèse morphologique, l'agglutination, qui ne fait que «coller ensemble» la signification et la relation pour passer enfin à la synthèse supérieure qu'est l'«unité organique» du mot, caractéristique du groupe flexionnel: les langues indo-germaniques³⁶.

Mais il ajoute, en ordonnant selon un schéma «ascendant-descendant» la «vie» des langues, une quatrième étape, non prévue par Humboldt: celle du déclin inéluctable de la vie de chaque langue, par perte de ses formes (les langues néo-latines étant l'exemple typique de décadence par perte à partir de la luxuriance des formes du latin)³⁷. Ainsi, à la différence de Humboldt, pour Schleicher les langues évoluent en *changeant de type*. Mais chez l'un comme chez l'autre, elles ne sont pas égales dans leur rapport à la pensée, puisque les langues flexionnelles sont supposées être un meilleur instrument pour penser. Il est pourtant étrange que ni l'un ni l'autre ne donne d'explication à cette «facilité» de pensée, toujours présentée comme une évidence: aucune expérimentation psycho-sociologique, aucun essai de comparaison sur des documents concrets ne sont jamais entrepris. Les clichés ethnocentristes font office de preuve, et la grande métaphore romantique de l'organisme sert de caution scientifique auto-explicative. Tout ce qu'on sait est que les locuteurs d'une langue agglutinante n'ont pas les moyens de développer une pensée achevée.

Pourtant, là encore, quelques curiosités de raisonnement métaphorique laissent songeur. S'il était un évolutionniste conséquent, Schleicher rangerait toutes les langues selon le même schéma de passage obligé d'un stade à l'autre. Or il s'avère que certaines langues ne vont pas jusqu'au bout, elles s'arrêtent à une étape intermédiaire pour passer immédiatement à celle de la décadence par

³⁵ Schleicher 1848: 8-11.

³⁶ *Ibid.*: 22.

³⁷ *Ibid.*: 25.

décomposition de l'unité organique. Les langues isolantes et agglutinantes, selon lui, n'avaient pas, *au départ*, le potentiel nécessaire pour dépasser leur «charpente» [*Bau*] primitive³⁸.

Mais l'essentiel ici est sans doute le strict parallélisme entre forme de langue et mode de pensée. Parler une langue agglutinante, c'est *mal penser*. Ainsi, pour le sanskritiste et comparatiste Frédéric Baudry (1818-1865), qui utilise «synthétique» pour désigner la structure agglutinante:

«Cet état synthétique du langage a été fort admiré. On l'a proclamé organique et savant par opposition à l'état analytique, où l'on a voulu voir une déchéance et une corruption; mais cette appréciation n'est juste qu'autant qu'on distingue entre le fond et la forme. Quant au fond, la synthèse, œuvre des barbares, est manifestement moins propre que l'analyse à traduire la pensée; elle résulte directement de la pauvreté des idées et de leur fréquente répétition: l'agglutination est produite par le rapprochement perpétuel des mêmes mots. Plus les peuples sont barbares, plus leur langage est régulier. On dirait que l'instinct construit les mots et que la réflexion les gâte. C'est la civilisation qui détruit la belle harmonie du langage et qui fait violence à la parole en la forçant à exprimer des choses abstraites et compliquées, tandis que la barbarie, n'exprimant que des choses simples, laissait pour ainsi dire toute sa fleur à la cristallisation des mots.

[...] Et, si le langage est un fidèle miroir de l'esprit des peuples, celui des sauvages de l'Amérique sera sans doute fort rudimentaire, car leur état de nomades chasseurs est au bas de l'échelle»³⁹.

3. Marristes: que faire de la stadialité?

Nikolaj Jakovlevič Marr (1864-1934) élabore, à son habitude, un objet oxymorique: une typologie évolutionniste stadiale. Il reprend la classification de Schleicher en remplaçant le lien génétique par une succession historique des types, la stadialité n'étant autre que l'interprétation chronologique d'une typologie. C'est précisément ce que lui reprochait Jakobson:

«Premature speculations on linguistic kinship soon gave way to the first tests and achievements of the comparative historical method, whereas questions of typology retained a speculative, pre-scientific character for a long time. While

³⁸ *Ibid.*: 23. Il est préférable de traduire *Bau* par «charpente» (en russe *stroj*) plutôt que par «structure», pour éviter tout rapport anachronique avec la linguistique structurale.

³⁹ Baudry 1864: 33.

the genetic grouping of languages made amazing progress, the time was not yet ripe for their typological classification. The primacy of genetic problems in the scholarly framework of the past century left a peculiar imprint on the typological sketches of that age: morphological types were conceived as evolutionary stages. Marr's doctrine (*učenie o stadial'nosti*) was perhaps the last survival of this trend»⁴⁰.

En ce sens, l'approche marriste de l'agglutination est beaucoup plus traditionnelle que celle de Nikolaï Troubetzkoy (1890-1938) (dont on parlera dans la prochaine partie), en ce qu'elle suit un schéma typologique étroitement évolutionniste (à composante stadiale), tempérée par un relativisme peu argumenté. Pour l'un comme l'autre, dans une terminologie qui rappelle l'énergétisme de la fin du XIX^{ème} siècle⁴¹, les Turcs ont une «forte énergie créatrice», pour Marr *malgré* leur structure agglutinante, pour Troubetzkoy *grâce* à leur structure agglutinante. Voici ce qu'en dit Marr, qui utilise, lui aussi, «synthétique» pour désigner les langues isolantes:

«Les types actuels de langues ne sont pas une création initiale [*pervotvorčestvo*], non plus une réincarnation [*perevoploščenie*] ou une transformation indépendante d'embryons linguistiques prototypiques, mais le résultat des fruits du travail créateur de l'humanité à chaque étape de son évolution, au cours de laquelle l'hybridation a joué un rôle considérable. Le système [*stroj*] initial amorphe synthétique, propre aux langues actuelles dites monosyllabiques telles que le chinois, le second système, agglutinant, par exemple le turc, et le troisième, flexionnel, représenté, par exemple, par le russe, ne sont pas des types parallèles, mais bien des types en succession chronologique. En regard de la vitalité créatrice du type flexionnel, les deux précédents sont des survivances des époques anciennes du processus glottogonique, de l'époque de création des types de langue, ce sont des vestiges. [...] En soi, les types-vestiges n'étaient voués ni à une vie végétative [*prozjabanie*], ni encore moins à l'extinction. Peuvent en témoigner le haut développement précoce de l'ethnie [*plemja*] chinoise en dépit du caractère synthétique de sa langue, ou la forte énergie créatrice de l'ethnie turque, en dépit du caractère agglutinant de sa langue. Et à l'heure actuelle, ces représentants des types-vestiges du processus glottogonique ne donnent nullement l'impression d'avoir perdu leur énergie vitale»⁴².

⁴⁰ Jakobson 1958 [1971: 524].

⁴¹ Sur l'énergétisme dans la linguistique en Russie, voir Simonato 2005.

⁴² Marr 1920 [1933: 89-90].

Marr reprend à son compte la «théorie agglutinante» de Bopp: les flexions des langues indo-européennes sont une transformation-survivance d'un système agglutinant. Mais il en fait une interprétation évolutionniste stadiale, qui se coule en un «processus glottogonique unique»:

«Il est évident que l'absence de flexion, lorsqu'on l'observe çà et là dans les langues indo-européennes, est un état de survivance, c'est pourquoi la limite entre les langues n'a rien d'infranchissable. Dans l'article de C. Uhlenbeck que je viens de recevoir, *Sur l'agglutination et la flexion*, tiré-à-part des Actes du III^{ème} congrès des études basques⁴³, l'auteur propose d'abandonner totalement la division des langues en agglutinantes et flexionnelles. Il considère que les langues agglutinantes sont tout autant flexionnelles que les langues indo-européennes et sémitiques. Ce n'est pas entièrement exact, mais le savant hollandais a parfaitement raison de penser que les langues dites flexionnelles utilisent l'agglutination, nous ajouterons seulement "à titre de survivance", car la flexion et l'agglutination, tout comme l'état amorpho-synthétique, sont trois transformations se suivant chronologiquement, la transformation flexionnelle étant le type le plus évolué du langage humain»⁴⁴.

Le disciple préféré de Marr, Ivan Meščaninov (1883-1967), oppose de façon plus précise l'évolutionnisme de la théorie japhétique à la linguistique indo-européenne en accusant celle-ci de fixisme, ou d'«immanentisme», par exemple en reprochant à Otto Jespersen d'imaginer que les langues indo-européennes étaient *dès l'origine* flexionnelles⁴⁵. Mais son analyse devient plus intéressante que celle de Marr quand il s'interroge sur les critères de délimitation des types agglutinant et flexionnel:

«Cette classification est absolument incorrecte, parce que le choix des critères est lui-même arbitraire. Ainsi, dans les langues indo-européennes tout changement est considéré comme une flexion, ce changement pouvant consister soit en l'ajout d'un phonème au radical du mot, soit le changement d'un phonème à l'intérieur du radical. C'est pourquoi la flexion est définie comme externe ou interne. Tournons-nous maintenant vers les langues turkes. Elles possèdent des affixes, mots auxiliaires pour indiquer tout changement. Ex: *je te tuerai + je*. Ici "je" après le verbe est un affixe, formant une seule forme accentuelle avec le verbe. Mais les affixes peuvent être de différentes sortes. Ils peuvent être pleins, sous la

⁴³ Tirada a parte del III Congreso de Estudios Vascos. Recopilación de los trabajos de dicha Asamblea Celebrada en Guernica de 10 al 17 de setiembre de 1922. Publicación de la sociedad de Estudios Vascos. San Sebastián. 192 – *note dans l'original*.

⁴⁴ Marr 1924 [1934: 10].

⁴⁵ Meščaninov 1933: 76.

forme d'un mot entier, ou réduits à un phonème unique. Il en découle que la flexion peut être interne ou externe, et que l'agglutination peut être pleine ou réduite. On peut alors se demander en quoi la flexion externe se différencie de l'agglutination réduite. En quoi le "-u" russe du datif (*dom-u*: 'à la maison') est-il différent du "-i" turc à l'accusatif (*sen-i*: 'te')? Pourquoi le premier serait-il une flexion externe et le second une agglutination réduite? Il est clair que cette approche ne nous permet nullement de construire une classification correcte des langues»⁴⁶.

Après avoir (hâtivement) accusé les indo-européanistes de fixisme, Meščaninov promeut un schéma non seulement évolutionniste, mais encore de strict parallélisme avec l'évolution stadiale des formations sociales. Mais là encore, loin des déclarations tonitruantes de Marr, il avance pas à pas à travers des doutes grandissants sur la place à attribuer à l'agglutination:

«Lorsqu'on effectue la classification des langues selon leur degré d'évolution stadiale, il reste une question encore non résolue, celle du lien [*uvjazka*] entre les stades de langue et ceux des formations socio-économiques.

En ce qui concerne certains stades, on peut être résolument affirmatif. Ainsi, le stade de signalisation imagée de toute une phrase en un signal unique correspond à une économie de cueillette. La société de chasseurs, elle, et d'autant plus si elle repose sur un travail collectif organisé, concrétise déjà les signaux et construit la phrase à partir d'une combinaison de mots. C'est le système amorpho-synthétique. L'économie d'agriculture et d'élevage des sociétés tribales semble utiliser déjà l'agglutination. Quant à la flexion, elle était connue de la société féodale, et même de la société antique. [...]

La flexion dans les langues indo-européennes actuelles n'est pas homogène. Ainsi, le français et l'anglais ne sont plus des langues flexionnelles, ils fonctionnent essentiellement avec des prépositions, c'est-à-dire des mots-outils, après avoir perdu les terminaisons casuelles. Cela donne l'impression que ces langues retournent en arrière, en direction de systèmes synthétiques et agglutinants. Mais cela est bien sûr impossible si l'on tient pour acquis que la langue est un phénomène social, car alors il faudrait admettre que la France et l'Angleterre régressent vers le stade tribal.

Le problème est qu'on a tendance à considérer la flexion comme le summum de la perfection, en négligeant totalement le fait que la flexion n'est qu'une étape d'une évolution inachevée. Ainsi, le français et l'anglais sont en train de passer

⁴⁶ *Ibid.*

à un stade ultérieur, encore insuffisamment étudié, qui correspond au système capitaliste.

La situation semble donc s'éclaircir. Mais je m'empresserai de faire une réserve troublante: ce n'est pas si clair. Nous en sommes encore à un schéma théorique, mais en pratique il y a des divergences. Par exemple le féodal occidental parlait une langue flexionnelle, mais le féodal oriental une langue agglutinante. Visiblement, il va falloir pour chaque cas concret étudier les différences de structures sociales et la façon dont elles influent sur les changements de système linguistique»⁴⁷.

4. Eurasistes: éloge de la régularité

On essaiera maintenant de comprendre les termes d'un paradoxe: un des pionniers de la «linguistique eurasiste», N. S. Troubetzkoy, héritier des penseurs slavophiles, donc héraut de l'«organicisme» et contempteur du «mécanisme», russophone qui plus est, se fait le défenseur de la structure agglutinante des langues «touraniennes», leur conférant un idéal de clarté et de régularité. Il ne s'agit pas ici de renverser l'ordre de l'évolution admis depuis Bopp, de la flexion vers l'agglutination, mais de se placer dans un cadre de réflexion différent. Troubetzkoy est entièrement en dehors de l'idée de filiation génétique, encore moins stadiale, ce qui lui permet de disserter sur les structures morphologiques en soi, en dehors des schémas évolutionnistes. S'il s'engouffre dans la pensée du *type*, c'est par défiance envers toute notion de filiation génétique, défiance qu'il partage avec son adversaire N. Marr. Il cherche un ordre caché, transcendant, qui ne repose pas sur le lien de filiation par contact temporel. Son idée de l'organisme est moins romantique que goethéenne:

«Le système linguistique représenté par les langues actuelles du Caucase Nord (et principalement du Caucase Est), avec une flexion hypertrophiée, est, sans aucun doute, beaucoup moins transparent, économique et commode que le système des langues ouralo-altaïques, qui repose sur le principe de l'agglutination. Si les linguistes considéraient jusqu'à présent les langues agglutinantes comme plus primitives que les langues flexionnelles, ils ne le faisaient, de toute évidence, qu'en vertu de préjugés égocentriques, puisqu'ils étaient eux-mêmes des locuteurs de langues indo-européennes, c'est-à-dire flexionnelles. Si l'on se débarrasse de ces préjugés, il faut reconnaître que les langues strictement agglutinantes du type altaïque, avec leurs phonèmes peu

⁴⁷ *Ibid.*: 83.

nombreux et utilisés de façon économique, leurs racines invariables, nettement reconnaissables, grâce à leur position obligatoire en début de mot, et avec leurs suffixes et leurs terminaisons toujours parfaitement univoques et clairement rattachés l'un à l'autre, forment un outil d'une perfection technique bien supérieure à celle des langues flexionnelles, ne serait-ce que des langues caucasiennes orientales, avec leurs racines insaisissables, qui changent constamment de vocalisme, perdues parmi les préfixes et les suffixes, ces racines dont certaines possèdent une forme phonique bien déterminées sans qu'on puisse y discerner un quelconque contenu sémantique saisissable, alors que d'autres, tout en ayant un contenu sémantique ou une fonction formelle déterminés, se présentent sous des aspects phoniques hétérogènes, qu'on ne peut pas ramener l'un à l'autre. [...]

Il est vrai que dans la majorité des langues indo-européennes le principe flexionnel n'est pas aussi hypertrophié que dans les langues caucasiennes, mais elles sont encore loin de la perfection technique des langues agglutinantes altaïques. C'est un fait que, en dépit des affirmations des linguistes indo-européanistes, la structure agglutinante représente un certain idéal non seulement par rapport aux langues à système de flexion hypertrophié, mais encore par rapport aux langues à système de flexion modéré, ce dont témoignent les tentatives de création de langues artificielles. Charles Bally a noté avec juste raison que l'espéranto, qui se compose exclusivement de lexèmes indo-européens, est néanmoins une langue purement agglutinante. Ainsi, lorsque les indo-européanistes veulent "corriger la nature" et créer une langue artificielle parfaite, ils éliminent involontairement la flexion pour recourir à l'agglutination. Or la démarche inverse serait impensable: on ne peut s'imaginer un Finnois, un Estonien, un Hongrois, un Turc ou un Japonais qui, voulant créer une langue artificielle parfaite, éliminerait le principe de l'agglutination pour introduire celui de la flexion.

Ainsi, l'évolution des langues indo-européennes a été un processus consistant à dépasser un système flexionnel hypertrophié, et à tendre vers un idéal d'agglutination rationnelle. Cependant elles ne sont pas allées jusqu'au bout de ce processus, elles n'ont pas réussi à créer à une "période préhistorique" un type stable de système linguistique tel que, par exemple, le système altaïque. C'est pourquoi elles continuent d'évoluer dans cette même direction, sans rompre toutefois avec certains éléments de leur structure "intermédiaire". C'est ce qui les rend si changeantes, surtout si on les compare aux langues altaïques»⁴⁸.

⁴⁸ Troubetzkoy 1939 [1996: 227-228].

Trubetzkoy nous présente l'agglutination de la langue mordve sous la forme d'un système harmonieux et, étrangement, *rationnel*:

«Toutes ces particularités de la phonologie du mordve sont étroitement liées à l'organisation grammaticale du mordve. En tant que langue typiquement touranienne, le mordve ne connaît aucun préfixe. Par conséquent, la première syllabe est toujours celle du radical, ce qui justifie sa position particulière du point de vue grammatical. Son unique moyen de formation des mots est l'agglutination, c'est-à-dire l'adjonction, l'attachement d'éléments de construction à un radical invariable. Les lois phoniques orientées régressivement garantissent une invariabilité maximale de l'image phonique du radical, et servent en même temps à souder étroitement les éléments de construction au radical. Mais l'agglutination va plus loin encore: elle relie les éléments l'un à l'autre, et les lois phoniques orientées régressivement étendent ainsi leur influence au mot entier. Le système grammatical du mordve est rationnel et organisé selon des lois internes [*zakonomeren*]. Il n'admet aucune exception, aucune variabilité de paradigmes. Tout est sévèrement ordonné, et les possibilités de libre choix sont réduites au minimum. Il existe un nombre limité de schémas grammaticaux sévèrement délimités et parfaitement définis, dans lesquels doit se couler toute pensée. Certes, ces schémas sont strictement recensés, et ne laissent que peu de place aux nuances de la pensée. La phonologie du mordve correspond à une pensée langagière [*rečevoe myšlenie*] schématique et régulière. [...] L'uniformité phonologique du mordve correspond à son uniformité grammaticale. Le mordve dévoile ainsi un total parallélisme entre son système phonologique et son système grammatical»⁴⁹.

L'univers de régularité et de rationalité des langues agglutinantes que construisent les fantasmagories eurasiennes a peu de rapport avec les véritables «Touraniens», que Trubetzkoy ne devait connaître que de loin, mais il nous révèle peut-être son idéal phonologique, qui transparaît parfois au détour d'une phrase dans ses *Grundzüge*. Encore une fois, métaphore et concept se mêlent.

5. Espérantistes prolétariens: éloge de la créativité

Un non moindre paradoxe est que les espérantistes, que les eurasistes ne tenaient pas en grande estime, avaient le même idéal d'agglutination, pour des raisons fort différentes: les atomes de sens sont accessibles à tous. Pourtant, les

⁴⁹ Trubeckoj 1932 [1987]: 66.

eurasistes et les «espérantistes prolétariens» se rejoignent sur un même rejet des langues flexionnelles classiques, au nom des peuples colonisés du Tiers-Monde.

Ici la structure agglutinante est nettement supérieure à la structure flexionnelle, pour des raisons à la fois internes et externes: l'indépendance des morphèmes, pouvant alternativement jouer le rôle de toutes les parties du discours, permet une plus grande créativité à la pensée. On s'intéressera alors à Andrej Petrovič Andreev (1864-1937[?]). À la fois espérantiste et marriste, il est au cœur de la réflexion sur le rapport entre typologie, classification, évolution, stadialisme et rapport langue/pensée, un de ceux qui ont posé la question de savoir comment on *pense* dans une langue agglutinante. Ainsi, il écrit que la structure amorphe et la structure flexionnelle sont «profondément des phénomènes de classe, en ce qu'elles ne peuvent être utilisées entièrement que par les classes "supérieures"». Pour les larges masses, qui ne peuvent consacrer à l'étude de ces langues ni beaucoup de temps ni beaucoup de moyens, ces langues sont inaccessibles⁵⁰; c'est pourquoi «les masses gigantesques des "bas-fonds" [*nizy*] du peuple chinois non seulement sont analphabètes, mais encore ne maîtrisent qu'une très petite quantité de phrases de leur langue»⁵¹. Le chinois «est la langue exclusivement des classes supérieures, arrêtée dans son développement dès avant notre ère, à cause de l'organisation de toute la vie en Chine selon les principes de Confucius»⁵². Pour ce qui est des langues flexionnelles, la complexité de la grammaire ne la rend accessible qu'à ceux qui ont du temps libre, d'où le monopole des classes dominantes sur la parole correcte⁵³. Andreev en tirait la conclusion que le véritable moyen de communication correspondant aux besoins des masses populaires est une langue agglutinante.

Mais le mouvement espérantiste, dont Jean-Claude Michéa a montré, dans un article particulièrement éclairant, que «sa capacité de division politique incessante [était] productrice de socialité»⁵⁴, a engendré en URSS un phénomène linguistique des plus curieux: à la scission politique entre une aile «bourgeoise» et une aile «prolétarienne» du mouvement a correspondu une divergence linguistique à l'intérieur même de la langue internationale, telle qu'elle a pu être notée par de nombreux observateurs.

⁵⁰ Andreev 1930: 88.

⁵¹ *Ibid.*: 35.

⁵² *Ibid.*: 36.

⁵³ *Ibid.*: 41; Alpatov 1991: 41.

⁵⁴ Michéa 1978: 672.

À une époque où les idées marristes gagnaient du terrain, il était certes de l'intérêt d'un espérantiste soviétique comme Èrnest Drezen (1892-1937) de souligner la spécificité d'une variante «prolétarienne» de l'espéranto en train de se constituer, spécificité qui concernait tant la forme que le contenu de cette nouvelle langue:

«Dans l'espéranto bourgeois dominant les éléments formalistes; la phrase, policée, grammaticalement irréprochable, copie autant que possible les modèles stylistiques des œuvres de Zamenhof d'avant-guerre, se limite à des éléments pris dans l'espéranto classique et aux mots-racines enregistrés par la commission internationale espérantiste. Une telle retenue dans l'utilisation de nouveaux éléments linguistiques [...] se fait l'écho de théories qui ont pour but de démontrer le caractère parfaitement achevé des formes linguistiques actuelles; de plus, cette retenue est comprise comme une tentative de faire coïncider les structures de l'espéranto avec la structure flexionnelle des langues indo-européennes.

L'espéranto prolétarien, en revanche, donne l'impression de quelque chose dont la forme n'est pas définitive, n'entrant pas dans un cadre préexistant. La langue et le style de l'espéranto prolétarien se caractérisent par la richesse et la diversité des formes employées, parfois plus nombreuses que les notions à exprimer, mais néanmoins facilement compréhensibles, et parfois pourvues de nuances qui étaient inconnues des classiques de l'espéranto d'avant-guerre. La façon dont les espérantistes prolétariens manient la structure de la langue est infiniment plus libre que chez les stylistes bourgeois: sans rien changer au *Fondement de l'espéranto*, les phrases se construisent de telle façon que, dans cette structure nettement agglutinante commencent à disparaître les ultimes limites entre les racines invariables et les particules grammaticales, tout aussi invariables»⁵⁵.

Ce passage est intéressant à plus d'un titre, en ce qu'il propose une typologie des langues qui va à l'encontre tout aussi bien de la typologie classique des néogrammairiens que de celle de N. Marr. Pour Drezen en effet la structure agglutinante est supérieure à la structure flexionnelle. Cela n'a rien d'étonnant pour une langue artificielle qui se situe dans une longue lignée de projets dont certains, à tendance philosophique, avaient pour idéal d'être une combinatoire de concepts. Beaucoup plus curieux est, à mon avis, le fait que Drezen tente d'établir un rapport entre une structure agglutinante⁵⁶ et, d'une part, la pensée des prolétaires, et d'autre part celle de peuples non européens:

⁵⁵ Drezen 1932: 66.

⁵⁶ Encore faudrait-il prouver que l'espéranto est vraiment une langue agglutinante, ce qui reste encore à démontrer.

«La structure agglutinante de l'espéranto se différencie de celle des langues d'Europe par le fait de n'admettre aucune modification de morphèmes en présence d'affixes ou de suffixes, c'est ce qui rend l'espéranto, malgré sa terminologie technique européenne, accessible et acceptable pour la pensée linguistique des peuples qui parlent des langues non flexionnelles»⁵⁷.

6. Conclusion

Mépris, indifférence, admiration ou déni d'existence, rarement un phénomène linguistique aura suscité des *jugements* plus contradictoires.

Si quelque chose ici ne tourne pas rond, c'est que dans nos sciences humaines rien ne semble pouvoir empêcher qu'une typologie se transmue en axiologie. En fait, le thème de l'agglutination nous a mis sur la piste d'une ligne de fracture entre deux façons d'envisager la diversité des langues et leurs différents degrés de similitude: typologie *versus* généalogie. Ce ne sont pas deux approches concurrentes, mais deux modèles implicites, qui remontent à des engagements épistémologiques incompatibles, pourvus d'une longue histoire: l'action à distance *versus* l'action par contact.

On a vu que, paradoxalement, c'est la classification dite «naturelle» qui, sous l'apparence de l'évidence empirique, est en réalité la plus artificielle. On y verra un échec de l'empirisme, et la nécessité de construire son objet de connaissance.

Mais, bon ou mauvais outil, l'agglutination repose sur des bases fragiles, qu'on en fasse une classe de langues ou un type idéal.

Curieusement, tous les adversaires, de près ou de loin, ont ceci de commun de postuler un idéal pré-babélien de transparence, certains la mettant au début de l'évolution, les autres à la fin. Une même chimère, provenant d'une même souffrance, suscitant des efforts inouïs, de toute une vie, pour résoudre cette insolente énigme qu'il existe des mots entre nous et les choses.

⁵⁷ *Ibid.*: 67.

Bibliographie

- ALPATOV, Vladimir (1991). *Istorija odnogo mifa. N. Ja. Marr i marrizm* [Histoire d'un mythe. N. Ja. Marr et le marrisme]. Moskva: Nauka.
- ANDREEV, Andrej Petrovič (1930). *Jazyk i myšlenie. Opyt issledovanija na baze materialističeskoj jafetičeskoj teorii* [Langage et pensée. Essai d'investigation sur la base de la théorie japhétique matérialiste]. Moskva: CK SÈSR.
- BAUDRY, Frédéric (1864). De la science du langage et de son état actuel, *Revue archéologique* 9, 13-37.
- BOPP, Franz (1833-1852). *Vergleichende Grammatik des Sanskrit, Zend, Griechischen, Lateinischen, Litauischen, Gotischen und Deutschen*, 6 volumes. Berlin: Dümmler.
- _____, (1869-1875). *Grammaire comparée des langues indo-européennes, comprenant le sanskrit, le zend, l'arménien, le grec, le latin, le lithuanien, l'ancien slave, le gothique et l'allemand*, 5 volumes, traduite par M. Bréal. Paris: Imprimerie nationale.
- DREZEN, Èrnest (1932). *Osnovy jazykoznanija, teorii i istorii meždunarodnogo jazyka* [Les fondements de la linguistique, de la théorie et de l'histoire de la langue internationale]. Moskva: CK SÈSR.
- DESNIČKAJA, Agnja (1941). Franc Bopp [Franz Bopp], *Russkij jazyk v škole* 1, 85-93. [<http://crecleco.seriot.ch/textes/Desnickaja-41b.html>]
- FOUCAULT, Michel (1966). *Les mots et les choses*. Paris: Gallimard.
- HAMANN, Johann Georg (1784). *Metakritik über den Purismus der reinen Vernunft*.
- JAKOBSON, Roman (1958 [1971]). Typological studies and their contribution to historical comparative linguistics. In: JAKOBSON R., *Selected writings* I (pp. 523-532). Paris – La Haye: Mouton.
- JONES, William (1786 [1807]). The third anniversary discourse, on the Hindus, delivered 2 February, 1786. In: *The works of Sir William Jones in thirteen volumes* III (pp. 24-46). London.
[https://www.zukunftsphilologie.de/fileadmin/pdf/zukunftsphilologie/lecture-cum-seminar/W._Jones_Works_III.pdf]
- KANAËV, Ivan Ivanovič (1970). *Gëte kak estestvoispytatel'* [Goethe comme naturaliste]. Leningrad: Nauka.
- _____, (2000). *Izbrannye trudy po istorii nauk* [Travaux choisis sur l'histoire des sciences]. Sankt-Peterburg: Aleteja.
- KACNEL'SON, Solomon (1983 [2001]). Lingvističeskaja tipologija [La typologie linguistique]. In: KACNEL'SON S., *Kategorii jazyka i myšlenija* (pp. 713-756). Moskva: Jazyki slavjanskoj kul'tury.
- KURYŁOWICZ, Jerzy (1956). *L'apophonie en indo-européen*. Wrocław: Wydawnictwo polskiej akademii nauk.
- MARR, Nikolaj Jakovlevič (1920 [1933]). Jafetičeskij Kavkaz i tretij ètničeskij èlement v sozidanii sredizemnomorskoj kul'tury [Le Caucase japhétique et le

- troisième élément dans la constitution de la culture méditerranéenne]. In: MARR N. Ja, *Izbrannye raboty. T. I: Ètapy razvitija jafetičeskoj teorii* (pp. 79-124). Leningrad : GAIMK.
[\[http://crecleco.seriot.ch/textes/Marr20-33.html\]](http://crecleco.seriot.ch/textes/Marr20-33.html)
- _____, (1924 [1934]). Ob jafetičeskoj teorii [Sur la théorie japhétique]. In: MARR N. Ja, *Izbrannye raboty. T. III: Jazyk i obščestvo* (pp. 1-34). Leningrad: GAIMK.
- MEILLET, Antoine (1928). *Les langues dans l'Europe nouvelle*, 2^{ème} édition. Paris: Payot.
- MEŠČANINOV, Ivan Ivanovič (1933). Problemy klassifikacii jazykov i narodov v osveščennii jafetičeskogo jazykoznanija [Le problème de la classification des langues et des peuples à la lumière de la linguistique japhétique], *Sovetskaja ètnografija* 2, 74-83.
[\[http://crecleco.seriot.ch/textes/Meschaninov33a.html\]](http://crecleco.seriot.ch/textes/Meschaninov33a.html)
- MICHÉA, Jean-Claude (1978). Kial venkis esperanto?, *Critique* 387-388, 661-674.
- NORMAND, Claudine (1976). *Métaphore et concept*. Bruxelles: Complexe.
- PERROT, Jean (1988). Antoine Meillet et les langues de l'Europe: l'affaire hongroise, *Histoire Épistémologie Langage* X/2, 301-318.
- REGNAUD, Paul (1889). Le système de l'agglutination devant la logique et devant les faits, *Revue de linguistique et de philologie comparée* XXII, 60-65.
[\[http://crecleco.seriot.ch/textes/Regnaud1889.html\]](http://crecleco.seriot.ch/textes/Regnaud1889.html)
- SCHLANGER, Judith (1995). *Les métaphores de l'organisme*. Paris: L'Harmattan.
- SCHLEGEL, Frédéric [Friedrich] (1808 [1837]). *Essai sur la langue et la philosophie des Indiens*. Paris: Parent-Desbarres, 1837.
[\[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9772893g.r=friedrich%20schlegel%20indiens?rk=21459;2\]](https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9772893g.r=friedrich%20schlegel%20indiens?rk=21459;2)
- SCHLEICHER, August (1848). *Zur vergleichenden Sprachengeschichte*. Bonn: H. B. Koenig.
- SÉRIOT, Patrick (1996). *N. S. Troubetzkoy: L'Europe et l'humanité. Écrits linguistiques et paralinguistiques*. Liège: Mardaga.
- _____, (1998). De linguarum affinitatibus. In: JOLIVET R. & ÉPARIS F. (éds), *Mélanges offerts à Mortéza Mahmoudian (Cahiers de l'ILSL 11)*, 325-348.
[\[http://crecleco.seriot.ch/recherche/biblio/99Mahm-Aff.html\]](http://crecleco.seriot.ch/recherche/biblio/99Mahm-Aff.html)
- SIMONATO, Elena (2005). *Une linguistique énergétique en Russie au seuil du XX^{ème} siècle. Essai d'analyse épistémologique*. Berne [etc.]: Peter Lang.
- TROUBETZKOY, Nikolaj (1923 [1996]). La Tour de Babel et la confusion des langues. In: SÉRIOT 1996: 115-126.
- _____, (1939 [1996]). Réflexions sur le problème indo-européen. In: SÉRIOT 1996: 211-230.
- TRUBECKOJ [TROUBETZKOY], Nikolaj (1932 [1987]). Mordovskaja fonologičeskaja sistema v sravnenii s russkoj [Le système phonologique du mordve comparé à celui du russe]. In: TRUBECKOJ N. S., *Izbrannye trudy po filologii* (pp. 63-66). Moskva: Jazyki slavjanskix kul'tur, 1987.

- TZOREV-ASHKENAZI, Chen (2006). India and the identity of Europe: The case of Friedrich Schlegel, *Journal of the history of ideas* 67/4, 713-734.
- VAILLANT, André (1933). Serbo-croate, *Revue des études slaves* XIII/3-4, 288-297.
- VENDRYES, Joseph (1942-1945). La comparaison en linguistique, *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* ILII, 1-18.
[<http://crecleco.seriot.ch/textes/Vendryes46.html>]
- ŽIRKOV, Lev (1931). Ko vsem li jazykam primenim latinskij alfavit? Opyt slogovyx alfavitov Severnoj Ameriki [L'alphabet latin est-il adaptable à toutes les langues? L'expérience des alphabets syllabiques d'Amérique du Nord], *Kul'tura i pis'mennost' Vostoka* VII-VIII, 38-57.
[<http://crecleco.seriot.ch/textes/Zhirkov31.html>]

THE RECEPTION OF EUROPEAN TYPOLOGICAL LANGUAGE CLASSIFICATION AMONG THE TURKISH LANGUAGE REFORMERS OF 1932-1936

Ayşe TETİK

Freie Universität Berlin

ayse.tetik@fu-berlin.de

Abstract

The fact that the Turkish language was classified as an agglutinative language by the traditional European linguistics was accepted, but also challenged by the Turkish language reformers of the 1930s. The underlying reason was that most classifications of the language families were influenced by harsh judgments about the cultural and intellectual level of its speakers as well as on the capability of those languages. Interestingly, the Turks did not question this kind of prejudices towards non-Indo-European languages and their speakers, but they tried to solve this “problem” at a linguistical-theoretical level. There were diverse attempts to deal with this issue, especially between 1932 and 1936.

Keywords: Turkish language reform, agglutination, language classification

The publications of the Turkish Language Society during the years 1932-1936 reveal that the theoretical work of these reformers was both informed and influenced by the work of 19th century European linguists. With that they absorbed the associated judgmental conclusions related to the agglutinative languages – of which Turkish was an example *par excellence*. And this judgment was that Turkish was an inferior language.

Already with the first attempts to classify languages in the early 19th century, European linguists were heavily judgmental¹. Friedrich Schlegel (1772-1829) and his brother August Wilhelm Schlegel (1767-1845) were among the founders of modern scientific language classification. They categorized languages into those

¹ For the typological language classifications see Römer 1989, especially chapter 7: “Klassifikation und Wertung von Sprachen”. See also Röhrborn 1987 and 1991; Laut 2000: 60-61; Aytürk 2004: 3-6.

which were organic and those which were mechanical. The first group were noble and of divine origin, the latter were primitive².

Subsequently, August Wilhelm Schlegel devised a tripartite classification of languages – which is still significant today – grouping languages into those which had no grammatical structure: the isolating languages; the languages with affixes: the agglutinative languages; and the inflecting languages which had two further sub-classes: the analytic inflecting languages and the synthetic inflecting languages. Languages within these three groups were also classified as either noble or primitive³.

Even in the more moderate iterations of these judgmental classifications the Indo-Germanic languages were always placed at the pinnacle of linguistic development, superior to all other languages. In the second half of the 19th century linguists were increasingly occupied with the task of linking race with linguistic classification. The basic problematic of ethnology and linguistics at this time is described by Römer as follows:

“The first mistake was that one assumed a ‘blood relationship’ between related languages and related persons; the next mistake was the assumption that one could establish the development of languages from a lower to a higher and highest form in the languages which are presently extant; the third mistake was related in that one confused the level of linguistic development with the level of culture of those who spoke this language”⁴.

In two publications Röhrborn has demonstrated, first, how the theory concerning “lacking word unity” in the agglutinative languages was noticed by the Turkish language reformers and, second, what influence this had on the creation of neologisms that were introduced by the Turkish Language Society⁵.

² Friedrich von Schlegel (1808 [1849: 51-52]) explains that, in languages “in which the declensions are formed by supplementary particles, instead of inflections of the root [...], their roots [...] seem like an agglomeration of atoms, easily dispersed and scattered by every casual breath. They have no internal connexion beyond the purely mechanical adaptation of particles and affixes. [...] Its apparent richness is in truth utter poverty, and languages belonging to that branch, whether rude or carefully constructed, are invariably heavy, perplexed, and often singularly subjective and defective in character”.

³ Römer 1989: 106-107.

⁴ *Ibid.*: 41.

⁵ See Röhrborn 1987 and 1991. According to Röhrborn the theory of “lacking word unity” in the agglutinative languages was in reference to “theory that grammatical elements are derived from what were originally independent words [and that it] came in its developed form from Friedrich Schlegel and Wilhelm v. Humboldt” (see Röhrborn 1991: 315). This theory is accepted by Heymann Steinthal (1823-1899) who holds that the agglutinative languages “have no sense for grammatical forms” and are not

Here we will investigate the ways in which the Turkish language reformers of the Turkish Language Society dealt with typological language classifications and the theme of agglutination in their theoretical works of the early years (1932-1936). How did they approach and resolve these “problems”?

Of primary concern is the theoretical assumptions developed by members of the Turkish Language Society during these years in dealing with issues of the origins, evolution, and interrelationships of language⁶. This theoretical discussion was – along with “corpus planning”⁷ – the Society’s most significant work during these years. The work of the Turkish Language Society was directly linked with the formation of the Society for Research of Turkish History and the resultant First Congress of Turkish History which propagated a thesis of Turkish history⁸. According to the conclusions reached already in 1930 and published as the Turkish History Thesis, the Turks were already established with a highly developed culture in Central Asia in the 8th millennium B.C. From there they spread in waves to China, India, Asia Minor and Europe. In these regions they were the cultural inspiration of the Sumerian, Elamite, and Hittite civilisations. Also, according to this thesis the Ligurites, Celts, Gauls, Etruscans, Cimmerians, and Scythians were all Turks⁹.

We know from the information provided later by confidants of Mustafa Kemal Atatürk (1881-1938), the supreme Turkish leader at this time, that he personally supported the Turkish History Thesis. A significant personal motivation of Atatürk’s – but surely not only of Atatürk – was to counter the derogatory views

capable of developing into “inflected languages”. The nature of agglutination stems from a “weak intellectual connection” between the semantic unit and grammatical elements. This thesis is also accepted by other prominent European language typologists in the second half of the 19th century, such as Max Müller (1823-1900) and Friedrich Müller (1834-1898). According to Franz Misteli (1841-1903) “the Altaic intellect is marked by a certain reluctance and has the characteristic to move step by step in dealing with one category after the other”. By contrast the Indo-Germanic languages formulated a number of categories within one presentation in a less logical but more productive way because completeness is retained with which more can later be worked out rather than in the case of succinct elements which are fragile. Misteli proposed that the “agglutinative languages” are “lacking word unity because there is a lack of combination in thought” (*ibid*: 317-318).

⁶ See Laut 2000: 34-36.

⁷ Laut 2000 investigated among other things the Turkish reception of European linguistic theories, concentrating, however, mostly on works which dealt with hypotheses of a Sumerian-Turkish or Indo-European-Turkish link in support of the thesis that Turkish was the original language. The issue of the Kemalist language reformers’ relationship to the judgmental typological language classifications is dealt with only peripherally.

⁸ For the First Turkish History Congress, see Beşikçi 1991; Ersanlı 2003; Laut 2000: 28-30.

⁹ See Beşikçi 1991: 44-46; Laut 2000: 7.

of European scholars which were also voiced in the popular press. According to these views the Turkish role and position in the development of mankind were inferior. According to his adopted daughter, Afet Afetinan (1908-1985), “Atatürk began working on the Historical Thesis in 1929 when he was offended by a geography book in which the Turks were classified with the ‘yellow races’ [*sarı ırk*] and as a ‘secondary species’ [*ikinci ‘secondaire’ nevi bir insan tipi*]”¹⁰.

Atatürk’s supporters, the Kemalists, dealt with the theories of many 19th century European ethnologists and linguists. For example, at the First Turkish Historical Congress Afet Afetinan presented as evidence that the word *ari* was of Turkish origin the work of the most influential European racist of the 19th century Joseph Arthur Comte de Gobineau (1816-1882)¹¹. Gobineau introduced the word “Arian” used by linguists¹² into his main work *Essai sur l’inégalité des races humaines*¹³ in which he understood the Arians to be the purest and therefore most noble members of the white race¹⁴. For Gobineau the “white” people were those of “Caucasian and Semitic race”. The white race spread from Central Asia in all directions. The Arians, the best of the white race, migrated to India, other Arians conquered Europe and settled as Germans in relatively pure racial form in Scandinavia¹⁵. Gobineau differentiated people into three races: the whites, the yellows, and the blacks. These three races were genetically different with the

¹⁰ See Laut 2000: 7, note 24. See also Aydemir 1985: 427-428. Illustrating these thoughts is the following extract from a 1914 German publication which I came across by chance: “Turks are members of the Mongolian race. They first appear in history in the third century before Christ as a herding people with their homeland in steppe and desert and for whom warfare provided opportunity for improvement. For centuries and millenia the historical horizon of a portion of the Turks (in Siberia, Russian and Chinese Turkestan) has remained the same. Turks have only slowly and reluctantly integrated themselves into the cultures of their more developed neighbors and enemies. They long for movement and open spaces and feel best when on flat land. If they conquer cities, they prefer to first tear down the massive walled constructions which constrain their breathing space. [...] Being little prone to idealisation or abstraction, they also have felt comfortable with the Islamic abhorrence of art” (Süßheim 1914: 67).

¹¹ See Beşikçi 1991: 131-132. The Frenchman Gobineau was largely influential in the formation of modern German anti-Semitism. He was a friend of Richard Wagner and became very famous through the Bayreuth circle around Wagner (see Römer 1989: 31-32).

¹² The adjective “*arya-*” means in Sanskrit “noble, correct, lovely, standing in honour” and was the honourable self-designation of an Indo-European people which settled in India in the 2nd millennium. In that the term “Iran” is derived from this adjective most linguists employed the term “*aryan*” when referring to the Indo-Iranian languages. Some linguists, however, extended this term to cover the entire Indo-European family of languages. It was especially Max Müller, a Sanskrit specialist, who supported this extended use of the term (see *ibid.*: 55).

¹³ Published in two volumes in 1853-1855. See *ibid.*: 21.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ *Ibid.*: 23.

white race being the superior one having developed all the great cultures of history¹⁶.

The Kemalists derived their History Thesis from these mid-19th century views with only one significant change: The Arians were in fact Turks who had lost their Turkish identity once they settled in Europe and other parts of the world¹⁷. One of the main proofs of this thesis was the code word “Brachycephaly” (short-headedness) introduced by the Kemalists. According to them the brachycephalic-alpine race originated in Central Asia. Thus, the Arians who migrated from Central Asia could only be this brachycephalic type.

With this argumentation the Kemalists attempted to counter the European racists aligned with Gobineau. The debate hinged on the divisions of the European race. For a long time, the population of Europe and Western Asia were considered to be racially homogeneous, but towards the end of the 19th century there were an increasing number of attempts to differentiate within the European race¹⁸. Especially popular was the use of the skull index¹⁹. According to this index humanity could be divided into the dolichocephalic, the mesocephalic and the brachycephalic. Finally, the anthropologists and race theorists of the 19th century turned increasingly to only one type as typical of the white race: blond, blue-eyed, and white-skinned, tall, and dolichocephalic, that is, the Nordic type. The cult of blondness had two consequences. The use of the term Caucasian race lost its significance; the concept that the origin of the Indo-Europeans was in Asia was no longer tenable²⁰.

The Turkish Historical Thesis was fundamentally opposed to this turn in the development of European racist theory. They continued to insist that Central Asia was the origin of the superior race and that the brachycephalic Turks along with the other brachycephalic Europeans were the heirs of this race.

As far as Turkish language was concerned there were negative judgements about the formation and capabilities of the Turkish language which were widely accepted, and not only in Europe. The Kemalist reformers were well aware of this.

¹⁶ *Ibid.*: 30.

¹⁷ Beşikçi 1991: 82-84.

¹⁸ Römer 1989: 23-25.

¹⁹ The skull index was introduced by the Swedish anatomist Anders Adolf Retzius (1796-1860) in 1842. It was a quantified expression of the relationship between the width and length of a skull, i.e. width x 100 divided by length. The lower the index, the longer the human skull (see *ibid.*: 22).

²⁰ *Ibid.*: 23.

One of the prominent participants in the Turkish Language Society Hasan Reşit Tankut (1891-1980) related an experience in his youth while he was attending a secondary school in Damascus (a provincial capital when still under Ottoman rule) where he noticed the growing Arabic nationalist sentiments among his Arab classmates.

“One day we saw a few lines written on the blackboard in the classroom. The title read: ‘What is the Turkish language?’ We read the text in silence. There was not a single word in Turkish. It was written in the Ottoman style and according to the rules of the Ottoman language. The text ended with [the Turkish copula-suffix] ‘dır’. The Arabs had repeated this five to ten times and underlined this ‘dırdır’. Beside that was written: ‘This is Turkish’, i.e. ‘dırdır’ [as in ‘dırdır etmek’ which means in Turkish ‘complain, whine’] is Turkish. On that day we four or five Turkish students broke with the rest of the class and became ‘Turkists’ [i.e. Turkish nationalists]. When we studied in the Faculty of Political Science my friend Basri Konyar wanted to replace the word for history: ‘tarih’ [a word derived from Arabic] with the word ‘dümbilik’ [Turkish word for history taken from an old Turkish source]. The other students, who were all Turks, reported this to the professor who then announced in class that the word ‘tarih’ is the correct term for history. He added: Don’t try to use the word ‘dümbilik’ because one would then be called ‘dümbelek’ [i.e. bongo/hand drum, the word for empty-headed in the dialect]. Other professors at this time were of the same opinion”²¹.

Tankut and his generation grew up during a period when the image of Turkishness was very contradictory. On the one hand they were confronted with the assumption among Europeans and among Ottomans themselves²² that the Turks and their language were “inferior”. On the other hand, many educated Turks were propagating an exaggeratedly superior view of Turkishness and the Turkish language. This dilemma is recognizable in most of the writings of the early period in Turkish language reform.

The close connections between the Turkish Historical Society and the Turkish Language Reform Society are clearly demonstrated in the person of Samih Rifat (1875-1932). He was Vice President of the Turkish Historical Society and was

²¹ Tankut 1963: 113.

²² It should be mentioned that the term “Turk” was long an expression used by the Ottoman elite to indicate the uneducated peasants. The educated Ottoman elite was of the conviction that the Ottoman language would not be a culturally superior language without the inclusion of numerous Arabic and Persian terms, as one can see in the anecdote related by Tankut above.

instrumental in the development of the Historical Thesis. Despite his very poor health he was named by Atatürk to be the first president of the Turkish Language Society²³. Vecihe Hatiboğlu (1917-1996) even described Samih Rifat as Atatürk's spokesman and emphasized that Rifat's addresses to the Language Society's first Congress (1932) largely reflected the views of Atatürk on the place of the Turkish language among the world's languages²⁴.

But Samih Rifat was – as most of the others in the Turkish Language Society – neither a trained linguist nor an historian. He came from an Ottoman military family and during Ottoman times pursued a career as an administrator, rising to the rank of a governor²⁵. He published a series of articles in 1918 in the *Atı* newspaper with the title “Iranian History and the Turks” [*İran Tarihi ve Türkler*]²⁶. These articles were in response to an article published by Süleyman Nazif (1870-1927) in which the influence of Iranian literature on Ottoman literature was emphasized and in which the opinion was voiced that Ottoman literature could not have emerged without Persian literature²⁷.

Samih Rifat was strongly opposed to the opinion that Persian culture was superior to that of the Turks. His position was that the Iranians and Turanians shared a common origin²⁸ and that the Turanians (that is, the Turkic peoples) were members of the white race²⁹. Most of all his belief that Zarathustra was a Turanian on his mother's side was to remain vivid in the memories of members of the Turkish Language Society³⁰.

Samih Rifat was heavily criticized in the wake of a series of articles and his publication in 1922 of “The Rules of Sound Change in Turkish and the Origin of Speech” [*Türkçede Tasrif-i Huruf Kanunları ve Tekellümün Menşei*]³¹. Many of

²³ See Ertop 1963: 73; Atay 1969: 475. Samih Rifat died on 3 December 1932, two months after the end of the First Turkish Language Congress, which was held in Istanbul from 26th September to 5th October 1932 (see Ergun 1934: CXVIII).

²⁴ Hatiboğlu 1963: 13. Aytürk points to the important role Samih Rifat played in the genesis of the Sun Language Theory (see Aytürk 2004: 15).

²⁵ For the life and work of Samih Rifat see Aytürk 2004: 13-15; Ergun 1934; the journal *Türk Dili* 1(1933) (appendix “Samih Rifat Kısmı” [the Samih Rifat section]): Dilmen 1933; Duru 1933; Emre 1933; Ertem 1933.

²⁶ See Rifat 1918 [1934].

²⁷ Ergun 1934: LX-LXIV.

²⁸ *Ibid.*: 186.

²⁹ *Ibid.*: 169.

³⁰ *Ibid.*: 174-175. See Ertem 1933: 38; Dilmen 1933: 31.

³¹ The literal translation of the title would be “The Rules of the Inflection of Letters in Turkish and the Origin of Speech”, but from the content one may assume that Samih Rifat meant “the rules of sound

his later collaborators did not take him seriously at that time. The latter of the two publications proposed the thesis that Turkish was the “original language”. Kâzım Nami Duru (1875-1967) wrote in 1933:

“He [Samih Rifat] wrote an essay with the title: ‘The rules of sounds in Turkish and the question of the original language’. He presented this essay to the commission and also had it printed. This aroused an uproar. I think that many readers misunderstood the issue. At that time, one did not know that language is primarily biological and only secondarily historical. But those who held him to be mistaken then later assisted him at the [Turkish Language] Congress”³².

“The Relationship between Turkish and Other Languages” [*Türkçe ve Diğer Lisanlar Arasında İrtibatlar*]³³ was the title of Samih Rifat’s presentation at the First Turkish Historical Congress in 1932. He was one of a group of speakers who held that Turkish is by and large the “origin” of the Indo-European and Semitic languages. Rifat presented a large amount of “evidence” for this conclusion by tracing numerous words in Indo-European, Semitic and Hamitic languages to a Turkish origin³⁴. With these assertions Rifat is, as Büşra Ersanlı has established³⁵, quite removed from linguistic science. Yet one can say that with this presentation and the one at the First Turkish Language Congress the direction was set for the members of the Turkish Language Society. The developments at the First Turkish Historical Congress gave a clear signal that rather than science or scholarship a desired “result” was to take precedence. The criticisms from a few participants were on the whole sharply rejected³⁶. It is of special note that it was Atatürk himself who had Samih Rifat transported from his sick bed to the speaker’s

change”. İlker Aytürk (2004: 13-15) gives a summary of this publication and also points out: “Samih Rifat’s theory attracted criticism and ridicule, even within the nationalist circles. Samih Rifat did, however, manage to get an extended version of his lecture published thanks to his influential position at the Ministry of Education. This small book, *Türkçede Tasrif-i Huruf Kanunları ve Tekellümün Menşei* [*The Rules of the Declension of Letters in Turkish and the Origin of Speech*], is by and large forgotten today, in spite of its importance for the study of Turkish nationalism and the little-known riddle that it contains. Samih Rifat stated his aim in writing this book in the introduction: He wanted to prove that ‘Turks are the oldest race in the world’”.

³² Duru 1933: 35.

³³ See Rifat 1932 [1934].

³⁴ Rifat claims for example that the names for mother in the Aryan, Semitic and Hamitic languages originate from the stem “im” in the Old Turkish word “imi = woman”. See *ibid.*: 210.

³⁵ Ersanlı 2003: 162. See Laut 2000: 58 with reference to the law professor Yusuf Ziya (Özer) (1870-1947), who reacted “methodologically” in a similarly untroubled and inconsistent way.

³⁶ See Ersanlı 2003: 163-165. Ahmet Caferoğlu (1899-1975), Avram Galanti (1873-1961) and Fazıl Nazmi (1875-1949) were critical of Samih Rifat’s lecture.

podium at the First Turkish Language Congress so that he would oppose Hüseyin Cahit (Yalçın) (1875-1957) who represented the only dissenting opinion³⁷.

Even members of the Language Society with linguistic training such as Ahmet Cevat (Emre) (1878-1961) praised Samih Rifat in the highest terms after his death. In a eulogy he wrote³⁸ that Rifat was competent beyond any “western philologist” to compare the Turkish language with the Semitic and Indo-European languages and that he had thereby established the significance of the discipline of linguistic paleontology³⁹.

Samih Rifat, according to Emre, had discovered that in the “roots of Turkish” there was a pre-grammatical edifice of forms with prefixes, inflection and metatheses. This edifice was later adopted by the Semitic and Indo-European languages. As some examples of forms with prefixes Emre cites from Samih Rifat’s presentation the following: *almak* ‘to take’, *çalmak* ‘to steal’, *tal(a)mak* ‘to loot’, *yal(a)mak* ‘to lick’, *salmak* ‘to let go’, *kalmak* ‘to stay’⁴⁰.

Samih Rifat supports his theory of the earlier existence of inflected forms [*Flexion’lu teşekkül*] by citing such terms as *kasmak* ‘to tighten’, *kesmek* ‘to cut’, *kısmak* ‘to reduce’, *kösmek* (*köskü*) [=küskü? ‘crowbar’], *kusmak* ‘to vomit’. And finally, he cites examples such as *katmak/takmak* ‘to add’/‘to attach’ and *sapmak/basmak* ‘to diverge’/‘to tread upon’ as proof of the existence of forms with a metathese in pre-historic Turkish⁴¹.

Emre holds that Samih Rifat’s etymological analysis of the word for water, *su*, was especially “brilliant” [*parlak*]⁴². With it he had discovered that the form “s+vowel” – as with the meaning of water – could be found in the “roots” of several languages. Though Emre admits that Rifat’s list of the words with

³⁷ See Atay 1969: 475; Landau 1993: 282. Compare also *Türk Dili* 8 (1934), 54: At the Second Turkish Language Congress in 1934 Ahmet Caferoğlu started a presentation on “The first Turkish memorials in the Russian language”, but Atatürk was disgusted and left the hall after which the Congress President demanded that Caferoğlu leave the lectern.

³⁸ Emre 1933: 13-18.

³⁹ *Ibid.*: 14. The term “linguistic paleontology” can be traced to the German philologist and folklorist Adalbert Kuhn (1812-1881). The term was also used by Adolphe Pictet (1799-1875) in his work *Les origines indo-européennes ou les Aryas primitifs. Essai de paléontologie linguistique*, 2 volumes, Paris, 1859-1863. The “method” was widely disseminated through philologist Otto Schrader (1855-1919). See Römer 1989: 73-74.

⁴⁰ Emre 1933: 15.

⁴¹ *Ibid.*

⁴² *Ibid.*: 16.

“s+vowel” may have moved into the realm of fantasy, yet he considered these comparisons to be very comprehensive⁴³.

At the beginning of his eulogy Emre promises to follow in Samih Rifat’s footsteps. Indeed, Emre publishes an article in the journal *Türk Dili* in April 1934, in which he uses some of the examples for the formula “s+vowel” as proof that there is a vowel alteration in the Turkish language as in Indo-European languages. The examples he gives for that are: *su* ‘water’, *sıvık* ‘highly fluid’, *sıva* ‘plaster’, *savak* ‘drainage’ (in dialect), *savum* ‘?’, *ıslak* ‘wet’⁴⁴. We must note, however, that though these words all have meanings associated with water, and some of them most likely have the same etymological root, they of course do not prove that Turkish has synchronically applied changes of its radicals to form certain grammatical categories.

Since this article provides an insightful view on how the Turkish linguists dealt with the typological language classification and “the problem of agglutination”, I will briefly sum up the other arguments of the author.

Emre finds the tripartite typology of languages faulty. He points explicitly to the fact that this typology prevents the further investigation of the relationship between Turkish and inflected languages. He holds that as long as one does not cut through this Gordian knot there will be no progress in linguistics.

Emre’s deals at first with the characteristics of inflection⁴⁵. Here he finds that inflection in the Indo-European languages is completely different from inflection in Arabic. The use of prefixes, infixes and vowel changes exists only in Arabic and does not occur in the European languages. Inflection in the European languages involves changes only at the end of the words. The so-called prefixes are nothing more than compound words. He detects that the problem for Turkish linguists is that they have internalized the concept of inflection as it exists in Arabic and not as it exists in the European languages.

After having stated that inflection means the changing of the end of the word stem, he turns to the question whether Turkish uses inflection and, if it does, where and to what extent it uses inflection⁴⁶. For this purpose, Emre compares the

⁴³ *Ibid.*: 17.

⁴⁴ Emre 1934: 65.

⁴⁵ *Ibid.*: 67-70: “What is Inflection?” [*Tasriflik Nedir?*].

⁴⁶ With that the “lacking word unity of the agglutinative languages” is meant, as discussed by Röhrborn 1991.

following sentences in Turkish, Greek and French: “Birini ayaklarından tuttu” [He/she/it grabbed someone by the feet], “Tina pod.on laven”⁴⁷, “Il a saisi quelqu’un par les pieds”⁴⁸.

He compares the Greek and Turkish sentences and establishes that, analytically, they have an identical verb inflection⁴⁹. Beyond that the Turkish inflectional ending *-tu* is more absorbed into the word than the Greek ending as it produces seven further variants. For him the vowel harmony and the assimilation of consonants occurring in Turkish is a proof of a more developed level of inflection in the Turkish language; a level which the Indo-European languages obviously could not have reached yet.

Emre argues further that the word *birini* ‘somebody’ resembles an Indo-European declination type as much as the Greek *tina*. According to Emre it is not a valid argument to say that Turkish has no gender and therefore cannot be related to the Indo-European languages; English, for instance, has also lost gender distinction. In fact, when compared to French, Turkish is far more flexible: He considers the word *quelqu’* in French very rigid and argues that such rigid words turn French into a very unflexible language, more similar to Chinese with its empty word forms.

His next argument deals with the claim that “in the Turkish inflection the morpheme does not unite with the word stem in a very tight manner” [*Türk tasrifindeki sondan değişimlerde morfem (lâhika) kökle pek te sıkı bir surette birleşmezmiş*]⁵⁰. For him the vowel harmony in Turkish completes the unity of the word stem and the morpheme. He also refutes the argument that in Turkish for each category there is one suffix, while Indo-European languages can express two or more categories with one suffix only. Finally, he agrees that in Turkish the suffixes are attached successively, but he holds that European languages also have this type of suffixes. His examples for this are the following words: “Gen+er+al+e+ment” [*sic*] and “Na+tion+al+ism+e”⁵¹. But he gives no further explanation of the elements which he presents as suffixes. Instead of that he recognizes that this kind of suffixes occurs more often in Turkish than in the Indo-

⁴⁷ The dot in *pod.on* stands for an aspirated *d* – *AT*.

⁴⁸ Emre 1934: 70.

⁴⁹ *Ibid.*: 71.

⁵⁰ *Ibid.*: 72. With that the “lacking word unity of the agglutinative languages” is meant, as discussed by Röhrborn 1991.

⁵¹ Emre 1934: 72

European languages. But according to Emre this happens due to the fact that Indo-European languages use periphrases and auxiliary words to express certain grammatical categories. While for example the Turkish causative verb forms “*söyletmek*” or “*söylettirmek*” ‘to let say’ are “short and flexible words”, in French one has to apply either a compound verb like “*faire parler*” or a long expression like “*avoir recours à des intermédiaires pour faire parler*”⁵².

His conclusion is that there is no essential feature which mitigates against the assumption that there is a relationship between Turkish and Indo-European and Semitic languages. He argues that once the wrong-minded tripartite typology is suppressed there is no further obstacle to demonstrating how Turkish played a role in the development of these other languages and that, as the Turkish national concern dictates, Turkish was, indeed, the proto-language of the others⁵³.

In this first stage of the work of the Turkish Language Society we find contradictory approaches co-existing. Naim Hâzım (Onat) (1889-1953), for example, argues in several articles that in very ancient times for many centuries Arabic has taken over a great deal of Turkish word material because of the cultural superiority of the Turks and Turkish⁵⁴. These Turkish loanwords have been “semitized”, i.e., transformed into inflected words in Arabic, and therefore one can say that “the Semitic tribes [...] have literally created an inflected Turkish”⁵⁵. That would mean “that Arabic is no more than a deformed variant of Turkish”⁵⁶. Interestingly, however, Onat even quotes a statement of Nikolay Marr (1864-1934)⁵⁷, who argued that Turkish is the proto-language of Arabic, but then rejects this claim, because for him the conformity between Turkish and Arabic does not come from the same origin⁵⁸. For him Turkish is agglutinative and Arabic an inflected language, but dominated by Turkish, a complete reversal of what was the dominant view about the relationship between Turkish and Arabic.

A presentation by Saim Ali (Dilemre) (1880-1954) is especially interesting because he explicitly rejects the “racist” linguistic classifications of the

⁵² *Ibid.*: 73.

⁵³ *Ibid.* At the Second Turkish Language Congress in August 1934 Emre uses very similar arguments to prove the affinity of Turkish and the Indo-European languages (see Laut 2000: 91-93).

⁵⁴ See for example Onat 1933 and 1934.

⁵⁵ Onat 1933: 2.

⁵⁶ *Ibid.*

⁵⁷ See *ibid.*: 1. On the influence of Marr on the work of the Turkish Language Society, see Tetik 2002.

⁵⁸ Onat 1933: 2.

Europeans⁵⁹. The title of his presentation is “Eski Dil Mefhumu”, literally meaning “The Conception of the Old Language”⁶⁰. Probably by “old language” Dilemre meant proto-language. He accuses (European) linguists of having political motivations in their approach to the issue. Though he does not question the tripartite division of languages, yet he notes that the association of each of these groups with a particular level of cultural development is faulty. He accuses those linguists to be racists who consider the peoples who have an inflected language to be more advanced.

“They say that nations with inflected languages are more developed, vibrant and enterprising. When one reads these books, one is astonished by the racism and politics expressed there”⁶¹.

He cites Antoine Meillet (1866-1936) as an example of a linguist who holds the Indo-Europeans to be the superior race with his observation that everywhere where an inflected language is spoken there is a ruling people⁶². Dilemre’s argumentation cites the Japanese as a people who have accepted European culture although they speak an agglutinative language. He argues that if it were true that some linguistic systems really are more capable of assuming “higher competence” and others are not capable of this, this would not have been possible:

“Language systems [linguistic types] neither promote nor hinder the development of culture. Culture develops as needed. Language follows the industrial development, grows with it and is dependent upon it. Language is the means by which industry/technical progress is disseminated, not its source”⁶³.

Dilemre is especially vehement in his opposition to authors who assert that each social group was autonomous and had developed independently with a linguistic system having a unique spirit [*ruh*]. With such thinking an attempt was being made to link the cultural ability of a race and its linguistic system [*dil sistemi*]. From all that was being said he concluded that the question of an original language cannot be solved internationally because each nation harbored egotistical interests in the problem:

⁵⁹ Dilemre 1935: 74.

⁶⁰ See Dilemre 1935.

⁶¹ *Ibid.*: 74.

⁶² *Ibid.*: 74-75.

⁶³ *Ibid.*: 75.

“This wide-spread arrogance by which each nation makes these efforts will probably prove to be detrimental to humanity in a few centuries. Yet, it would be nonsense if we today focused on the distant benefits or disadvantages of these trends. It will take time till all societies are able to resolve their issues on an international level”⁶⁴.

Yet, following these remarkable and thoughtful conclusions Dilemre turns to his etymological experiments, and these are not at all different from the already-mentioned Turkish etymological experiments in their absence of science. On the basis of his “paleo-linguistic” investigations Dilemre posits that many productive suffixes in the Indo-European languages are “Turanian”. He holds that agglutination exists in the European languages, as do expressions of the isolating type. These Indo-European languages were not initially inflected. After all, he argues, the Turkish verbs are more inflected [*fleksiyonel*] than the German verbs. He then lists the many “Turkish” prefixes and suffixes found in the Indo-European languages. Taking one example, Dilemre posits that the prefix *co-* is a derivative of the Turkish verb *ko-* (= *ilave etmek* = ‘to add’). All these “Turkish prefixes and suffixes” bring Dilemre to the following conclusion:

“The suffixes and prefixes were themselves separate words in the old languages. This is a generally accepted fact. That in Turkish they are still separate words proves that Turkish is the oldest European language”⁶⁵.

Drawing a conclusion on developments up to this point, it seems fair to say that up till 1935 many varieties of problematic argumentation dominated the theoretical work of the Turkish Language Society. As for the actual practice of language reform there were also many obstacles. The extreme form of linguistic purification would only have succeeded in rendering them virtually speechless. Things then reached a crisis. In the autumn of 1935, the Sun-Language Theory was officially declared. Though there is much to say about this theory and its hypothesis on the origin of human language I will confine the discussion here to its treatment of agglutination⁶⁶.

The Sun-Language Theory posits the origin of all human language to have been Turkish. This concept is founded on the contention that human awareness of the sun resulted in the first phoneme *a* which when repeated required the

⁶⁴ *Ibid.*: 77.

⁶⁵ *Ibid.*: 81.

⁶⁶ Türk Dil Kurumu (ed.), 1935.

introduction of the guttural consonant ğ. Then, from ağ all other phonemes came into being. With increasingly sophisticated thinking in humans more morphemes developed, all of which can be detected in the Turkish language.

The Sun-Language Theory was a magical way to prove that the whole of the world's lexicon is actually Turkish. The theory no longer deals with the troublesome problems of agglutination. The theory's evidence is rather "mechanical", with mathematical calculations to explain the way in which suffixes developed with the addition of vowels and consonants. Some of such suffixes closely resemble existing Turkish suffixes such as the causative. The "methodology" of the Sun-Language Theory is strongly influenced by Nikolay Marr's method of the four elements⁶⁷.

In January 1936 the Faculty of Languages, History and Geography was founded and within the Institute for Turkology a professorship for the Sun-Language Theory was created. Several textbooks were published about it including one by Abdülkadir İnan (1889-1976) who held the chair for etymology⁶⁸. In the second volume of this work, Chapter VII deals with "Language Families and the Problem of the Proto-Language" [*Dil Aileleri ve Ana Dil Meselesi*]⁶⁹ as follows:

"For this reason the Sun-Language Theory gives no particular value to the division of the world's languages into separate language families. Now that the question of the origin of language has been solved, and that the element ağ is known as the origin of all languages, these linguistic classifications have lost their scientific value. The main thesis of the **Sun-Language Theory** is proof that the Turkish language is the origin of all the languages of the globe. The analysis of this theory demonstrates that words with the same meaning all have the same origin though they are not at all in similar forms. This emancipates linguistics from formalism and etymology with their comparisons of form. Thus, the classification of the languages of the world is today nothing more than an issue of historical interest"⁷⁰.

With the Sun-Language Theory the Turkish linguists didn't have to deal any more with troublesome arguments with the so called "classical linguists" – a term

⁶⁷ See Tetik 2002.

⁶⁸ İnan published two volumes on the Sun-Language Theory: İnan 1936a and 1936b.

⁶⁹ İnan 1936a: 52-56.

⁷⁰ *Ibid.*: 56; emphasis in the original.

which was also taken from Marr for the traditional European historical linguists. Naim Hâzim Onat states on the Third Turkish Language Congress in 1936:

“Dear friends, the changing of the words throughout countless centuries, their taking one meaning after the other could have astonished us in former times; but the rays of the methods of the Sun-Language Theory shorten the distance between the meanings of the words and untangle easily the most difficult knots with its methods”⁷¹.

The Sun-Language Theory was an episode in Turkish linguistics which lasted only three years. It was very closely related to Atatürk who, we know from those around him, most likely believed in its validity. It is significant that following his death in November 1938 the Sun-Language Theory suffered a quiet death. İbrahim Necmi Dilmen (1887-1945), who held the professorship for Sun-Language Theory at the newly founded University of Ankara, is quoted as answering the question why he was no longer teaching the Sun-Language: “After the sun has died, how can the theory survive?”⁷².

After this short episode of the Sun-Language Theory the Turkish Language Society continued coining new words and terms to purify the Turkish language. Thanks to the work of Klaus Röhrborn⁷³, we know that many of these linguists were still troubled by the problem of agglutination. They preferred to employ irregular unproductive suffixes with the intention of de-glutinating the new words. They also introduced prefixes into the Turkish language as, for example, *önyargı* ‘prejudice’, *önkoşul* ‘precondition’, *asteğmen* ‘sub-lieutenant’, *üstteğmen* ‘over-lieutenant’, etc. The decision to write the interrogative suffix separately so that it would appear as a separate word, (i.e. *Fransız mısınız?* ‘Are you a Frenchman?’ instead of *Fransızmışınız?*) was obviously also due to the fact that it looks less agglutinative.

⁷¹ Onat 1937: 188.

⁷² Cited in Lewis 1999: 73.

⁷³ Röhrborn 1987 and 1991.

Bibliography

- ATAY, Falih Rıfkı (1969). *Çankaya. Atatürk'ün doğumundan ölümüne kadar* [Çankaya. From Atatürk's Birth to his Death]. Istanbul: Doğan Kardeş Matbaa.
- AYDEMİR, Şevket Süreyya (1985). *Tek Adam – Mustafa Kemal (1922-1938)* [The Single Man – Mustafa Kemal (1922-1938)]. Istanbul: Remzi Kitabevi.
- AYTÜRK, İlker (2004). Turkish Linguists against the West: The Origins of Linguistic Nationalism in Atatürk's Turkey, *Middle Eastern Studies* 40/6, 1-25.
- BEŞİKÇİ, İsmail (1991). *Türk Tarih Tezi, Güneş-Dil Teorisi ve Kürt Sorunu. Bilim Yöntemi. Türkiye'deki Uygulama 2* [The Turkish History Thesis, the Sun-Language Theory and the Kurdish Problem. Scientific Method. The Practice in Turkey 2]. Ankara: Yurt Kitap-Yayın.
- DİLEMRE, Saim Ali (1935). Dr. S. A. Dilemre'nin Tezi: Eski Dil Mefhumu [The Thesis of Dr. S. A. Dilemre: The Concept of the Proto-Language], *Türk Dili* 12, 73-83.
- DİLMEN, İbrahim Necmi (1933). Samih Rifat, *Türk Dili* 1 (appendix "Samih Rifat Kısmı" [The Samih Rifat Section]), 29-34.
- DURU, Kâzım Nami (1933). Büyük Bir Yitik [A Great Loss], *Türk Dili* 1 (appendix "Samih Rifat Kısmı" [The Samih Rifat Section]), 35-36.
- EMRE, Ahmet Cevat (1933). Samih Rifatın Dilbiliminde Mevki ve Nazariyesi [The Linguistic Position and View of Samih Rifat], *Türk Dili* 1 (appendix "Samih Rifat Kısmı" [The Samih Rifat Section]), 13-18.
- _____, (1934). Dil tedkikleri ilerledikçe önümüze çıkan yeni meseler [Facing New Issues in the Progress of Linguistic Studies], *Türk Dili* 5, 41-96.
- ERGUN, Sadettin Nüzhet (1934). *Samih Rifat. Hayatı ve Eserleri* [Samih Rifat. His Life and Works]. [Istanbul:] Sühulet Kütüphanesi.
- ERSANLI, Büşra (2003). *İktidar ve Tarih, Türkiye'de "Resmi Tarih" Tezinin Oluşumu (1929-1937)* [Political Power and History, "Official History" Thesis in Turkey]. Istanbul: İletişim Yayınları.
- ERTEM, Sadi Etem (1933). Samih Rifat, *Türk Dili* 1 (appendix "Samih Rifat Kısmı" [The Samih Rifat Section]), 37-39.
- ERTOP, Konur (1963). Atatürk Devriminde Türk Dili [The Turkish Language within Atatürk's Reforms]. In: TÜRK DİL KURUMU (ed.), *Atatürk ve Türk Dili* (pp. 53-99). Ankara: Türk Dil Kurumu Yayınları 224.
- HATİBOĞLU, Vecihe (1963). Atatürk'ün Dilciliği [Atatürk's Linguistic Work]. In: TÜRK DİL KURUMU (ed.), *Atatürk ve Türk Dili* (pp. 9-22). Ankara: Türk Dil Kurumu Yayınları 224.
- İNAN, Abdülkadir (1936a). *Güneş-Dil-Teorisine Üzerine Ders Notları. Türkoloji II* [Lecture Notes on the Sun-Language Theory. Turkology II]. Istanbul: Devlet Basımevi.

- _____, (1936b). *Türkoloji Ders Hülâsaları* [Turkological Lecture Summeries]. Istanbul.
- LANDAU, Jacob M. (1993). The First Turkish Language Congress. In: FISHMAN J. A. (ed.), *The Earliest Stage of Language Planning. "The First Congress" Phenomenon* (pp. 271-292). Berlin: Mouton de Gruyter.
- LAUT, Jens Peter (2000). *Das Türkische als Ursprache? Sprachwissenschaftliche Theorien in der Zeit des erwachenden türkischen Nationalismus*. Wiesbaden: Harrassowitz.
- LEWIS, GEOFFREY L. (1999). *The Turkish Language Reform: A Catastrophic Success*. Oxford: Oxford University Press.
- ONAT, Naim Hâzim (1933). Arap Dilinde Türkçe [Turkish in the Arabic Language], *Türk Dili* 3 (appendix "Açık Bölüm" [Open Section]), 1-55.
- _____, (1934). Arap Dilinde Türkçe Tez Üzerine Bazı Örnekler [Some Examples on the Thesis of Turkish in the Arabic Language], *Türk Dili* 6, 71-94.
- _____, (1937). Güneş Dil Teorisi'ne göre Türkçe Arapça karşılaştırmalar [Turkish-Arabic Comparisons according to the Sun-Language Theory], *Üçüncü Türk Dil Kurultayı 1936. Tezler, Müzakere Zabıtları* (pp. 151-189). Ankara: Türk Dil Kurumu.
- RİFAT, Samih (1918 [1934]). İran Tarihi ve Türkler [Iranian History and the Turks]. In: ERGUN 1934: 161-195.
- _____, (1932 [1934]). Türkçe ve Diğer Lisanlar Arasında İrtibatlar [The Relationship between Turkish and other Languages]. In: ERGUN 1934: 196-241.
- RÖHRBORN, Klaus (1987). Prinzipien und Methoden der Sprachplanung in der kemalistischen Türkei, *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft* 137, 332-356.
- _____. (1991). "Mangelnde Worteinheit" der agglutinierenden Sprachen in der Sprachtypologie des 19. Jahrhunderts. In: BALDAUF I. & KREISER K. & TEZCAN S. (hg.), *Türkische Sprachen und Literaturen. Materialien der ersten deutschen Turkologen-Konferenz. Bamberg, 3.-6. Juli 1987* (pp. 315-319). Wiesbaden: Harrassowitz.
- RÖMER, Ruth (1989). *Sprachwissenschaft und Rassenideologie in Deutschland*. München: Wilhelm Finck Verlag.
- SCHLEGEL, Friedrich von (1808 [1849]). On the Indian Language, Literature, and Philosophy [On the Language and Wisdom of the Indians]. In: SCHLEGEL F. von, *The Aesthetic and Miscellaneous Works of Frederick von Schlegel*, translated from the German by E. J. Millington (pp. 425-526). London: Henry G. Bohn, 1849.
[http://gretil.sub.uni-goettingen.de/gretil_elib/ScF808e_SchlegelF_OnTheLanguageAndWisdomOfTheIndians_1849.pdf]

- SÜBHEIM, Dr Karl (1914). Der Zusammenbruch des türkischen Reiches in Europa. In: BONN M. J. (hg.), *Die Balkanfrage* (pp. 67-108). München – Leipzig: Duncker & Humblot.
- TANKUT, Hasan Reşit (1963). Atatürk'ün Dil Çalışmaları [Atatürk's Linguistic Work]. In: TÜRK DİL KURUMU (ed.), *Atatürk ve Türk Dili* (pp. 111-136). Ankara: Türk Dil Kurumu Yayınları.
- TETİK, Ayşe (2002). Der sowjetische Linguist N. Ja. Marr und die türkische Sonnensprachtheorie, *Archivum Ottomanicum* 20, 231-267.
- TÜRK DİL KURUMU (ed.) (1935). *Etimoloji, Morfoloji ve Fonetik Bakımından Türk Dili* [The Turkish Language from the Viewpoint of Etymology, Morphology and Phonetics]. Ankara: Türk Dil Kurumu Yayınları.

ABSTRACTS / RÉSUMÉS

Cette section recueille, selon l'ordre alphabétique des auteurs, les résumés en anglais des articles en français et le résumé en français de l'article en anglais.

Marianne KILANI-SCHOCH: *Agglutination and natural typology*

This contribution deals with the agglutinating type within the framework of natural morphology. It shows how the properties of the agglutinating type along with the properties of the other ideal types inherited from the comparatist tradition are redefined in terms of semiotic preferences.

Keywords: natural morphology, typology, iconicity, transparency, biunivocity

Jean Léo LÉONARD: *Agglutinance in Finno-Ugric languages: deconstruction by PFM modeling*

Ugric, as well as Altaic languages, are supposed to match all the structural criteria of agglutination in grammar and the lexicon (transparency, univocity, etc.). This statement is often taken at face value, on the basis of literary or standard varieties of languages such as Finnish or Hungarian. More seldom, reference is made to languages such as Estonian, Livonian or Votic, a bunch of southern Finnic languages whose morphology has mutated in a massive way towards (morpho)phonological inferential patterns – i.e., the “inflectional”, or even the “fusional type”. In this contribution, the premises that define agglutination are empirically revisited through a critical standpoint. We then apply an inferentialist model (Paradigm Function Morphology: PFM) to inflectional classes of Fennic languages, such as Finnish, considered through its dialect variation, Estonian, Livonian and Votic. We show that these languages respond more to an inferential inflectional drift than to the univocal mechanism of agglutination proper. At the end of this empirical overview, we reach the conclusion that agglutination is worth being deconstructed in the light of dialectical facts and theoretical models provided by generative grammar. This critical survey through PFM modeling makes it possible to transcend aprioristic projections (positivist, idealist,

romantic) on the true nature of grammars in the World's languages. In such an approach, from the prospect of G.U. (Universal Grammar), only the concepts of incrementality and inferentiality prove to be truly heuristic, and make it possible to amplify the horizon of discovery of linguistic systems and structures in space and time.

Keywords: agglutination, epistemology, Finno-Ugric, inflectional morphology, dialectology

Patrick SÉRIOT: *Hell or paradise? The axiological discourse on the superiority or the inferiority of the agglutinating structure*

We will first recall the place of the agglutinating structure in the historico-typological speculations of the first romantic grammarians; secondly, we will try to understand the paradox of N. Trubetzkoy, who is the defender of the agglutinating structure of the "Turanian" languages, giving them an ideal of regularity. The third paradox is that the "proletarian Esperantists", so despised by the Eurasists, had the same ideal of agglutination.

We will try to provide a synthesis of these various approaches to agglutination to see if, beyond the apparent oppositions, we can bring to light a set of common assumptions about typology.

Keywords: agglutination, proletarian esperantism, eurasianism, Marrism, romanticism, typology

Ayşe TETİK: *La réception de la classification typologique européenne des langues par les réformateurs de la langue turque (1932-1936)*

Le fait que la langue turque ait été classée parmi les langues agglutinantes par la linguistique européenne traditionnelle a été accepté, mais aussi contesté par les réformateurs de la langue turque des années 1930. Cela était dû au fait que, la plupart du temps, la classification par familles de langues était accompagnée par des jugements sévères quant au niveau culturel et intellectuel des locuteurs de telle ou telle famille, ainsi que sur les capacités de telle ou telle langue. Il est intéressant de noter que les linguistes turcs n'ont pas remis en question ce genre de préjugés envers les langues non indo-européennes et leurs locuteurs, mais ont

essayé de résoudre ce «problème» au niveau linguistique et théorique. C'est surtout entre 1932 et 1936 que cette question fut discutée.

Mots-clés: réforme du turc, agglutination, classification des langues